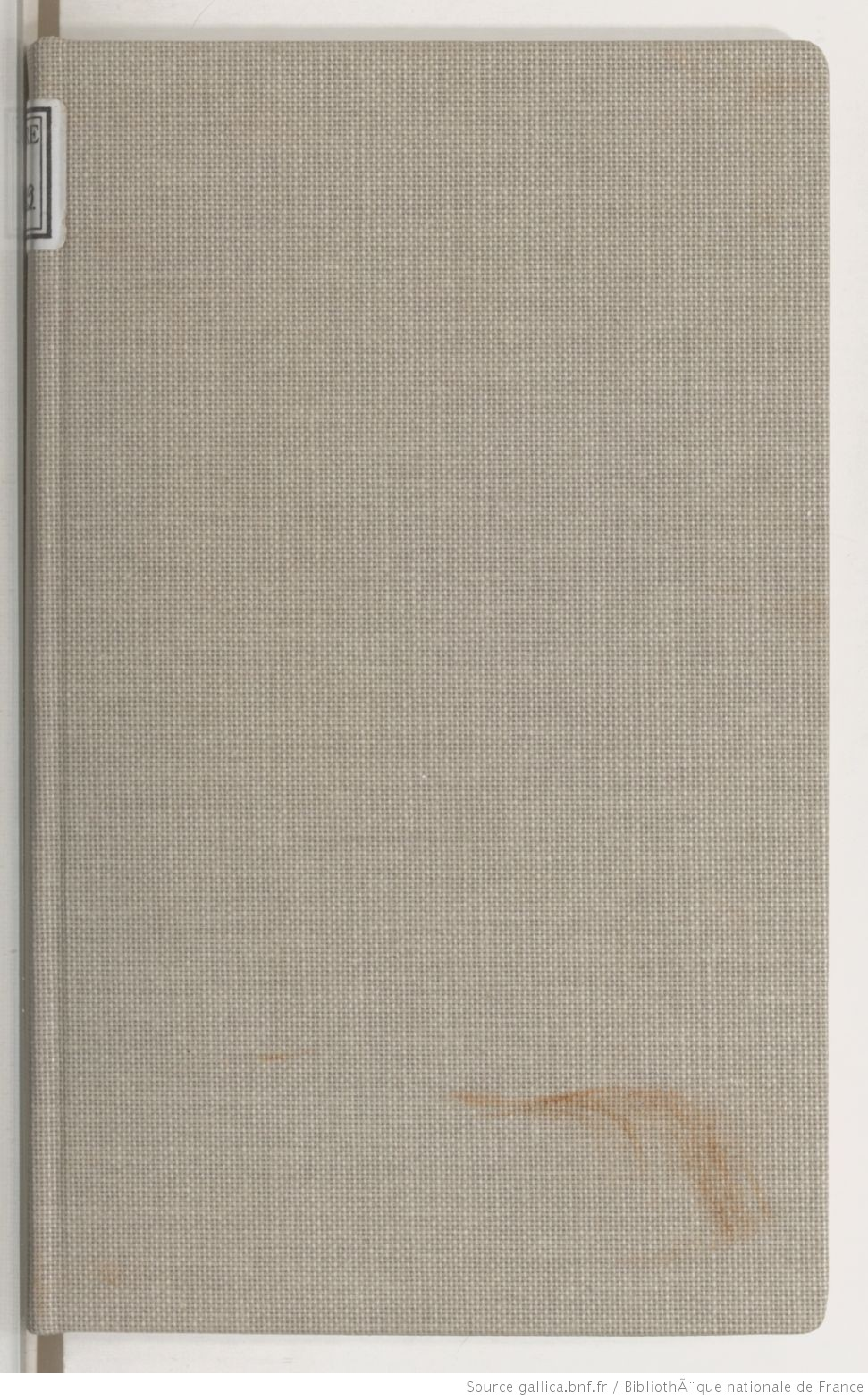


Entre onze heures et minuit


BnF Gallica



Entre
ONZE HEURES ET MINUIT.

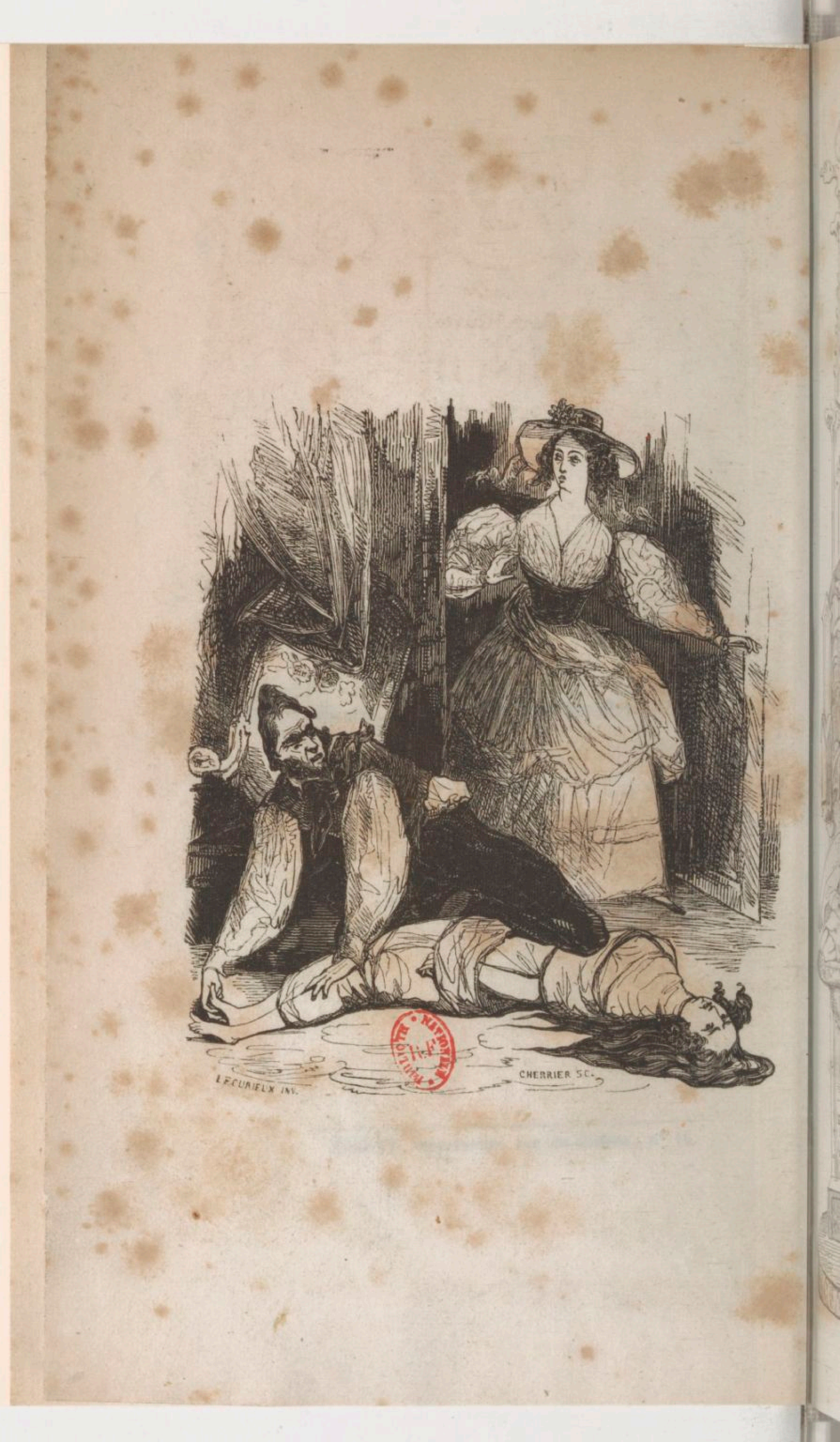
EN VENTE

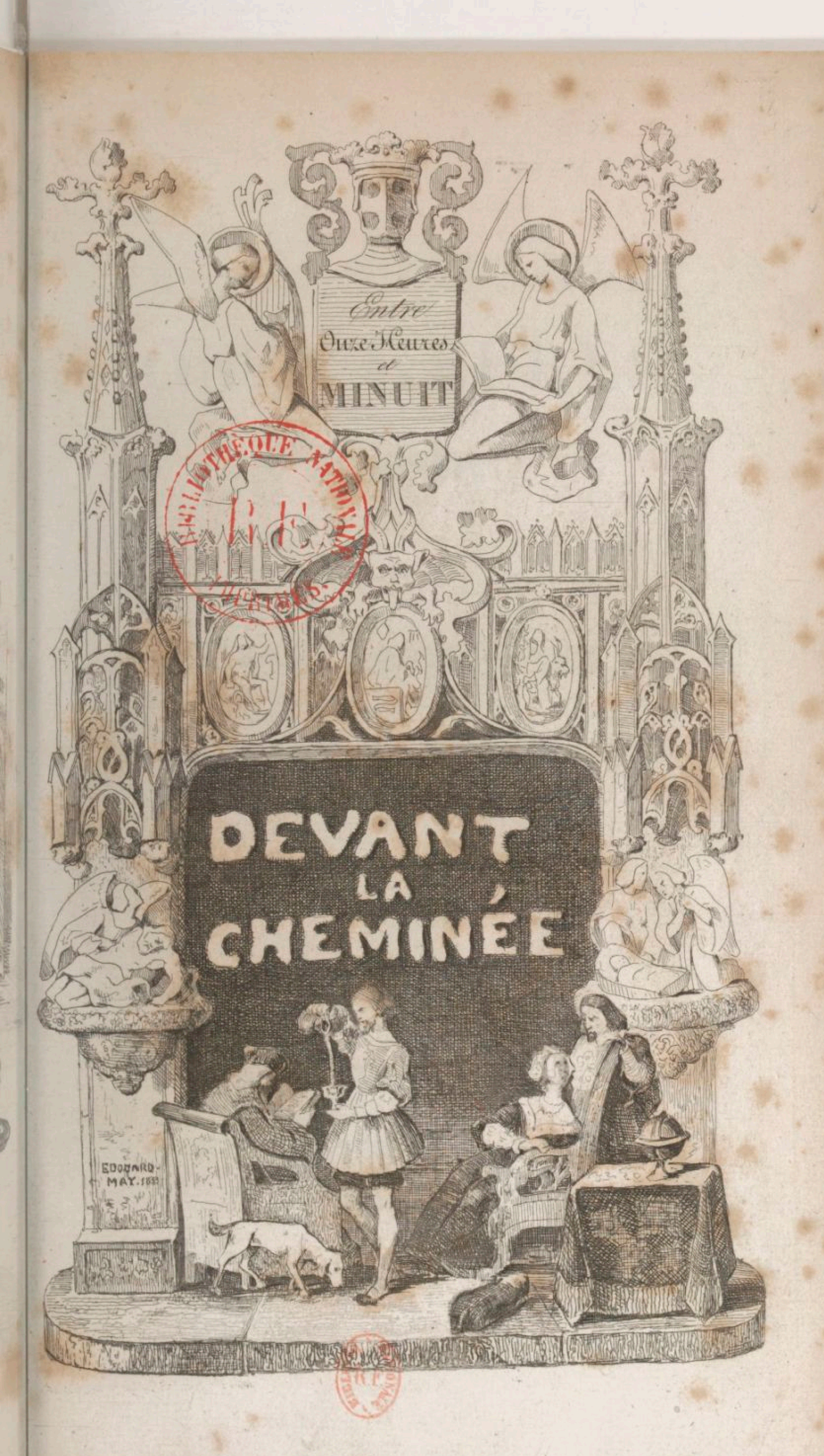
CHEZ

G. Ollivier, libraire, rue Saint-André-des-Arts, 33.

ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, n° 16.




LECURIEUX INV.
CHERRIER SC.


Entre
Onze Heures
et
MINUIT
DEVANT
LA
CHEMINÉE
EDOUARD-
MAY. 18

Entre

ONZE HEURES

ET MINUIT.

I.

DEVANT LA CHEMINÉE,

Par E. M. de Saint-Hilaire,

Auteur des *Mémoires d'un Page.*

Paris.

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR.

—

1833.

Devant la Cheminée.

PRÉFACE SI L'ON VEUT.

Oh ! l'hiver ! l'hiver ! Les douces causeries du coin du feu dans une chambre bien close ; sa jeune femme d'un côté, son vieux chien de l'autre ; parfois un grave et bon ami vous écoutant, vous instruisant ! Ces bavardages du cœur, gais ou tristes ; ces légères friandises placées là par la jolie ménagère attentive à tous vos désirs..... Oh ! que de bonheur l'homme a sous la main !

— G. Drouineau. —

Le tout est de s'entendre.

— *Les Associés*. —

Il y en a qui aiment le grand air à la fin du printemps, alors que le vent tiède apporte un parfum de géranium et de vervenne ; ceux-là surtout aiment, le matin, à gonfler leurs pou-

mons d'un air libre et vivifiant : aussi détestent-ils l'hiver.

Moi, c'est tout le contraire.

Le printemps me rend malade, l'été m'assomme et l'automne m'attriste. L'hiver me réjouit et fait mon bonheur : je n'aime que l'hiver.

N'avez-vous jamais remarqué comme, aux premiers jours d'avril, la clôture des cheminées paraît singulière? On ne sait plus où se placer dans un salon.

Un visiteur arrive-t-il? on lui offre involontairement un siége près de la cheminée; il semble que, récemment installés dans un nouvel appartement, nous connaissons à peine les localités : c'est en effet une bien douce chose que la cheminée!

Seul, en été, dans mon modeste cabinet, j'y trouve l'ennui; j'ai hâte d'en sortir, à moins qu'un travail imposé ou une lecture attachante ne vienne à mon aide.

L'hiver, au contraire, nonchalamment enfoncé dans mon fauteuil, les pieds sur mes

chenets, la pincette en main, relevant un à un les plus petits charbons, tourmentant, excitant la bûche paresseuse qui ne se consume pas assez vite, je trouve du plaisir à rester chez moi, et je n'ai besoin de la société d'aucun livre.

On ne sait pas encore tous les charmes du tison, toutes les joies de l'étincelle, toutes les délices du soufflet, toutes les jouissances que procurent la pelle et la pincette...

Mais, quand je vois l'hirondelle frileuse et rapide fendre l'air en ondulant et revenir constante au nid qu'elle s'est bâti à l'encoignure de ma fenêtre, le cœur me saigne; je suis tenté de sympathiser avec Béranger et de m'écrier comme lui : *Maudit printemps!*

Selon moi, le plus beau royaume ne vaut pas la plus modeste cheminée : je ne quitterais pas le devant de la mienne pour un trône; c'est là que le calme est bon, les soirées longues. L'hiver est la saison des confidences; quand on a froid on se rapproche : on s'aime davantage au coin du feu.

Là, encore, les pensées se succèdent et les chimères se pressent; on se laisse volontiers bercer par les illusions les plus douces. La fortune vous prodigue ses faveurs; vous vous figurez votre caisse, —si vous avez ce genre de meuble chez vous, — remplie d'or... vous êtes heureux..... Le devant de la cheminée vous a comme magnétisé.

Et puis, voulez-vous varier vos jouissances? Placez-vous au milieu de quelques amis qui ont bravés vents et verglas pour venir vous rendre visite. Comme il est étroit le cercle décrit devant votre cheminée!..... Ne dirait-on pas que les fauteuils se tiennent par le bras, tant ils se touchent!... Il semble qu'une plus grande intimité vient de s'établir, qu'il y a plus d'abandon, plus de franchise dans la conversation. Dans ce petit comité le plus timide ose prendre la parole.

Ce n'est pas la même chose dans un salon.

Ainsi, telle femme qu'à cause de sa réserve vous auriez crue sans imagination et sans esprit, émet, à votre grande surprise au coin du

feu, des idées originales, des réflexions fines et délicates; tandis que celle dont le jargon calculé et les grâces apprises à tant le cachet vous avaient séduit au bal, est en quelques heures atteinte et convaincue de nullité.

De même, cet homme qu'on s'arrache dans les grandes réunions, comme un modèle d'amabilité, n'est plus, dans un petit cercle, qu'un perroquet qui répète le soir de vieux lazzis ou les bigarrures du *Figaro* qu'il a lues le matin; tandis que vous trouvez bon sens, instruction, enjouement, poésie même, chez celui que nos *Dandys* vous avaient dépeint comme un niais.

Que de réputations de salon s'écroulent devant la cheminée!

Au far et à mesure que la saison avance, le froid augmente et les promeneurs diminuent; et votre chien, devenu paresseux, vient se pelotonner, tremblottant, entre vos jambes. Alors entendez-vous le silence des piétons, le craquement des roues de voitures dans la neige, le sifflement de la bise qui grince dans

les cordes de vos jalousies..... Le lendemain il y aura bien des oiseaux morts sur la surface glacée de votre cour..... Pauvres oiseaux!

C'est à vous surtout, mesdames, qui ne cherchez que le bruit des fêtes; la cohue des spectacles, la foule des grandes soirées; c'est à vous, qui ne vivez qu'aux bougies, qu'il faut dire tout ce que votre coquetterie gagnerait aux causeries du coin du feu.

Êtes-vous jeunes, jolies, spirituelles? Pourquoi demander à l'art des attraits, quand ceux dont la nature vous a fait don sont encore dans leur fraîcheur? Pourquoi désirer cette fatigue, ces veilles qui laissent sur votre visage des traces si fâcheuses, quand le calme et le négligé vous rendent si belles? Espérez-vous que là où il y aura plus d'hommes, vous trouverez plus d'admirateurs? Vous ne songez donc pas qu'à présent le jeu tue la galanterie, et que *les chevaliers Français* qui se pressent autour d'une table d'écarté songent beaucoup plus à leurs *rois* qu'à leurs *dames*? Ceux qui savent résister à la contagion des cartes

sauront bien venir vous trouver, et ce sera devant la cheminée seulement que vos grâces enchanteresses, votre bonté si naïve, votre esprit si délicat seront justement appréciés.

Ne vous y trompez pas : ces toilettes de bal que l'usage autorise et qui mettent en évidence tant de charmes, n'ont rien qui vous soit favorable ; elles compromettent quelquefois plus que la santé, sans aider au désir si naturel que vous avez de plaire.

A la vue de ces épaules nues, de ce sein palpitant et presque libre de toute entrave, l'imagination peut parfois s'exalter ; mais alors le cœur se refroidit, tandis que la simple toilette du coin du feu, nous forçant à deviner ce que nous ne voyons pas, les sentimens que vous faites naître s'accroissent et s'épurent.

Cette nuance rose que laisse apercevoir une percale transparente ; cet échantillon d'un satin animé que trahissent quelquefois les bords mal joints d'un peignoir posé négligemment, voilà ce qui porte le trouble dans notre

être et ce qui nous entraînerait à des folies, si une femme de chambre importune ou *le respect pour les mœurs* n'était là pour nous rendre sages.

Et vous, bonnes grand' mamans, qui vous lancez aussi dans les cercles, dans les bals, où l'on vous considère comme une tapisserie, avec cette différence que, comme vous vous trouvez en saillie, on vous marche sur les pieds, à quoi pensez-vous ? Restez pres de votre foyer, appelez-y la jeunesse, qui s'y plaira si elle vous trouve aimables et tolérantes, si vous la comprenez, et surtout si vous savez excuser chez elle les fautes de son âge. Que chez vous, aujourd'hui, elle se forme au bon ton comme autrefois ; enseignez-lui, sans prétention comme sans intérêt personnel, les moyens de plaire : vous serez bon juge dans un procès où vous ne pouvez plus être partie ; et pour cela, fuyez ces grandes réunions dont vous ne pouvez suivre le mouvement; redoutez ces tourbillons qui sont dangereux pour votre faiblesse. Dans le monde vous êtes

vieilles, vous rajeunirez au coin de votre cheminée. *Amen.*

Devant la mienne il me semble avoir vingt ans de moins... Demandez plutôt à ma maîtresse.

Nous aimons tous deux à nous rôtir les pieds à la flamme quand la lune est pâle et que le vent siffle. Alors elle est là près de moi qui colle sa chaise à la mienne, qui se presse contre mon sein parce qu'elle a peur, parce que la pluie cingle sur les volets qui se heurtent avec violence contre les croisées qui vibrent. Alors il fait bon d'être deux.

— Ah! le bon feu! lui dis-je un soir, viens donc en profiter.

— Tout à l'heure, me répondit-elle en soupirant.

A son inflexion de voix, je jugeai qu'elle avait du chagrin, ou qu'elle n'avait pas, comme moi, les pieds gelés; qu'elle avait peut-être un remords, ou enfin qu'elle avait tout autre chose.

Je m'emparai du soufflet pour dissimuler.

Elle s'approcha de la cheminée, et prit les pincettes pour se donner une contenance.

—Voyons, dis-moi ce que tu as sur le cœur aujourd'hui? lui demandai-je en soufflant.

—Je n'ai rien, me répondit-elle sèchement, en tisonnant.

—Écoute : le devant de la cheminée a cela de particulier qu'il excite à la confiance : ouvre-moi ton ame?

— Je t'assure que je n'ai aucun reproche à te faire.

— Mais à toi?

— Encore bien moins!

Et Élise, continuant de tisonner, je ne cessai pas de souffler. Mais comme je l'avais étudiée et que je la savais sur le bout de mon doigt, je vis bien qu'elle était ce soir-là toute de glace, tandis que moi j'étais sur des charbons ardens... L'un et l'autre nous gardions un silence pénible.

Je le rompis le premier.

— Tu refuses donc de me prendre pour confident?

— Confident de quoi ?

Et elle fixa sur moi des regards indécis.

— Ah ! m'écriai-je, il faut que tu ne m'aimes pas et que tu sois bien peu franche, puisque là, près de moi, au coin du feu, je ne puis même t'arracher ton secret.

— Veux-tu donc que je me confesse ?

— Oui, je veux que tu me dises tout.

— Eh bien ! si tu veux que je te le dise.... Mais non !

— Mais si !... Dis toujours, et n'aie pas peur.

— Tu le veux absolument ?

— Je t'en prie...

— Eh bien ! tu es un scélérat !

— Moi ! ! !

— Oui, toi !

— Eh, bon Dieu ! chère amie, que t'ai-je fait ?

— Ce que tu m'as fait !...

— Certainement ! Ne te suis-je pas fidèle ?

— Je n'en doute pas.

— Ai-je jamais eu quelque chose de caché pour toi ?

— Justement !

— Et quoi donc ?...

Ici Élise prit un ton solennel, et me dit, en traînant ses paroles à la manière de mademoiselle Duchesnois :

— Qu'est-ce qu'une lettre adressée à une demoiselle Athénaïs, dont j'ai vu le brouillon sur votre bureau, et dans laquelle vous lui dites : *Cruelle, quand vous recevrez cette lettre, arrosée de mes larmes, je ne serai plus !.....*

A ces mots je m'abandonnai à un accès de rire inextinguible.

Elise continua de me regarder fixément entre les deux sourcils.

— Chère amie ! lui répondis-je en me tenant les côtes, ne t'effraie pas ; ce brouillon de lettre fait partie d'une histoire intitulée : *Un Mariage d'inclination*, que je suis en train de finir...

Elle me coupa aussitôt la parole en disant :

— Ce sont des contes !

— Comme tu dis, mon ange, ce sont en

effet des contes que mon éditeur m'a promis de publier dès que je les aurais achevés. Il y en aura au moins une demi-douzaine dans le volume, et cette explication quasi-maritale fournira le sujet de ma préface, je t'en réponds... Es-tu contente?

— Est-ce bien vrai ce que tu me dis là?

— Tu vas voir.

Et, m'élançant dans mon cabinet, je pris le manuscrit commencé qui était sur mon bureau, et je lui fis lire ces divers titres : *le Carrick bleu, une Nuit à la Morgue*, *Trois ans de ma vie, un Caprice de mari, un Regard*, *une Passion*.... Ma maîtresse prit ce dernier titre pour une épigramme. Je lui donnai deux baisers pour la convaincre du contraire; elle m'en rendit quatre, pour me prouver que, si elle était susceptible, au moins elle était généreuse.

— Eh bien! lui dis-je après, est-ce tout?

— Non!... s'il faut te l'avouer.

— Comment! il y aurait donc encore quelque chose!

— Oui.

— Alors dépêche-toi, pendant que nous sommes en train de nous fournir de mutuelles explications, je prévois que tu en seras quitte pour m'embrasser de nouveau.

— Cette fois ce n'est pas sûr.

— Oh ! oh !

Et comme elle m'avait dit cela d'un ton un peu piqué, je me mis sérieusement à chercher dans ma mémoire si réellement je ne lui aurais pas fait ou dit quelque chose qui eût pu lui déplaire ou la désobliger.

— Réfléchis bien, ajouta-t-elle après un moment de silence.

— Je t'avoue que j'en ai d'avance la conscience nette. Et je regardai de nouveau le plafond.

— Penses-tu que je sois dupe de ta bonhomie ?

— Ma foi je n'y comprends rien !

— D'où vient que tu souffles toujours le feu ?

— C'est plutôt toi ! ! !

— Je ne fais pas ici de calembourgs, je ne te ressemble pas. Tu sais qu'exciter le feu avec

le soufflet est une de mes jouissances, et tu ne me laisses jamais que les pincettes.

A ces mots le soufflet me tomba des mains.

— Il fallait donc me le dire tout de suite! m'écriai-je; je t'aurais donné le plus beau soufflet... un soufflet comme on en a jamais vu, un soufflet en laque de Chine; mais aussi à t'entendre, à te voir, je serais tout au plus bon à prendre avec des pincettes.

Comme on le pense bien, il y eut ici entre Elise et moi un échange..... de politesse. Le feu s'était éteint; il était tard, et... comme il ne faisait pas chaud nous nous couchâmes dans la crainte de nous enrhumer.

Le lendemain j'écrivis ce chapitre avec l'intention d'en faire la préface de mes *Contes*, que je dédiai à ma maîtresse, en ne leur donnant d'autre titre que celui-là :

DEVANT LA CHEMINÉE.

Le Carrick bleu.

CHRONIQUE VERSAILLAISE.

Je ne vous dirai aujourd'hui qu'un des épisodes de ma vie, à l'époque où j'étais à Versailles.

C'était du temps du roi Louis XVIII.

Déjà, j'avais été employé chez un munitionnaire général des vivres de la guerre, qui laissait mourir de faim ses commis ; et j'avoue

2.

que je ne trouvais pas beaucoup de charmes à la carrière administrative , lorsqu'il fut question de me faire entrer dans les finances. En raisonnant par analogie , j'avais devant les yeux la douce perspective de n'avoir jamais le sou; je saisis cette occasion, et j'acceptai par curiosité. C'était chez le payeur du département de Seine-et-Oise.

Excellent patron, parlant peu, travaillant prodigieusement, ne s'amusant guère, réfléchissant beaucoup et ne riant jamais. Du reste, le plus honnête homme de France et de Navarre..... Plût à Dieu que tous les patrons fussent taillés sur un semblable modèle!

Il m'aimait beaucoup, je l'estimais fort.

Et puis ses employés travaillaient du matin au soir, et, lui-même, du soir au matin. Englouti dans un océan de chiffres, c'était son passe-temps, sa consolation, son existence, en un mot son élément. Il était là, dans son cabinet, heureux comme le poisson dans le canal.

Moi qui n'avais su, de ma vie, faire une

addition sans la recommencer sept fois, et qui, en revanche, ne la trouvais pas juste à la huitième, je me dépitais, je m'arrachais les cheveux, je me comparais au poisson sur le bord du canal, parce que l'air du bureau n'était pas mon élément.

J'avais la douce habitude de me lever tard, et il fallait être de très-bonne heure à la caisse, surtout à certaines époques de l'année, où, dès le point du jour, les parties *recevantes* faisaient queue comme à une représentation de *Robert le Diable*. Le patron donnait lui-même l'exemple comme le plus matineux : j'ai toujours pensé qu'il se levait la veille.

Que voulez-vous? je m'étais constitué, il y avait eu jugement; il fallait bien faire mon temps, comme tout honnête homme condamné le doit. Ce qui ne m'empêchait pas de mener une vie joyeuse et insouciante.

Chaque soir, après mon dîner, j'aimais à faire une promenade solitaire. Rarement je choisissais le parc : il était trop ennuyeux. On n'y rencontrait que des soldats en veste, et des

vieilles femmes portant, sur leurs bras, des petits chiens.

Tantôt j'allais sur l'avenue de Paris. Ces voyageurs qui, à tous momens, montent dans les voitures publiques, et en descendent, donnent matière à une foule d'observations plus originales les unes que les autres; et puis, des voyageuses montaient et descendaient également. J'ai toujours eu un faible pour les jolies jambes : on sait que les marchepieds des gondoles sont hauts.

Quelquefois j'allais dans le quartier Saint-Louis, à l'heure où les petites ouvrières ont fini leur journée. Le sexe, dans le département de Seine-et-Oise, surtout celui des classes inférieures, allie à la vivacité le charme de la grâce. Les Versaillaises sont, en général, petites, mais leur taille est bien prise; la fraîcheur de leur teint, l'incarnat de leurs lèvres, attestent la pureté de leur sang, vivifié par la vivacité de l'air. A ces qualités extérieures elles joignent une ame aimante; elles font de l'amour la principale affaire de leur vie; c'est

chez elles un besoin de jeunesse : ce sentiment qui leur plaît les entraîne, les enivre, les occupe constamment, même au milieu de leurs travaux. Laborieuses, gaies, franches et communicatives, peut-être poussent-elles certaines pratiques de dévotion un peu trop loin; mais, par une juste compensation, elles possèdent le sentiment de coquetterie à un degré!... Dieu! que les grisettes de Versailles sont coquettes! Elles n'ont qu'un défaut, selon moi, et le voici : de tous temps, sous tous les régimes, on les a accusées d'avoir un faible pour les militaires. Eh bien! c'est encore maintenant comme avant la révolution; seulement, au lieu de cuirassiers et de grenadiers, ce sont des lanciers et des voltigeurs qui tiennent aujourd'hui garnison dans leur cœur.

Le plus ordinairement je parcourais les boulevards de la Reine, avenue immense qui s'étend depuis Montreuil jusqu'à Trianon, et qui est à Versailles ce qu'est une corde à la partie de la circonférence... Là, à la nuit fermée, je me tenais aux aguets devant les croi-

sées du rez-de-chaussée des maisons qui bordent ce long berceau; et, lorsque j'avais le bonheur d'être témoin caché de quelques bonnes scènes, telle qu'un mari qui se brouillait avec sa femme, parce que la boule d'eau de son lit n'était pas assez chaude, ou du raccommodement d'une maîtresse avec son amant, à cause de la foire Saint-Louis, alors mon œil se collait au carreau, ou cherchait à pénétrer à travers les treillis grisâtres et serrés d'une persienne; et, après avoir vu ou entendu tout ce que l'on peut présumer, je m'en retournais en riant dans ma cravate, — car je n'avais pas encore de barbe, — et je repassais, dans ma mémoire, le long catalogue des infirmités et des faiblesses dont est dotée notre drôle espèce humaine.

Ces promenades étaient ma plus chère récréation: pour m'y faire renoncer il aurait fallu de graves motifs; comme par exemple, une représentation extraordinaire donné au théâtre par des acteurs venus de Paris.

Ou bien une soirée musicale chez un ancien

joaillier, de la maison de l'empereur, qui s'était retiré du commerce, pour venir, ainsi que sa sœur, vivre à Versailles, avec un œil de moins, beaucoup de fortune de plus, et une surdité complète.

Quelquefois, c'était un bal chez le propriétaire, administrateur, caissier et gérant, à lui seul, de l'entreprise brevetée des gondoles parisiennes ou des voitures accélérées qui n'allaient guère plus vite que les classiques coucous et les antiques tape-culs *suivant la cour*.

Enfin, le compte final ou la balance du grand-livre de mon patron à faire; balance dont je ne trouvai qu'une seule et unique fois, en ma vie, le point d'équilibre.

Et cependant cet immense réceptacle du *doit* et de l'*avoir*, ce mémorial de tous les besoins d'un département, où venaient figurer tous les genres de dépenses, depuis les larges émolumens de M. le préfet jusqu'aux quinze centimes d'indemnité de route accordés à l'innocent fantassin, qu'un caprice d'excellence envoie promener de Lille à Perpignan ;

ce monstrueux assemblage, dis-je, de papier collé, battu, pressé, ficelé, rogné, relié, imprimé, réglé, coté, paraphé, était supérieurement entretenu par un jeune méridional, mon collègue, portant lunettes et raisonnant les parties doubles, crédit et débit, mieux peut-être que le ministre des finances, qui, comme chacun sait, n'est pas très-fort sur le raisonnement; ce qui n'empêchait pas que je fusse obligé, à la fin de chaque mois, de faire l'autopsie de ce gigantesque in-folio, le tourment de ma vie, le souci de tous mes instans.

Et notez que ce n'était pas mince besogne que de pointer les articles de cet immense mémorial tout bardé de cuivre jaune et luisant. Je suis persuadé que, placé dans la guérite qui était à la porte du bureau, on aurait pù prendre le grand-livre du payeur, vu de dos, pour un carabinier, de faction, en grande tenue.

Hormis ces impérieuses occupations, le vent, le froid, la pluie tombante ou la neige tombée, rien n'aurait pu empêcher ma pro-

menade quotidienne, tant je trouvais de charme à ce vagabondage sentimental.

Errant à l'aventure, j'aimais à évoquer mes souvenirs,—car à vingt ans j'avais déjà de vieux souvenirs et un irréparable passé; — mes premières amours finies, — mes illusions trompées; déjà j'avais perdu au grand jeu de la vie, où les fripons, eux-mêmes, finissent par être dupes.

Et puis j'aimais à appeler à moi, dans ces nocturnes flaneries, un être fantastique; un être dont mon cœur sentait le besoin de s'occuper sans cesse; un être jeune et bon, sensible, aimant, désintéressé; un être idéal; une femme enfin.

Alors je m'entretenais avec ce fantôme; avec lui je faisais tous les frais de la conversation, demandes et réponses; et tandis que je dépensais mes folles idées, et que j'occupais mon imagination, il m'arrivait quelquefois d'aller donner du nez contre un gros arbre insensible, ou de me laisser cheoir dans un traître fossé; ce qui me faisait acquérir la triste

certitude que tout n'est que rêve et fiction. Je ne trouvais de réel, de positif chez moi, à la fin de ma promenade, qu'une bosse au front ou une foulure au pied.

Un après-dîner du mois de septembre, je m'achemine lentement sur le boulevard de la Reine, avec l'intention, cette fois, de continuer ma promenade jusqu'à la grille de Picardie.

Pour me garantir du froid, qui commençait à se faire sentir un peu, j'avais enfoncé mon chapeau sur mon front et redressé le large collet d'un carrick bleu à quatre rangs, comme c'était la mode alors.

L'heure et le temps avaient rendu désert ce boulevard de Versailles, assez solitaire, du reste, même au milieu de la journée.

Rien n'avait dérangé mes mélancoliques distractions, et j'étais insensiblement arrivé au terme de ma course, lorsque, tout à coup, j'entends, à quelques pas derrière moi, une porte s'ouvrir et se refermer discrètement.

Je m'arrête.

Je sens aussitôt un bras se glisser sous le mien : je me retourne.....

C'était une femme !....

Une pelisse et une vaste capote me cachaient sa taille et ses traits; mais le timbre de sa voix, gracieux et frais, me fait penser qu'elle est jeune ; j'en acquiers la certitude lorqu'elle me dit, avec un petit ton de charmante bouderie :

— Vous vous faites bien attendre, monsieur.

Peindre ma surprise serait superflu. Au moment même où je songeais combien serait douce une réelle compagne à mes excursions du soir, voici qu'une femme vient à moi, enlace son bras dans le mien, le presse, se met au pas avec moi, — ce qui me fit présumer qu'elle avait des habitudes anglaises et qu'elle était bien élevée, — enfin se laisse conduire... C'était une féerie.

Ajoutez à cela que la maison d'où elle était sortie, avec tant de mystère et de hâte, était de grande apparence; je suis sûr que c'était une des plus jolies de cette partie du boulevard; ainsi, rien de suspect chez ma compagne.

Malheureusement, l'illusion ne pouvait être de longue durée. Le peu de mots qu'elle avait prononcés indiquait assez une méprise. Aucun doute que, trompée par son impatience, par ma taille, ma tournure, comme aussi par mon costume, la jeune femme était venue à moi, me prenant pour un autre. Au fait, tout le monde se ressemble à nuit close, lorsqu'un carrick enveloppe le corps, et que le visage est en partie caché par le collet.

L'honneur, la probité, la délicatesse, m'ordonnaient d'avertir cette femme de son erreur; j'y songeais sérieusement, et ces divers sentimens venant à se heurter dans mon esprit, m'en faisaient une loi; pourtant il était un autre sentiment qui tenait bon : c'était celui de la curiosité. Si je voulais, sinon gagner quelque chose à l'aventure, désirais-je au moins connaître celle qui se livrait ainsi à moi. Ensuite je l'aurais assurée de ma discrétion, sans y mettre aucun prix, comme tout galant homme l'eût fait à ma place, dans une circonstance semblable.

Nous étions arrivés à la rue du Plessis, et là, malheureusement, l'ascension d'un reverbère qu'on venait d'allumer, et qui se balançait mollement dans l'espace, vint, par hasard, éclairer d'un de ses rayons le visage de mon inconnue tourné vers moi.

Une figure ravissante!.... cela me fit changer d'idée tout-à-fait.

J'avais déjà vu cette femme; mais dire où, impossible! au Jardin du Roi, au bal de Viroflée, au spectacle, à la paroisse, à l'heure de la messe des gardes du corps, je ne sais, mais ce qu'il y a de sûr c'est que sa grâce et sa tournure m'avaient frappé; du reste, j'ignorais complétement qui elle pouvait être.

Voilà pourquoi mes bonnes résolutions reçurent une si rude atteinte, et la raison qui me fit composer avec ma conscience.

L'extrême délicatesse eût sans doute voulu que j'avertisse mon inconnue de sa singulière erreur; mais je perdais, par là, tout le mérite d'une générosité dont peut-être je recueillerais un jour le fruit. Ensuite, je me dis:

Pourquoi ne profiterais-je pas de la bonne fortune que m'envoie le hasard....... Est-ce que je deviendrais bête?..... Bah! quelques minutes de plus ou de moins n'ajouteront ni ne diminueront rien à mes torts. Allons toujours.

Et tout en faisant ces réflexions, à part moi, nous étions arrivés sur cette partie du boulevard qui coupe la rue des Réservoirs.

Nous avions marché sans nous dire un mot; mais là, le vent soufflant avec violence, mon inconnue se serra contre moi avec un inexprimable abandon.

Tout mon sang avait frémi à cette délicieuse étreinte, j'avais aussi chaud qu'au mois de juillet.

—Vous ne me dites rien, Ernest? ajouta-t-elle.

Ceci me calma, car ce nom n'était pas le mien, et je songeais avec dépit que ce n'était pas à moi que s'adressait le reproche. Quel était donc ce fortuné Ernest?... Je ne connaissais qu'un jeune homme de ce nom; espèce de deuxième ou troisième clerc chez un

huissier de la rue Satory, et que je voyais quelquefois au café de la Comédie, faisant la poule à vingt centimes.

C'était un grand jeune homme plein de morgue et de vanité, quoique portant un chapeau de paille au mois de décembre. Il volait le sucre des demi-tasses de ses voisins, le mettait dans ses poches. Il se croyait un Adonis, un véritable phénomène, parce qu'il avait les cheveux roux, les yeux verts et la barbe noire, et singeait les fashionables de la préfecture, avec des chaussettes de soie à mailles coulées, dans des souliers à talons. Il ne portait pas de gants par économie, n'allait jamais, de Versailles à Paris, qu'en lapin, et buvait du coco dans le parc, les jours de solennité où l'on faisait jouer les grandes eaux; en un mot, c'était un sot, un *Pontoisien* pur sang.

— Ce ne peut être un pareil sauvage, pensais-je, cette femme me paraît trop civilisée... Mais dans Versailles n'y avait-il qu'un Ernest?.....

Je n'avais osé répondre, et cependant un plus long silence aurait paru étrange. Mon embarras était grand : enveloppé dans mon carrick, je pouvais bien ressembler à M. Ernest, mais ma voix allait me trahir; alors mon inconnue me fuierait... Que peut-on attendre d'une femme qui donne des rendez-vous à un Ernest?...

— Ma grand'maman me croit chez ma cousine, comme tous les mardis, continua-t-elle ; ainsi nous aurons au moins une heure.

— Bon !

Et ce mot, que je dis en tremblant, fut prononcé si bas, qu'on aurait pu me comparer à un condamné à mort qui se pourvoit..... Et voyez ce que c'est que la destinée, le hasard, le bonheur, la prédestination, tout ce que vous voudrez enfin.....Mon accent fut aussi heureux que ma tournure.

— Ainsi, reprit-elle, nous pouvons aller chez vous?

Ici ma présence d'esprit m'abandonna tout-

à-fait; mais comme il me fallait bien dire quelque chose, je répondis :

— Impossible !

Et j'articulai cet *impossible* beaucoup mieux que le *bon* précédent, sans réfléchir que je me mettais dans le cas d'expliquer les motifs de cet *impossible* peu conséquent avec le *bon*. Mais ma compagne me tira de peine beaucoup plus vite que je ne m'en serais flatté, en ajoutant :

— Toujours par la même raison ?

— Oui ! répondis-je, encouragé.

— Alors nous ferons comme mardi dernier, n'est-ce pas ?

— Absolument.

Et de nouveau elle me pressa le bras; et cette fois avec une telle force, d'une manière si enivrante, que je ne doutai pas que ce fût en mémoire de ce qu'elle avait fait, le mardi précédent, avec M. Ernest...... Oh ! cet Ernest, je l'aurais étranglé de grand cœur si je l'avais tenu dans mes mains, tant je le détestais depuis une demi-heure... Une sueur

froide, coulait de mon front et pourtant j'étais comme sur des charbons ardens.

Ce fut alors que je compris que je m'étais trop engagé et qu'il était temps de m'arrêter... Mais lui annoncer brusquement son erreur, n'aurait-ce pas été trop cruel?... C'eût été lui porter un rude coup... C'était une retraite habile et discrète qu'il fallait... Malheureusement, je n'avais pas même songé à me la ménager... Dieu! qu'un tête-à-tête avec une jolie femme est dangereux à Versailles, au clair de la lune, et sur le boulevard de la Reine encore!

Elle ne me laissa pas long-temps abandonné à ces réflexions:

—A propos, Ernest, me dit-elle, j'ai deux reproches à vous faire.

Je l'aurais parié : M. Ernest se conduisait mal. Je n'en protestai pas moins par un monosyllabe prudent.

—Le premier ne vient pas de moi, continua-t-elle, c'est de bonne maman; elle se plaint de votre rareté.

Ici, nous échangeâmes tous deux, et parfaitement ensemble, un éclat de rire.

— Le second, reprit-elle, est plus sérieux : c'est votre conduite dans le monde.

Là, je ne me récriai point, curieux de connaître ma reprochable conduite.

— Au bal du château, combien de fois avez-vous dansé avec moi, dites?

Justement je n'étais pas à ce bal.

— Ernest, c'est mal, c'est très-mal. Vous savez que j'aime assez la danse, et que lorsque vous sollicitez quelque chose de moi, je ne sais pas vous refuser... C'est autant pour moi que pour vous ce que j'en dis ici... Encore, si mon mari ne m'y avait point accompagnée! Qu'en est-il résulté? On nous a observés; peut-être soupçonne-t-on déjà tout, et bientôt, sans doute, notre sécurité sera-t-elle troublée... N'est-ce pas un supplice que d'être sans cesse sur ses gardes? Et le lendemain, lorsque vous êtes venu et que vous vous êtes approché de moi pour me demander des nouvelles de ma santé, êtes-vous bien sûr qu'il n'a pas remarqué

la manière dont vous m'avez pressé la main?... C'est bon lorsqu'il est à Paris, mais en sa présence, ce n'est pas prudent. Avant-hier, vous m'avez donné un baiser en arrivant; très-bien, il n'y avait que bonne maman... Je suis bien sûre qu'elle n'en aura rien vu. Mais pour Dieu, lorsque mon mari est là, prenez garde de vous trahir.

Donc elle était mariée; son mari habitait la capitale, et il ne venait à Versailles que de temps à autre; enfin, au bal du château, M. Ernest l'avait mise sur les dents.

— Ah! Ernest, ajouta-t-elle d'un ton boudeur, je m'aperçois que la morale vous impatiente... Mais songez que mon mari, au premier bruit fâcheux qui lui viendra, exigera que je quitte bonne maman pour aller le joindre à Paris. De grâce, soyez plus prudent, et embrassez-moi, tout de suite, pour vous apprendre à être plus raisonnable une autre fois.

Ces mots me firent l'effet d'un coup de foudre.

D'abord, la délicatesse me défendait d'aller jusque-là; et puis, sans doute, elle allait me reconnaître lorsque j'approcherais de si près... Je n'eus pas le temps de prendre un parti; elle m'attira vers elle, je me laissai aller, et... nos lèvres se rencontrèrent.

Dieu! la civilisation a enfanté de nos jours une foule de garanties, tous les genres d'assurances: assurances contre la vie des enfans, l'inondation, la sécheresse, la grêle, les maladies des animaux, la conscription, la pêche, la chasse, l'emballage, le transport, la casse, le coulage, les chenilles, les hannetons et les rats; la vie des hommes, le feu électrique, et personne n'a encore songé à créer une assurance mutuelle contre les passions humaines; contre ces serremens de mains, ces coups d'œil, ces étreintes dangereuses, ces baisers de perdition qui vous mettent si rapidement la tête à l'envers et causent au cœur de ces bondissemens à faire craindre qu'il ne vienne à s'échapper de la poitrine; qui vous paralysent, vous brûlent, et finissent

enfin par vous hébéter tout-à fait, lorsque déjà on est atteint de la contagion... Et il n'y a pas d'assurance contre de pareils sinistres! Les actionnaires craindraient-ils d'en être pour leurs frais?

Ce n'en est pas moins une lacune fatale dans notre haute administration sociale, si prévoyante, si conservatrice et si ingénieuse.

—Je ne vous reconnais plus, Ernest, me dit-elle aussitôt après que le baiser eut été formulé.

Elle ne savait pas qu'il y a des baisers qui plongent dans l'extase, comme il y a des baisers qui font mal. Ses derniers mots m'avaient glacé, tant il est vrai que, lorsqu'on se sent coupable, la moindre parole effraie.

—Je ne vous reconnais plus, répéta-t-elle; comme vous êtes froid aujourd'hui! vous qui, ordinairement...

Je n'avais pas raison, et pour avoir l'air de l'avouer, je l'embrassai de nouveau et longtemps. C'était aussi pour ne pas faire trop de tort à M. Ernest. Ne voit-on pas tous les

jours, entre rivaux, de pareils traits de générosité?

Comme depuis la grille de Picardie nous avions marché sans cesse, quoique lentement, soit qu'elle se sentît fatiguée, soit que ce fût par habitude, elle s'assit sur un des bancs qui sont à l'entrée de l'avenue Saint-Antoine.

Je me mis à côté d'elle. Mais comme ces sortes de siéges, indépendamment de leur dureté, ne sont pas commodes et qu'ils n'ont pas de dossiers, je pensai que la politesse m'ordonnait de passer un de mes bras autour de sa taille pour la soutenir; et puis, par contenance, de ma main inoccupée je pris une de ses mains: les doigts en étaient délicats et potelés.

— Ah! me dit-elle, enfin vous y pensez!

— Toujours.

Ce mot fut dit beaucoup plus bas que ceux que j'avais prononcés précédemment, et tout en cherchant ce qu'elle avait voulu me dire, je jouai avec ses bagues.

— Non! non! s'écria-t-elle, pas celle-là ! c'est mon alliance.

Je passai à une autre.

— Celle-là, ne la connais-tu pas? c'est celle que tu m'as donnée. Elle ne me quittera qu'avec la vie... Bien! continua-t-elle, nous y voilà, tu l'as devinée.

Et après avoir dégagé sa main de la mienne, qui la pressait doucement, elle retira de son index une large bague chevalière, et la passa à mon petit doigt.

— C'est celle que tu m'as demandée : il y a de mes cheveux dedans, et nos deux noms y sont gravés.

Je la remerciai dignement, quoique sans dire un mot; et cette fois elle dut commencer à revenir de ses préventions contre M. Ernest.

— En récompense, ajouta-t-elle, je veux que tu me chantes la romance que tu as faite pour moi...

Ici, je commençai à porter ma main à mon cou, en toussant tout doucement et en faisant rhum! rhum! comme quelqu'un qui a quelque

chose dans la gorge. Alors, s'apercevant que j'hésitais :

— Oh ! je t'en prie ; les paroles et l'air vont droit à l'ame : ne crains rien, nous sommes seuls, à cette heure il ne passe jamais personne ici.

Hélas ! pensais-je, voici l'écueil. Le moment est venu où tout mon bonheur va se briser.

— Eh bien ! dit-elle, qu'attends-tu ?

La circonstance était impérieuse ; pour me tirer de ce mauvais pas je n'avais guère le choix des moyens... Je l'attirai doucement à moi et je l'embrassai... comme je pense que M. Ernest avait dû l'embrasser le mardi de la semaine précédente..... Au fait à quoi bon perdre en chansons un temps aussi précieux !...

Quand j'eus tout-à-fait réhabilité mon heureux rival dans l'esprit de sa maîtresse, il fallut songer à la retraite. L'horloge de la paroisse nous avait déjà jeté plus d'un avertissement ; dix heures furent le dernier, et nous nous retirâmes en suivant le même

chemin ; seulement, nous nous pressâmes un peu plus que nous ne l'avions fait en venant.

Elle fit à elle seule tous les frais d'une conversation à laquelle je ne répondis que par le vocabulaire complet des exclamations, des monosyllabes et des interjections qui se trouvent dans la grammaire de Letellier ; j'avouerai même que j'eus le courage de les articuler très-distinctement.

Arrivés près de sa demeure, elle me donna un long baiser d'adieu.

— A mardi, dit-elle.

— Oui.

Et nous nous séparâmes.

J'allais m'éloigner, la tête et le cœur pleins de cette prodigieuse aventure, lorsque j'aperçus de la lumière aux croisées du rez-de-chaussée. Selon ma louable habitude je m'approche ; les persiennes sont ouvertes, les rideaux relevés. Une porte s'ouvre, ma belle inconnue paraît... Mais à peine eut-elle fait deux pas qu'elle s'arrête tout à coup comme pétrifiée.

J'oubliais de dire que, dans cette pièce,

j'avais aperçu une femme fort âgée assise en face d'un jeune homme vêtu d'un carrick bleu absolument semblable au mien.

C'était M. Ernest, je le reconnus parfaitement : il faisait un écarté avec la bonne maman.

J'eus toutes les peines du monde à modérer un éclat de rire, et je m'empressai de quitter la place, en portant machinalement à mes lèvres la bague chevalière que j'avais au petit doigt, et je rentrai pour me coucher; la promenade m'avait beaucoup fatiguée, et puis ces bancs de l'avenue Saint-Antoine sont si durs!

Cependant, avant de me mettre au lit, j'examinai la bague; elle était d'un très-bon goût: c'était une turquoise entourée de petits brillans.

Je regardai la possession de cette bague comme d'un heureux augure pour moi.

Je l'ouvris :

Une mèche de cheveux d'un noir de jais.

Je m'approchai de ma bougie : je lus, gravés

dans l'intérieur du fermoir, les noms de Caroline et d'Ernest.

Ah! dis-je avec un sourire amer, elle est brune et s'appelle Caroline! ..

Et, par un mouvement convulsif dont je ne fus pas maître, je faussai cette bague dans mes doigts...

Le lendemain dans la soirée, je me dirige vers la butte de Picardie, toujours en suivant le boulevard de la Reine. La matinée avait été magnifique, il avait fait un soleil de printemps, je m'étais mis en habit.

Qui croirait que j'éprouvai un charme indéfinissable à fouler le sable de cette avenue que j'avais parcourue la veille, affublé de mon carrick, tant sont puissans les souvenirs de bonheur, même à vingt ans?

Arrivé devant la maison, toutes les persiennes étaient fermées.

Alors je pris des informations dans le voisinage.

Caroline *trois étoiles* — il est convenu qu'on tairait les noms propres — était mariée depuis

deux ans à M. *trois étoiles*, riche épicier en gros, de la rue de la Verrerie, à Paris. Ce n'était pas de ces épiciers vulgaires, abonnés au *Constitutionnel*, qui débitent en détail de la mélasse et des pelotes de ficelle ; mais c'était un de ces épiciers spéculateurs qui achètent, dans une seule bourse, la cargaison entière d'un bâtiment chargé de gomme arabique ou de morue sèche. Quoiqu'il fût sapeur dans la garde nationale, il n'en avait pas moins un crédit ouvert à la Banque. Tous les ans, sa femme venait régulièrement passer l'été et une partie de l'automne à Versailles, chez sa grand'maman.

Le mari entretenait sa femme dans cette douce habitude et venait lui-même, tous les samedis soir, pour ne s'en retourner que les lundis matin.

C'était un homme un peu plus âgé qu'elle ; il était électeur du grand collége, et jouissait, en cette qualité, de l'estime générale des épiciers, ses confrères, ce qui n'est pas un mince éloge.

Le lendemain, le surlendemain et jours

suivans, même promenade de ma part, et toujours les persiennes de la maison hermétiquement closes.

Lassé à la fin de tant de courses en pure perte, je dirigeai mes pas dans le quartier Saint-Louis : il me fallait un dédommagement.

Peut-être, pensais-je, les craintes que manifestait Caroline se sont-elles réalisées?... L'épicier aura sans doute remarqué la manière dont ce pataud d'Ernest aura pris la main de sa femme. *Un premier bruit fâcheux sera parvenu à son oreille, et il aura exigé qu'elle quittât bonne maman pour aller le rejoindre à Paris.*

Je remarquai aussi que M. Ernest ne venait plus étaler ses grâces sur le billard du café de la Comédie. Alors j'eus une idée, ce fut celle de faire le voyage de Paris tout exprès pour Caroline.

J'allai et je vins pendant trois heures dans la rue de la Verrerie. J'examinai attentivement toutes les boutiques d'épiceries, et je n'y vis que des garçons qui ressemblaient parfai-

tement à M. Ernest, quant à la tournure et au physique, mais ce n'était pas lui.

Et puis des tonneaux de cassonade, des paquets de chandelles empilés, beaucoup de crotte, une odeur de poivre insupportable; du reste, pas l'ombre d'une femme ayant la moindre ressemblance avec ma belle.

Je revins à Versailles dans un découragement complet.

Allons, me dis-je, décidément il n'y faut plus penser; quand même, la saison est trop avancée maintenant, attendons à l'année prochaine.

En effet, je ne songeai plus à Caroline.

Seulement, chez mon patron, lorsqu'il m'arrivait d'additionner de longs bordereaux, d'inscrire quelques articles au livre-journal, j'avais bien par-ci par-là quelques distractions : je portais au crédit ce qui devait être au débit; ou bien, au lieu d'écrire le nom de la partie prenante sur une quittance de pension, celui de *Caroline* venait naturellement se former sous ma plume; mais, à l'aide du

grattoir et d'un peu de sandaraque et de philosophie, le souvenir de Caroline ne laissa bientôt plus de traces ni dans mon imagination ni sur le papier à tellière; et, dès ce moment, je commençai à me poser et, comme on dit vulgairement, à prendre du ventre.

L'année suivante, le receveur général, qui cumulait avec ses fonctions financières celles de commandant de la garde nationale, reçut la croix de la Légion-d'Honneur; et, à cette occasion, tout partisan qu'il était de l'économie domestique, il ne crut pas pouvoir se dispenser de donner un bal.

Une ordonnance du roi avait décoré en masse tous les commandans de bataillon de la garde nationale de Paris et même de la banlieue.

Alors il y avait, comme aujourd'hui, à certaines époques de l'année, des giboulées de croix, de faveurs, de places et d'honneurs; et, à moins d'être doué de la plus mauvaise volonté, il était impossible, ayant un nom, de mettre le pied dehors, sans qu'un grain

de cette giboulée politique ne s'attachât à votre bouton ou à votre boutonnière, comme ces petites teignes qui s'accrochent à votre habit, lorsqu'on passe trop près des buissons qui en pullulent.

Aujourd'hui même la décoration de la Légion-d'Honneur n'est-elle pas partie obligée du costume?

Quoi qu'il en soit, le bal eut lieu, et j'y fus invité, comme tout le monde : c'était un samedi.

Un bal de receveur général, avec ses gaies contredanses, ses toilettes variées, son punch aromatisé, son bruit, son agitation; un bal où une jolie femme qu'on aime laisse échapper de ces mots qu'on n'oublie jamais, qu'on se répète le soir même, le lendemain, toute la vie....

J'arrivai tard : c'est bon genre.

J'entre dans le salon... La première personne qui frappe mes regards c'est madame Caroline *trois étoiles!*...

Elle était encore embellie et figurait *la*

queue du chat avec un employé de la recette générale que je détestais, rien que parce qu'il était long et maigre comme une addition.

A cette vue je recule de trois pas; je marche sur le pied de l'ingénieur en chef, et j'aplatis un des *gigots* de la femme du juge d'instruction.

Une foule de sentimens viennent m'assaillir et s'entre-choquer dans mon esprit; mon cœur fait des bonds qu'on aurait pu entendre de l'antichambre; une sueur froide coule de mon front.

Quand les passions se réveillent, elles se prennent toujours à des souvenirs... Celui des baisers... Le banc de pierre... Le dernier serrement de main... N'y avait-il pas de quoi ébranler une tête plus forte que la mienne, confondre l'esprit, navrer l'ame?

Je me dirige vitement vers le buffet, afin de me remettre à l'aide de quelques verres de punch.

Il n'est pas encore pré paré.

A Versailles, on est toujours en retard

de deux heures avec Paris pour tout ce qui regarde les usages et la civilisation : rien ne se fait en temps opportun.

La contredanse finie, Caroline est ramenée à sa place.

Je la suis des yeux.

— Qu'avez-vous donc, mon cher? me dit son danseur en venant à moi d'un air triomphant, vos traits semblent renversés.

— Ce n'est rien; seulement je crois que j'ai trop serré le nœud de ma cravate, de sorte que le sang me monte à la tête.

J'étais pâle comme un mort.

Je m'approche de Caroline, et, tâchant de donner à ma voix une de ces inflexions qui lui rappelassent la promenade du boulevard de la Reine, je lui demande la première contredanse.

— Monsieur, je suis engagée.

— La seconde, madame?

— J'ai promis.

— Ce sera donc la troisième?

En province on peut retenir jusqu'à la vingt-

cinquième ; à Versailles, je pouvais bien tenir bon jusqu'à la douzième.

Alors elle consulta un petit *memento* de nacre de perle à fermoir d'or, et me répondit, avec le sourire le plus gracieux :

— Je ne puis vous donner que la sixième.

— Très-flatté, madame, lui répondis-je.

Et j'eus peine à dissimuler une grimace involontaire, provoquée par le dépit.

Je retournai au buffet. Enfin, lorsque mon tour arriva, un léger frappement de pied avec un coup d'œil du chef des musiciens à ses exécutans m'indiquent le signal. Je m'élance vers ma danseuse ; elle me donne la main, se lève...

C'est une valse !...

Désappointé de nouveau, je reste devant elle, muet et immobile comme une statue du tapis vert. Mais, les yeux fixés sur les siens, je semble attendre une détermination de sa part.

— N'importe, me dit-elle, je valserai volontiers.

Quel bonheur !

Et tandis qu'elle promène ses regards autour d'elle, comme pour compter le nombre des valseurs, d'une main habile je m'empare du mouchoir dentelé qu'elle a laissé derrière elle, sur la banquette; car cette fine batiste doit me servir merveilleusement à dénouer le fil de l'intrigue.

La valse commence; la valse aux mouvemens rapides, aux vertiges d'amour.

Malgré les couples qui se heurtaient en tournoyant, j'étais plongé dans une extase muette, lorsque tout à coup l'orchestre venant à presser ses accords cadencés, je me sentis tressaillir de volupté: c'était une sauteuse. Les battemens de mon cœur se chargèrent cette fois de m'indiquer la mesure.

Enlacé avec elle, mes pieds effleuraient le parquet que je ne sentais plus: je me croyais dans l'air au moment où la valse cessait.

J'ai noué la bienheureuse bague au coin du mouchoir. Une vieille dame s'est levée: elle a laissé une place vacante à côté de Caroline, je m'en emparai sans affectation.

Elle ne fait pas attention à la substitution : mais elle paraît inquiète et semble chercher quelqu'un.

Serait-ce M. Ernest, par hasard? Oh ! non, pensai-je, il n'habite plus Versailles depuis long-temps

Je tire le mouchoir de ma poche.

— Madame, lui dis-je en le lui présentant, tout à l'heure, en vous asseyant, votre mouchoir est tombé.

— Ah ! pardon, monsieur, répond-elle en me souriant avec gracieuseté.

Alors, me levant précipitamment, je vais me mettre en observation dans une embrasure de fenêtre, impatient de juger de l'effet.

Je la vois changer de couleur, chanceler; elle porte sa main à ses yeux, s'agite ; puis, paraissant faire un effort sur elle-même, elle regarde partout avec un sentiment d'impatience bien prononcé.

Allons ! me dis-je, c'est moi qu'elle cherche; elle a tout deviné, elle a rendu hommage à ma discrétion, à ma délicatesse; je vais être

heureux, aimé pour moi-même ; les rêves de mon imagination vont donc enfin se réaliser !

Et d'avance mon cœur se dilate.

Je vole près de Caroline, je m'assieds encore plus près d'elle que la première fois.

Elle ne bouge pas.

Je m'approche de manière à me mettre presque sur ses genoux.

Même immobilité de sa part.

— Madame, lui dis-je bien bas et d'une voix que mon émotion devait rendre touchante, vous avez dû trouver . .

Ici sa jolie tête se tourna enfin vers moi ; elle me sembla éprouver comme un frisson ; et, se penchant un peu, elle me dit clairement à l'oreille :

— Vous êtes un insolent, monsieur, laissez-moi.

— Madame !...

— C'est affreux ! retirez-vous !...

Et saisissant le fatal mouchoir et son éventail, elle se lève, fait quelque, pas, prend le bras d'un homme, qu'à la grosseur de son

ventre et à l'exiguité de sa tête, on aurait pu comparer à un pain de sucre, et passe avec lui dans le salon d'écarté.

C'était son mari.

J'étais resté sur ma chaise, anéanti, conspué.

Hélas! tout était fini.

Cependant cette situation ne pouvait durer; il me fallait prendre un parti...

Je pris mon chapeau.

Je sors du salon. Arrivé sur le palier de l'escalier, un grand jeune homme, qui montait tout haletant, vient, comme un levier, me frapper l'estomac avec sa tête et me fait trébucher.

Il passa raide devant moi, sans même avoir la politesse de s'excuser.

C'était ce bourreau d'Ernest qui s'empressait de réparer le temps perdu.

N'avais-je pas raison de le traiter de sauvage?

Et, lorsque j'y pense! c'était chez le receveur général qu'ils s'étaient donné rendez-vous!... Quel scandale!

Je rentrai chez moi en me maudissant et en

me promettant bien de renoncer à mes promenades sentimentales.

Le lendemain matin, pour effacer jusqu'au moindre souvenir de ma fatale aventure, j'envoyai quérir mon tailleur, et je lui livrai le malencontreux carrick bleu que je voulais anéantir. Mais, me ravisant, je lui recommandai de m'en faire un pantalon, une veste de chasse et une toque, aux risques de ressembler à un commis de barrière.

Le lundi, j'allai au bureau de très-bonne heure, et, à la fin du mois, j'établis du premier coup la balance du grand-livre. Je ne me reconnaissais plus.

Alors, mon chef fit une croix à la cheminée, mon collègue s'écria : *Carajo !* et mon patron m'invita à dîner pour le dimanche suivant.

C'était parce qu'il n'aimait pas à manger seul.

---

me promettant bien de renoncer à mes promenades sentimentales.

Le lendemain matin, pour effacer jusqu'au moindre souvenir de ma fatale aventure, j'envoyai quérir mon tailleur, et je lui livrai le malencontreux carrick, bien que je voulais anéantir. Mais, me ravisant, je lui recommandai de m'en faire un pantalon, une veste de chasse et une toque, aux risques de ressembler à un commis de barrière.

Le lundi, j'allai au bureau de très-bonne heure, et, à la fin du mois, j'établis du premier coup la balance du grand-livre. Je ne me reconnaissais plus.

Alors, mon chef fit une croix à la cheminée, mon collègue s'écria : *Bravo!* et mon patron m'invita à dîner pour le dimanche suivant.

C'était parce qu'il n'aimait pas à manger seul.

Une Passion.

SOUVENIRS CONTEMPORAINS.

Thérésia avait vingt ans : elle était pleine de grâces extérieures, de charme et d'esprit. Je l'aimais avec passion depuis long-temps.

Je l'avais rencontrée dans le monde ; et, dès la première fois que je l'avais vue, son souvenir m'avait dominé ; elle était la réalité de mes chimères : j'avais lu dans ses regards des

années de bonheur. Il me fallait d'elle, tous les jours, un moment, un sourire, un mot... Elle me les refusait quelquefois avec la sécheresse de l'indifférence... Elle a fini par faire de moi un monstre... un assassin! Pour elle j'ai commis un crime : j'ai donné la mort... Et pour elle pourtant, j'aurais voulu vivre afin d'acquérir de la gloire et de la célébrité.

Quand j'étais près d'elle, dominé par l'attrait tout puissant de sa beauté et de son esprit, qui, vraiment, à travers leurs caprices, leurs déréglemens même, avaient quelque chose d'enivrant, de divin, je me croyais heureux. Il y avait dans l'expression de son sourire, dans le charme de ses paroles, une puissance que je ne pouvais méconnaître... C'était chez elle de l'entraînement; parfois elle y cédait : puis, l'instant d'après, elle évitait de me répondre, ses regards se détournaient des miens, ses discours n'exprimaient plus rien : elle restait froide et insouciante. Quand elle était absente, je repassais dans ma mémoire tout ce qui pouvait me donner de l'espoir : j'étudiais son

caractère pour que le mien s'y pliât, j'attendais tout du temps..... Le temps détruisit tout.

Au moment où Thérésia semblait s'apitoyer sur mon sort, au moment où je croyais qu'elle allait enfin, par le don de sa main, récompenser un amour qui me consumait ; libre de son choix, maîtresse de ses volontés, poussée par un caprice de jeune femme , par une de ces bizarreries indéfinissables, elle épousa un homme plus âgé qu'elle de trente ans, un vieillard , un M. de Castelly , à qui elle préféra rendre les soins d'une fille au lieu d'unir son sort au mien, moi qui l'aurais entourée de tous les prestiges de l'amour le plus passionné !

Pendant cinq ans je vis son mari près d'elle sans qu'il m'inspirât la moindre jalousie ; mais un soir... Quel souvenir !... ce fut long-temps après... Quoique des années se soient écoulées depuis, aujourd'hui c'est encore un supplice pour moi, lorsque je viens à me rappeler cette scène d'horreur.

On sait combien la campagne est ennuyeuse l'hiver. Trop chaude en été, incomplète au printemps, ce n'est qu'en automne qu'il est agréable de l'habiter pour y jouir, en trois mois, de tous les plaisirs de l'année : donc, un jour de l'automne de 1820 nous nous trouvions rassemblés en nombreuse société dans le château de M. de Castelly situé à Louveciennes, sur le bord de la route qui conduit de Versailles à Saint-Germain-en-Laye. Cette habitation était un séjour enchanteur : bordée d'un côté par les eaux de la Seine et de l'autre par la forêt de Marly, la nature semblait avoir réuni dans ce lieu toute la bizarrerie de ses caprices, toute la variété de ses richesses. Du reste, impossible d'être plus aimable que madame de Castelly, qui faisait journellement les honneurs du château avec une grâce et une prévoyance telle que tout le monde, avec l'espoir de lui plaire, lui débitait de fades complimens, langage obligé de quiconque veut faire sa cour : depuis son mariage Thérésia était devenue coquette.

Ce soir-là, après le retour des promeneurs, après le thé, le punch, le piano et ces interminables causeries qui tuent le temps de onze heures à minuit, il fut question d'aller se coucher.

La journée ayant vu arriver de nouveaux visiteurs, presque toutes les chambres furent doublées; c'est-à-dire que deux amis furent mis dans la même, et comme le temps était superbe, quelques jeunes gens allèrent chercher gîte dans la grange par partie de plaisir. De ce nombre fut une de mes connaissances, Amabel de Bergemont; grand chasseur, hardi et délibéré; du reste, l'un des plus jolis officiers du régiment de lanciers où il était capitaine, et, par principe, conduisant l'amour comme un général conduit le siége d'une place forte.

Les bougeoirs distribués, les bonsoirs donnés, chacun s'apprêta à gagner son logis. Quelques conversations eurent encore lieu dans les corridors, puis les portes se fermèrent, les lumières s'éteignirent, et le plus grand silence régna dans le château.

Parmi ceux qui s'étaient trouvés dans la nécessité de faire chambre commune, deux jeunes gens, au lieu d'y rencontrer cette gêne, compagne inséparable de ces sortes d'arrangemens, saisirent avec empressement l'occasion qui leur était offerte de se confier leurs peines et leurs espérances.

Le premier, Alméric Vernarel, était premier clerc dans l'étude de son père, l'un des notaires de Paris les plus honorablement connus. Le second, Jules de Cambréda, remplissait les fonctions de référendaire à la grande chancellerie. Tous deux avaient déjà un avenir assuré et la certitude d'avoir un jour une position brillante dans le monde.

L'un écoutait l'autre avec impatience, voulant, à son tour, soulager son ame du secret d'amour qu'il désirait faire partager à son camarade. C'était bien bas qu'ils parlaient; car ils étaient discrets, quoique jeunes et enivrés de cette première femme qui avait écouté, sans trop se fâcher, leur premier aveu.

Oh! disait Alméric avec un soupir de

plaisir, si tu la connaissais, tu concevrais mon bonheur ! Imagine-toi que je l'ai aimée dès le premier jour où je la vis : plus tard je n'osai pas le lui dire, j'osais à peine le penser. C'est peu à peu qu'elle et moi avons découvert notre secret ; car elle aussi m'aimait. Mais, mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, incapable de l'apprécier, elle avait combattu de tous ses devoirs d'épouse le penchant qu'elle se sentait pour moi. N'ayant jamais pu me résoudre à lui dire *je vous aime*, je lui écrivis ; puis, ma lettre remise, je passai toute une journée d'angoisses. Je ne sortis pas de ma chambre, où il me serait impossible de me rappeler ce que je fis.

Le soir arrivé, elle m'envoya dire de venir la rejoindre dans son appartement, ayant à m'entretenir d'une affaire qui m'était personnelle.

Tu vas me trouver bien bizarre, bien niais ; mais j'hésitai long-temps. Enfin je m'y rendis, confus et pouvant à peine me soutenir, tant j'étais tremblant. Elle me reçut avec bonté,

mais avec tristesse; me fit assoir près d'elle et fut long-temps à me regarder sans parler... Et moi, j'étais horriblement mal à mon aise, je ne pouvais prononcer un mot. Alarmée de l'état dans lequel elle me voyait, elle me dit d'une voix douce et pleine de compassion :

— Mais, Alméric, vous êtes fou; voulez-vous donc me compromettre?... Ah! que je suis malheureuse!

Et comme je m'étais emparé de sa main sans avoir encore pu trouver une parole à lui répondre, ma tête tomba sans force sur son épaule; alors elle ajouta :

—Pauvre ami, comme il souffre!... Alméric, écoutez-moi, je le veux : je ne puis vous aimer comme *vous l'entendez*. Vous savez tous mes liens..... Mais je veux être votre sœur, votre amie, votre confidente enfin...

Puis mes lèvres brûlantes s'attachaient sur son épaule... Elle me repoussait doucement en détournant la tête.

— Encore! me dit-elle; ceci est trop dangereux pour nous, il ne faut plus nous

voir seuls..... Alméric, préservez-moi de moi-même ; je vous en saurai gré toute ma vie.....

Ses beaux yeux étaient humides, ses mains suppliantes..... J'eus le courage de m'éloigner. Depuis ce jour, mon cher Jules, notre amour alla toujours en aum entant. Une ardeur inconcevable me dévorait : j'étais heureux de souffrir ainsi pour elle. La voir dans le monde était déjà un grand bonheur pour moi, lui donner le bras était mon souverain bien ; mais le démon puissant qui s'était emparé de mon être me disait sans cesse : « Elle est à toi, si tu oses... Va sans crainte, car tu es aimé... » Que sais-je tout ce que ce démon disait à mon oreille ! j'avais la tête perdue.

Enfin une nuit, — son mari s'étant absenté, je ne sais pourquoi, — je me trouvais à sa campagne. Une résolution désespérée me saisit, et, sans projet arrêté, je sortis de ma chambre. Les battemens de mon cœur me bourdonnaient aux oreilles, je marchais sans y voir ; j'ouvris une porte, une seconde, et je me trouvai près de son lit. Au bruit que je fis en écartant les

rideaux, elle s'éveilla; puis, s'enveloppant avec précipitation de quelques vêtemens qui se trouvaient sous sa main, elle me regarda d'un air mêlé de crainte et de colère. Alors toute mon audace disparut; mes mains se joignirent, et je tombai à genoux devant elle, anéanti et sans respiration. Sa colère fut d'abord terrible, sans pitié et pleine de mépris; elle m'accabla. Je voulus demander grâce, elle se mit à pleurer; puis, s'élançant de son lit, elle me dit d'une voix que je n'oublierai jamais :

— Alméric, vous pouvez me perdre, je suis en votre pouvoir; mais, croyez-le bien, je ne survivrai pas à ma honte!

Il y avait en elle un tel accent de douleur et de détermination que j'en fus effrayé, et, le cœur déchiré de remords, je retournai à ma chambre, où je passai le reste de la nuit à me lamenter sans pouvoir prendre un moment de repos. Depuis lors nous avons toujours vécu dans de cruelles alternatives de combat et de tranquillité. Mes sens s'étaient

fait entendre, elle savait mes désirs, et quand elle se trouvait seule près de moi, elle craignait sans cesse d'avoir à les combattre. Ainsi nous sommes malheureux tout en nous aimant. Que veux-tu! ce n'est qu'une sœur, une amie, bien bonne, bien tendre; mais il me faut quelque chose de plus, car tu sens que cet état ne peut durer long-temps. Nous mourons tous deux à petit feu..... Que dis-tu de mon histoire?...

— Je dis répondit Jules, qu'elle ressemble, beaucoup à la mienne car je ne suis guère plus avancé que toi dans mes amours. Tu vas en juger :

Depuis deux ans j'aime avec passion une femme belle, bonne et vertueuse; j'en suis aimé, j'en ai la certitude. La timidité qui arrêtait l'aveu de ta passion ne m'a pas fait souffrir ses tourmens. J'osai tout déclarer de prime abord; mais, quoique mariée, le cœur de celle que j'aime avait conservé tant d'innocence, elle avait toujours repoussé, avec un tel ascendant, les désirs de mon ame que je n'osais

essayer de vaincre sa résistance. Je la voyais souvent : tous les jours elle semblait m'aimer davantage.

Une fois, après un voyage avec son mari, la joie qu'elle manifesta de me revoir fut si grande qu'elle me laissa prendre sur sa joue un premier baiser.

Te dire ce que j'éprouvai est impossible : ce baiser, au lieu de me calmer, me fit un mal affreux ; je perdis le sommeil, mon sang s'enflamma, et l'été dernier, chez elle, à la campagne, je devins tout à coup gravement malade. Les soins les plus affectueux me furent prodigués ; le mal cessa, les forces me revinrent, et avec elles les douleurs poignantes qui me rongeaient. Enfin un soir, — écoute bien ceci, Alméric, — un soir, elle me vit si triste, si souffrant, qu'elle me prit en pitié. Au moment de se retirer, ses yeux étaient brillans, son teint animé ; elle s'approcha de moi, et, me présentant elle-même une bougie, elle me dit d'une voix presque inintelligible à à force d'être émue : « Jules, laissez la porte

de votre chambre entr'ouverte, il faut absolument que je vous parle ce soir. » Ensuite elle passa dans sa chambre à coucher, et me laissa de surprise, cloué à ma place, et doutant du sens des paroles que je venais d'entendre. Cependant je compris mon bonheur.

Mon abattement, mes incertitudes, disparurent; je me sentis un autre homme. Ma tête et mon cœur pouvaient à peine contenir la joie qui m'animait. Je gagnai ma chambre, où je me promenai de long en large, sans idées arrêtées; j'étais comme épouvanté de la résolution qu'elle avait prise. Il faisait un clair de lune magnifique, je soufflai ma bougie, dont la lumière me fatiguait, et je restai ainsi dans une douteuse clarté, attendant avec toute l'impatience d'un amant qui sait enfin qu'il va être heureux.

Cependant les lumières s'éteignaient dans le château, tous les bruits de pas dans les corridors avaient cessé; les domestiques s'étaient couchés depuis long temps : un calme parfait régnait partout. Je sentis qu'une des

plus grandes joies de la vie allait m'arriver; je fus pris d'une affreuse palpitation de cœur. Je m'assis sur le bord de mon lit, la tête baissée, osant à peine respirer, de peur que le bruit de mon souffle m'empêchât d'écouter. Tout à coup les marches d'un escalier, qui était tout près de ma chambre, craquent faiblement. Il me semble qu'on s'arrête à chaque marche, comme si on craignait de se faire entendre; enfin, je distingue le frôlement d'une robe de soie qui m'avertit qu'on approche, et jusqu'au bruit que fait la pression d'une main en s'appuyant sur une rampe pour se guider.

Toujours assis sur mon lit, il m'aurait été impossible de bouger, et je n'avais plus la tête à moi quand je vis ma porte s'ouvrir lentement, et ma belle maîtresse apparaître le visage pâle, les yeux inquiets. Sa taille divine était seulement retenue par une espèce de peignoir d'une étoffe grisâtre et soyeuse. Je crus un instant que ce n'était que l'illusion d'un songe : c'était bien elle. Un soupir trop long-

temps étouffé s'échappa de ma poitrine, je me précipitai à ses genoux, et, sans proférer mot, je la serrai convulsivement entre mes bras.

Elle ne m'opposa aucune résistance. Restant dans son effroyable immobilité, j'étais au moment de la perdre ou de la conquérir à jamais ; quand, d'un mouvement violent, elle s'arracha de mes bras, s'éloigna de quelques pas, et, cachant son visage dans ses mains, elle fondit en larmes, sans que ses lèvres, qui s'agitaient comme si elle eût voulu parler, laissassent échapper une parole. Debout, enivré près d'elle, je la contemplai ; mais enfin, vaincu par ses sanglots, je lui dis d'une voix concentrée :

— Eh bien!..... partez, allez-vous-en!

Et je m'éloignai en la repoussant.

— Pars, Thérésia! ajoutai-je, il le faut.....

— Thérésia! as-tu dit? s'écrie Alméric à son tour, en faisant un bond dans son lit... Quelle Thérésia?...

— Est-ce que j'ai dit Thérésia?

Et les deux amis, qui s'étaient mis sur leur

séant, se regardèrent un moment. Alméric reprit :

— Tu as dit Thérésia!.....

Ecoute, Alméric, dit Jules d'un ton calme, tu es mon ami, je puis te confier ce secret : le bonheur de ma vie, c'est Thérésia de Castelly... La maîtresse de ce château... Notre hôtesse enfin... M'entends-tu ?

Mais Alméric s'était levé avec vivacité ; il se promenait dans la chambre les bras croisés sur la poitrine.

—Non! non! répétait-il, cela ne se peut pas... Tu rêves, Jules, ou tu es fou!...

—Mais c'est toi qui me fais cet effet-là !

— Thérésia de Castelly ta maîtresse?... Allons donc, je te dis que tu n'es pas bien éveillé..... Thérésia est ma maîtresse, à moi ; c'est pour elle que je respire... Comprends-tu, maintenant?... Elle ne peut donc être la tienne... Ainsi démens tes paroles, je t'en prie, ou sinon...

Jules, hors de lui à son tour, se lève pâle de colère et de surprise.

— Alméric, crie-t-il à son ami, tu plaisantes fort mal à propos, je t'assure. Thérésia est à moi; pour elle je suis presque devenu fou... Sache que Thérésia n'appartient à personne qu'à moi qui ne l'ai même pas possédée.

—Tu en as menti!... tes lèvres n'ont jamais approché d'elle... Tu en as menti!... Entends-tu?... Elle n'est rien pour toi; et si tu le soutiens encore... Eh bien! nous allons voir.

— C'est toi qui as menti comme un infâme et un calomniateur que tu es!... Allons, hors d'ici promptement!... Tiens, justement voilà des épées...

Et Jules se mit à rire d'un grincement effrayant.

— Nous allons voir qui de nous deux a menti, a calomnié... Lequel de nous deux est l'infâme! reprit Alméric, devenu beaucoup plus calme que Jules.

Alors les deux amis, sans même se donner le temps de s'habiller, saisirent des épées qui par hasard se trouvaient là, et se précipitèrent au jardin, altérés du sang l'un de l'autre.

La lune était sereine et claire; mais il y avait des allées sombres. Les deux jeunes gens s'étaient arrêtés sous un bosquet; déjà ils s'étaient mis en garde et allaient commencer, sans témoins, un combat à mort, lorsque je me jetai au milieu d'eux. Surpris, ils s'arrêtèrent.

— Messieurs, leur dis-je, avez-vous donc perdu l'esprit? Comment! ici, sous les croisées mêmes de madame de Castelly, vider un différend?... C'est violer l'hospitalité, c'est compromettre la maîtresse du château! Y pensez-vous?... Lorsque madame de Castelly, si généreuse, si estimable, saura...

Tout à coup un léger bruit se fait entendre du côté de la maison: une fenêtre de l'appartement de madame de Castelly s'ouvre, un homme en descend précipitamment à l'aide de la persienne du rez-de-chaussée qui est battante, et vient se réfugier de notre côté.

Nous nous jetons tous trois sur lui, croyant que c'est un voleur..... C'était Amabel. Son étonnement ne fut pas moindre que le nôtre.

— Quoi ! me dit-il, c'est vous, avec Alméric et Jules!... Que diable ! à pareille heure, que venez-vous faire ici ?

— Et toi, dirent en même temps les deux amis, d'où sors-tu ?

Mais Amabel, mettant un doigt sur sa bouche se, hâta d'ajouter :

— Silence!... vous avez deviné mon secret, échappons-nous sans bruit... Son mari m'a presque surpris..... Je vais vous conter cela.

Et Amabel disparut, avec les deux jeunes gens, à travers les massifs.

Hélas! mieux que personne je savais ce qu'il allait leur raconter. Madame de Castelly ne m'avait-elle pas avoué sa honteuse faiblesse? que dis-je, son crime? Fondant en larmes elle avait imploré ma générosité..... Malheureuse Thérésia ! elle était sûre de ma discrétion; je l'avais juré... Peut-être aurais-je protégé les jours de son amant aux dépens des miens; car lui aussi m'avait fait ses confidences... Encore, si Amabel avait su apprécier tant de bonheur !... S'il s'était montré digne

d'une pareille femme! Mais non : chez lui ce n'était que caprice d'imagination, amour-propre de militaire, désir des sens... Il en aimait une autre, j'en avais la certitude. Thérésia l'ignorait-elle? j'en doutais. Et dire que moi je ne pouvais chasser son image de mon cœur! Que nous sommes lâches lorsqu'une femme domine notre faible raison!...

Un sentiment de curiosité et de jalousie à la fois m'avait fait descendre au milieu de la nuit dans le jardin, et me rapprocher du bâtiment où logeait Thérésia, lorsque tout à coup j'avais aperçu Alméric et Jules prêts à s'entr'égorger. Dès qu'ils s'étaient éloignés avec Amabel, je m'étais avancé jusque sous les fenêtres de madame de Castelly, et là j'avais entendu s'échapper des mots prononcés d'une voix persuasive. Cette voix, que je connaissais parfaitement avait dit :

— Thérésia, mon ange, voilà aujourd'hui quatre ans que nous sommes mariés... N'est-il donc plus pour nous d'anniversaire?...

Un long baiser avait été la seule réponse faite

à ces douces paroles, et la croisée s'était refermée. Je regagnai ma chambre en toute hâte, sans m'occuper davantage de mon heureux et abhorré rival, et de ses deux auxiliaires.

A l'heure du déjeuner, les trois jeunes gens étaient rians et presque caustiques. Madame de Castelly, à ce que nous assura son mari, ayant passé une nuit fort agitée, était restée chez elle. Telle était la cause de son absence. Après être sorti de table, Amabel fit remarquer à ces deux messieurs que les traits du maître de la maison paraissaient altérés.

— En effet, dit l'un d'eux en me regardant malignement, M. de Castelly a les yeux fatigués.

Je les aurais pulvérisés tous les trois si je n'avais écouté que mon ressentiment... Le souvenir de la promesse que j'avais faite à Thérésia me calma un peu : je voulais me montrer généreux jusqu'au bout.

Le même jour, Alméric et Jules prirent congé de M. de Castelly. Les nouveau-venus retournèrent également à Paris; et il ne resta

d'étrangers, au château, qu'Amabel et moi, qui, peut-être, l'auraient quitté si nous n'avions pas pris l'engagement d'assister à un bal que donnait, le samedi suivant, la baronne de Laderade à ses voisins de campagne. M. et madame de Castelly y avaient été invités ainsi que tous ceux qui composaient leur société intime.

Ce jour venu, M. de Castelly, qui avait eu la veille une atteinte de goutte, préféra rester au château plutôt que de nous accompagner; mais il pressa sa femme, qui avait manifesté l'intention d'aller à Mareuil, d'assister à cette fête. Amabel et moi accompagnâmes donc Thérésia. A notre arrivée chez la baronne, nous trouvâmes la salle de bal merveilleusement disposée : mille bougies y jetaient déjà leur éclat éblouissant.

D'abord arrivèrent, avec l'espoir d'une agréable soirée, de vieux propriétaires enthousiastes, à soixante ans, des amusemens du jeune âge; puis des jeunes filles timides que les mamans amenaient, comme malgré elles, à

un plaisir qu'elles avaient rêvé depuis huit jours.

Plus tard, une foule animée de jeunes élégans, de militaires, de femmes, toutes parées de fleurs, de plumes, de diamans, avec des robes transparentes et des écharpes aériennes, se pressaient dans les riches salons du château de Mareuil. On voit onduler à travers des groupes d'hommes vêtus de noir, de la tête aux pieds, des têtes ravissantes; les unes blondes, celles-ci pâles, les autres brunes avec de grands yeux bleus; toutes agaçantes de jeunesse, de gaieté et d'impatience : l'œil flottait indécis.

Enfin la réunion est complète, elle semble être toute parisienne.

A peine Collinet a-t-il donné le signal de la danse que les quadrilles se forment tumultueusement, tout le monde est en place; le calme renaît, on va commencer, lorsqu'aussitôt les deux battans de la porte d'entrée s'ouvrent avec fracas, et un domestique en livrée vient annoncer madame la comtesse de Savenel.

Un petit murmure approbateur roule de bouche en bouche, toutes les têtes se tournent du côté des nouveaux arrivans.

Accompagnée de sa mère, qui cherche à lui procurer tous les plaisirs de son rang, la belle Fanély venait docilement embellir le bal de la baronne. Née de parens riches et considérés, Fanély a dix-huit ans. Elle est douce, gracieuse, jolie et bien jolie même, et pourtant sa démarche paraît tremblante, sa mise a quelque chose de triste et d'indifférent; sa belle chevelure est presque inapprêtée, sa figure pâle respire la mélancolie; on dirait qu'elle aime la solitude et qu'elle est étrangère aux plaisirs bruyans. Ses grands yeux noirs semblent vouloir rester captifs sous les longues paupières qui les voilent, et jusque dans son sourire, qu'elle s'efforce de rendre doux et satisfait, on croit lire l'expression d'un sentiment pénible comme sa pensée.

—Viens, ma fille, lui dit sa mère; sois donc moins timide; tous les regards sont attachés sur nous; laisse-moi jouir de toi, ma Fanély,

et tâche de rappeler cette gaieté, cet abandon, qui te vont si bien.

Un soupir étouffé répondit à ses tendres paroles, et la jeune fille souleva avec peine ses beaux yeux humides de larmes.

A peine Amabel a-t-il aperçu Fanély qu'il quitte précipitamment la place qu'il occupait auprès de madame de Castelly, et qu'il va au devant de madame de Savenel avec cette aisance et cet air distingué qu'on est forcé de reconnaître en lui.

C'est en vain que madame de Castelly a cherché à le retenir ; mon rival s'est approché de mademoiselle de Savenel, et lui a dit quelques mots à voix basse. Soudain Fanély a rougi ; puis, devenue pâle, elle a accepté, comme sans le vouloir, la main d'Amabel.

Madame de Castelly peut à peine dissimuler le trouble que lui cause l'abandon de son amant, plus encore que l'invitation qu'il vient de faire. Comme pour consoler Thérésia de son isolement, je vais occuper le siége qu'A-

mabel a laissé vacant; d'un regard elle semble me remercier de cette attention. Ah! pensai-je alors, peut-être qu'un jour elle m'aimera... comme lui.

Et involontairement mes yeux cherchaient Amabel.

Madame de Castelly ne l'a pas perdu de vue un seul instant.

Le costume d'Amabel est du meilleur goût; tout en lui annonce l'habitude du grand monde. Le moindre de ses gestes est gracieux; et son regard vif et hardi décèle une ame forte, un cœur que n'effraie aucun obstacle.

Un nouveau quadrille se forme aussitôt autour de Fanély : les danses commencent.

Elle semble ne rien voir, ne rien entendre; elle brouille toutes les figures; on attribue son embarras à sa timidité; tout le monde l'excuse : il est si doux de prendre intérêt à une jolie personne! Amabel seul, l'œil vif, les mouvemens faciles, semble s'irriter du trouble de sa danseuse; seul, il n'a point pitié de sa peine, l'expression froide de sa

figure accable la pauvre enfant; mais au moment où un incident puéril vient captiver l'attention du général...

— Fanély, lui dit-il en se penchant vers elle, pendant l'autre contredanse, au pavillon du jardin, vous savez? N'y manquez pas.

— J'y serai, murmura-t-elle tout bas.

Et la dernière figure s'acheva.

Un quart d'heure est à peine écoulé que Fanély, sans être aperçue, s'est glissée légèrement le long de la galerie. Elle a gagné une allée sombre du jardin, et, silencieuse, elle attend dans le pavillon l'arrêt qui sans doute va lui être prononcé.

Quelques instans après, madame de Castelly, qui ne voit plus Amabel dans le salon, me demande si je ne l'aperçois pas. Je me garde bien de lui apprendre que je l'ai vue sortir presque aussitôt que mademoiselle de Savenel, et se diriger du côté du jardin.

— Je n'aurais pas dû venir à ce bal, me ditelle après un moment de silence et en étouffant un soupir.

— Et pourquoi, madame ? lui répondis-je d'un air indifférent.

— Ne vous en doutez-vous pas?

—En dansant avec mademoiselle de Savenel, Amabel n'avait d'autre intention que de faire une politesse à sa mère.

— Ah!

— Du moins voilà ce que j'imagine.

— Lui, ne serait pas si généreux que vous.

Et en disant ces mots, Thérésia appuya sa main sur mon bras, avec une attention si marquée, que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

Pendant ce temps, Amabel était arrivé au lieu du rendez-vous. Fanély n'avait encore osé lui adresser un reproche. Lui, toujours froid et sévère, semblait réfléchir ; puis, rompant enfin le silence et saisissant une main qu'on lui abandonne, il laisse échapper ces mots :

— Je vous aime, Fanély, je vous aimerai toute ma vie ; mais voulant éloigner de moi un sentiment qui me fatigue, m'obsède, j'ai pris mon parti ; je ne puis souffrir une femme jalouse, et votre lettre d'avant-hier, dictée par

je ne sais quel esprit de susceptibilité, de bouderie, m'a exaspéré et m'a fait prendre la résolution que je nourrissais déjà depuis l'hiver dernier... Il faut nous quitter, soyez heureuse sans moi.

— Amabel, mon ami, quelle cruauté! c'est impossible! non! non!...

Et la pauvre Fanély tombe presque anéantie aux pieds de son séducteur.

Frappe au cœur dans ses plus doux sentimens, elle verse un torrent de larmes; les mains jointes, les regards supplians, elle exhale sa douleur en plaintes bien tendres. Amabel n'en paraît pas attendri; les pleurs de son amante inondent ses mains; il reste insensible.

Alors Fanély voit s'évanouir jusqu'à l'espoir qu'elle avait conçu; mais, toujours docile et timide, elle exprime une dernière fois le vœu qu'elle a formé.

— Mon Amabel, lui dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, je ne vous importunerai plus de mes reproches, je ne vous rap-

pellerai même pas les sermens que vous m'avez faits, vous les avez oubliés ; je ne dois en accuser que moi, puisque j'ai cessé de vous plaire..... Ah! que je suis malheureuse ! seulement, par pitié, ne m'accablez pas de vos mépris ; c'est trop déjà de votre abandon.... Ecoutez, mon ami, apprenez un secret que jusqu'ici j'ai hésité à vous avouer; mais enfin que je ne puis cacher plus long-temps. Je vais être mère!... Eh quoi ! vous détournez les yeux?... Cette confidence semble vous être à charge !... Cruel !... Mais non, mon ami, mon époux, je ne vous accuse pas... Vous êtes mon maître, celui de votre enfant ! Pardonnez à tous deux de ne pouvoir cesser de vous chérir.

—Erreur que tout cela, c'est impossible ! Vous vous méprenez, Fanély.

Et après avoir repoussé doucement l'infortunée, et avoir laissé tomber sur elle un de ces regards qui désespèrent et qui tuent tout à la fois, le séducteur s'élança, rapide comme l'éclair, et disparut.

Attérée par les dernières paroles qui vien-

nent de frapper son oreille, la pauvre Fanély reste immobile; elle n'ose croire à tant d'indifférence. Son cœur se refuse aux pensées qui l'assaillent; elle regarde autour d'elle, écoute, attend. . Vaine espérance ! il a fui... Et peut-être pour toujours. En effet, Amabel, craignant sans doute que son émotion ne vînt à trahir, aux yeux clairvoyans de madame de Castelly, les sentimens qu'au fond du cœur il conservait pour Fanély, avait quitté immédiatement Mareuil, sans même se montrer au salon.

Cependant, au bruit lointain de la musique joyeuse, Fanély se souvient, comme d'une idée fugitive, qu'elle assiste à un bal. Le souvenir de sa mère semble ranimer ses sens. Elle cherche un courage qu'elle n'a plus ; elle traverse le jardin languissante, se soutenant à peine, et arrive sous la galerie. Mais là, épuisée par tant d'émotions douloureuses, elle s'arrête; elle veut recueillir le peu de forces qui lui restent; mais, se sentant mourir, elle tombe lourdement sur les dalles de marbre de

la galerie en balbutiant le nom d'Amabel.

De son côté, madame de Castelly, ne pouvant plus maîtriser son impatience, et les soupçons jaloux que l'absence prolongée d'Amabel a fait naître dans son ame, et n'osant aller seule à la recherche de son amant, me pria, sous le prétexte d'un mal de tête, de lui prêter mon bras pour faire le tour du jardin.

Je savais tout; aussi je le lui refusai, en lui faisant observer tout ce qu'une semblable démarche avait d'inconvenant, surtout en présence de son mari, qui, par un caprice inexplicable, était survenu dans ses entrefaites. Je m'offris d'aller moi-même à la recherche d'Amabel, et de savoir des domestiques s'il était encore au château, ou s'ils l'avaient vu en sortir. Madame de Castelly accepta mon offre; elle m'en remercie même avec abandon, en ajoutant :

— Vraiment! vous mériteriez bien d'être aimé.

En passant dans la galerie, j'aperçois à l'extrémité une femme étendue et sans mouve-

ment. Je cours à elle ; je la relève, la soutiens ; j'appelle du secours. On vient, on s'empresse, on prodigue des soins à la jeune fille, qui, peu à peu, revient à la vie ; mais sa tête est brûlante, ses joues sont animées d'un feu inconnu : une fièvre terrible la dévore.

Madame de Savenel, déjà très-inquiète de l'absence de sa fille, accourt aussitôt et la console de ce qu'elle ne croit qu'une indisposition. Elle fait demander sa voiture ; Fanély y est placée, et bientôt ces deux dames sont sur la route de Versailles.

Cet événement a passé inaperçu aux yeux des personnes qui sont dans les salons. La baronne de Ladérade seule en a eu connaissance ; mais, craignant que le prestige de son bal n'en soit troublé, elle a recommandé le silence à ses gens.

A mon retour, Thérésia ne me laisse pas ignorer qu'elle a la certitude que quelque chose d'extraordinaire s'est passé dans la galerie du jardin. Je la rassure, et lui apprend, en dissimulant mal la joie que j'en éprouve,

que non-seulement Amabel a quitté la fête, mais encore qu'il est retourné à Paris. Il paraît qu'une lettre, qui lui a été remise par un domestique étranger, au moment où il venait de quitter Fanély, avait déterminé ce brusque départ.

— En ce cas, dit Thérésia, je n'ai plus rien à faire ici. Partons.

A ces mots, prononcés avec un sentiment de dépit qu'elle ne prend pas même la peine de déguiser, elle se lève, fait prévenir son mari, qui est à une table d'écarté, et tous trois nous montons en voiture.

Pendant la route, M. de Castelly s'endormit : c'était toujours son habitude. Thérésia et moi n'échangeâmes pas une parole ; et, aussitôt notre arrivée à Louveciennes, chacun de nous se retira silencieusement dans son appartement.

Le lendemain, ne la voyant pas descendre au jardin, je crains qu'elle ne se soit trouvée indisposée pendant la nuit. Je questionne une femme de chambre.... M. et madame de Cas-

telly sont partis de grand matin pour Paris.

Je revins le même jour à Versailles, l'ame agitée par la douleur et l'espérance tout à la fois.

Je crus devoir me présenter chez madame de Savenel, chez laquelle j'étais allé l'hiver précédent, pour m'informer de la santé de sa fille....

La veille, en arrivant, la malheureuse Fanély avait été déposée sur un lit, où on l'avait accablée de consolations stériles et de questions indiscrètes. Le docteur avait été mandé sur-le-champ ; il avait prononcé qu'avant tout la malade avait besoin de repos. Alors Fanély était restée seule avec sa douleur. Que son ame était tourmentée! avec quelle amertume ne se reprochait-elle pas son inexpérience et sa passion inconsidérée ! Humiliée, délaissée, méprisée peut-être par celui qu'elle aimait encore, elle aurait voulu mourir, tandis que son cœur lui disait tout bas qu'il fallait qu'elle vécût.

Heureusement le sommeil vint par degrés

peser sur ses paupières; elle s'endormit. On aurait cru qu'elle était aux prises avec le remords, tant ses rêves étaient pénibles. Elle parlait tout haut.

— Ingrat!... tu m'as abandonnée, méconnue, s'écriait-elle, et pourtant je t'aimais... Mes larmes, mes prières, ne t'ont point ému, et tu sais que je deviendrai mère!... Je serai vouée à la honte, au mépris; on publiera mon déshonneur; mon enfant me maudira, et me reprochera peut-être jusqu'à l'existence qne je lui aurai donnée... Et toi, ma mère, tu pleureras sur ta fille en me cachant tes chagrins... Malheureuse!...

Et, se réveillant en sursaut, elle jeta autour d'elle des regards effarés, appela sa mère. Elle était là, ne comprenant rien à ces paroles étranges.

Trois jours s'écoulèrent dans cette agitation, dans ce bouleversement d'esprit, et le mal alla toujours croissant. Les remèdes qu'elle prit, par docilité, glissèrent inefficaces. Tous ses tourmens étaient dans son imagination. Le

lendemain on trembla pour ses jours. Le soir son état devint désespéré. Elle fait demander ses parens, ses serviteurs... Elle lit son arrêt de mort sur le visage de tous.

Fanély les embrasse, remercie le bon docteur qui lui a prodigué d'inutiles soins, s'efforce de sourire à sa mère désolée, et soudain, comme par un accès de délire, elle s'écrie : Amabel!... Ton enfant!...

Elle n'était plus!...

Madame de Savenel, pour qui ces mots venaient d'être enfin une affreuse lumière, tomba raide au pied du lit de sa fille.

C'était l'aveu d'une faute qu'elle payait de sa vie.

Amabel ne s'était pas présenté une seule fois chez madame de Savenel, depuis le bal de Mareuil.

Un convoi lugubre s'avançait lentement dans la rue Sainte-Adélaïde. Une famille entière l'accompagnait désespérée.

Enveloppé dans un large manteau, un inconnu suivait isolément ce triste cortége; sa

tête était baissée, et les longs cheveux noirs que l'on distinguait sous les larges bords de son chapeau fortement enfoncé sur sa tête dérobaient les traits de son visage. Sa marche était celle d'un homme profondément absorbé dans de douloureuses pensées. Tous ses mouvemens ressemblaient à ceux d'un condamné qui repousse la mort.

Le char funèbre est entré dans le cimetière Sainte-Adélaïde, et s'est arrêté auprès d'une fosse fraîchement creusée. Le corps de la jeune fille a été placé; et les sanglots ont redoublé.

Peu à peu la foule se dissipe.

L'inconnu est resté seul près de cette fosse sur laquelle un peu de terre a été jetée. Toujours morne, silencieux, il n'a cessé d'y tenir les yeux attachés. Il s'agite un instant comme combattu par de cuisans souvenirs; il s'agenouille, murmure quelques mots sans suite, dégage un de ses bras de dessous son manteau... L'explosion d'une arme à feu se fait entendre, et l'inconnu disparaît.

C'était Amabel qui venait de se faire sauter

la cervelle en se précipitant dans la fosse, où le corps de Fanély avait été déposé.

Plus tard j'appris que ce jeune officier, pour faire face aux folles dépenses qu'il faisait journellement, avait eu la faiblesse de faire une fausse lettre de change, croyant pouvoir l'acquitter avant son échéance. Malheureusement un négociant entre les mains de qui elle vint à passer s'aperçut de la fraude, et remit cette pièce entre les mains de la justice. Un ami d'Amabel en ayant eu connaissance aussitôt, et le sachant à la campagne chez M. de Castelly, lui avait fait tenir un avis officieux qui le prevenait du danger dont il était menacé : c'était cet avertissement qui lui avait été remis au bal de madame de Laderade. Mais déjà il était trop tard; il ne pouvait éviter le déshonneur qui l'attendait; et il avait résolu de ne pas survivre à sa honte. Caché pendant quelques jours à Versailles, soit la crainte d'y être découvert tôt ou tard, soit enfin les remords qu'il ressentit en apprenant la fin déplorable de mademoiselle de Savenel, il se brûla la

cervelle sur la tombe même de Fanély, croyant ainsi racheter deux crimes à la fois.

Si les parens d'Amabel parvinrent, non sans peine, à étouffer cette affaire, ils ne purent du moins empêcher quelle ne vînt aux oreilles du plus petit nombre. Thérésia ne fut pas des dernières à en avoir connaissance. J'ignore l'effet qu'une telle catastrophe produisit sur son cœur; mais lorsque je me présentai à son hôtel, le concierge m'apprit qu'elle était partie, la veille, avec son mari pour visiter la Suisse.

Ils furent absens six mois.

Pendant ce temps l'amour que j'avais conservé pour elle, loin de s'affaiblir, ne fit qu'acquérir une force nouvelle. Je sentais que la présence de Thérésia était aussi nécessaire à mon existence que l'air que je respirais.

Aussitôt que j'appris le retour de M. et de madame de Castelly, je m'empressai d'aller leur présenter mes hommages : c'était m'acquitter d'un devoir.

Lui, me reçut très-bien; elle, ne me dissimula pas le plaisir que ma vue lui faisait éprouver.

J'allais les voir presque tous les jours.

Un soir que nous étions réunis, tous les trois, dans le petit salon qui séparait le cabinet de M. de Castelly de la chambre à coucher de sa femme, celle-ci, ayant affaire à l'extrémité de l'appartement, passa entre son mari et moi.

Le contact de sa robe m'émut comme jamais de la vie je ne l'avais été, même aux premiers temps de ma passion. Je sentis que M. de Castelly pourrait bien s'apercevoir de mon trouble, et, pour le lui déguiser, je me cachai le visage avec mon mouchoir. Quand je relevai la tête, Thérésia était encore près de moi; mais son mari l'avait assise sur ses genoux, et la soutenait d'un de ses bras qu'il avait passé autour de sa taille. Alors elle rougit, se dégagea en souriant, et détourna son regard comme si le mien l'eût embarrassée. Il y avait là bien de l'éloquence, bien de l'expres-

sion; mais j'étais incapable de raisonner.

Avant de sortir, son mari s'arrêta devant moi : —Vous êtes jeune, me dit-il, vous avez sans doute une maîtresse que vous aimez ; cela n'empêchera pas que vous vous marierez ; alors vous aurez une femme qui vous aimera : je vous souhaite tout le bonheur que j'ai éprouvé et que j'éprouve encore tous les jours.

Pour toute réponse je m'éloignai de M. de Castelly, et je me rapprochai de sa femme. Je ne sais ce que j'avais envie de lui dire; heureusement qu'en suivant la direction de ses yeux je fus maîtrisé. Frappé sans doute de ma brusquerie, M. de Castelly s'était arrêté près de la porte, et nous examinait avec un étonnement interrogateur.

Peut-être conçut-il dès cet instant un vague pressentiment; peut-être prévit-il que, plus tard, nous aurions une explication, car dès lors son visage se troubla; il devint sombre, et nous quitta après avoir lancé à sa femme un regard significatif.

Je m'approchai de Thérésia.

— Je suis bouleversé, lui dis-je, je puis l'avoir laissé paraître; mais la faute en est à vous..... Depuis long-temps vous pourriez m'éviter tout le mal que vous me faites...

Elle me répondit avec une froideur, un sang-froid qui achevèrent de m'égarer.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, dit-elle, pourquoi venez-vous si souvent?

— Pourquoi?... Et c'est vous qui me le demandez?

— A votre place, monsieur, je ralentirais mes visites; je crois même que ce serait très-prudent de votre part.

A ces paroles, je ne sais quelle frénésie s'empara de moi; je m'emportai comme si j'en avais eu le droit, et je la menaçai de la perdre, dans le monde, en divulguant tout ce que je savais de son amour avec Amabel, avec Jules et Alméric.

Elle resta calme.

Alors je lui reprochai, en termes durs, la passion qu'elle avait eue pour un homme qui

s'était déshonoré; pour un homme qu'une peine infamante aurait flétri à jamais, s'il n'avait eu le courage de s'y soustraire par un suicide. Je lui rappelai la scène de nuit qui avait eu lieu, l'année précédente, à Louveciennes, au bas de sa fenêtre, entre Alméric et Jules. Je lui dis encore beaucoup de choses dont je ne me souviens plus, parce qu'il régnait une telle exaltation dans mes idées que j'étais incapable de réfléchir avant de parler.

Elle me lança un regard méprisant, et me faisant un geste de la main....

— Monsieur, je vous ordonne de sortir à l'instant de chez moi; votre conduite est affreuse, et vous m'êtes odieux.

— Oui! indigne femme que vous êtes! lui répliquai-je, je ne vous reverrai plus; mais avant qu'une barrière éternelle vienne à nous séparer... vous serez à moi... je le jure, je saurai bien vous y contraindre.

— Quelle horreur!... s'écria-t-elle en détournant la tête; et puis, comme revenant à elle, elle ajouta avec un calme effrayant:

— Et après?

— Et après! répliquai-je en faisant quelques pas et en grinçant des dents; eh bien! après!..... je me tuerai comme votre Amabel.

— Allez!.. vous n'êtes qu'un lâche!... vous me ferez mourir de chagrin...

Alors je me levai, ma voix tremblait de colère.... Sa respiration était haletante, elle sanglotait. Sa douleur me toucha; je fus honteux de mon emportement. Je voulus en obtenir le pardon..... Elle me répondit avec une expression de dédain qui me rendit toute ma rage; et en la quittant, je lui dis à demi-voix :

— Madame, quand il vous arrivera un malheur dont la source vous sera cachée, ne cherchez pas..... seulement pensez à moi.

Ma conduite à l'égard de Thérésia était infâme, atroce, j'en conviens; mais alors je parlais du fond du cœur : il était plein de haine.

Une semaine se passa sans me donner plus de calme. J'étais fou. Ces mots que j'a-

vais prononcés revenaient toujours à mon esprit : *Vous serez à moi, je le jure!*

Poussé par je ne sais quelle fatalité, je retournai chez M. de Castelly, quoique je me fusse bien promis de n'y jamais remettre les pieds. C'était un vendredi, il était onze heures du soir. Thérésia venait de se retirer dans son appartement; j'y pénétrai sans être aperçu des domestiques : je ne sais ce que je voulais.

J'entendis marcher..... c'était elle. Mon premier mouvement fut de me cacher : je me mis derrière une porte.

Alors seulement il se fit jour dans mes idées; je sentis l'odieux de ma conduite. Ma jalousie, mon égoïste amour, furent oubliés. Je ne vis plus que le malheur que je pouvais attirer sur Thérésia, et j'aurais voulu, au prix de ma vie, être loin d'elle.

Au même instant d'autres pas se firent entendre. M. de Castelly entra, il prit des livres et se disposait à se retirer, lorsque mon ombre, projetée sur le mur, fixa son attention; sa main s'avança vivement comme pour saisir

un homme qui peut-être voulait attenter à sa vie... Et cet homme... c'était moi... Sa main retomba; mais il éclata en reproches. Ses menaces excitèrent alors en moi une rage dont je ne fus pas le maître. Du bruit!..... pensais-je, il va la déshonorer! Dès lors je le regardai comme responsable de ce qui pourrait arriver.

Sa femme entra dans le même moment.

Lui, était pâle, ses lèvres tremblaient. Il fixa sur elle des yeux pleins de fureur.

— Malheureuse! s'écria-t-il.

— Taisez-vous, monsieur! lui dis-je à mon tour; et ne l'insultez pas, elle est innocente!

Il voulut, le pauvre vieillard, secouer la main de fer qui étreignait son bras.

— Monsieur, dit-il en me regardant d'un œil jeune de colère, entre nous ce sera plus tard..... Mais elle, je ne la souffrirai plus chez moi..... Qu'elle parte à l'heure même!... qu'elle retourne dans sa famille!

— De l'éclat! monsieur, vous n'en ferez pas!... Vous allez le jurer sur l'honneur!... Vous m'entendrez, vous me croirez; moi seul,

vous dis-je, suis coupable..... Écoutez-moi!

— Je n'écoute rien! j'ai prononcé; qu'on me laisse!....... Sortez tous deux ou j'appelle!

— Moi, monsieur, je vous suis.

En ce moment mon sang bouillait avec tant de violence que j'avais peine à me soutenir. J'étais porté à ce degré d'exaspération auquel l'homme ne se connaît plus.

Un mot fort dur, adressé par M. de Castelly à sa femme, acheva de troubler ma raison.

Je me précipitai sur lui comme un insensé...

A cette vue, Thérésia voulut se jeter entre nous; mais ses forces l'abandonnèrent: elle tomba sur le tapis, privée de connaissance.

Nous n'avions d'armes ni l'un ni l'autre: nous engageâmes, corps à corps, une lutte dans laquelle ma jeunesse me donnait un immense avantage qui allait bientôt terminer le combat en ma faveur, quand il s'efforça, lui-même, — j'ai besoin de le croire, — de se diriger vers la fenêtre. Je cherchais à m'en éloigner, et ses efforts m'en rapprochaient tou-

jours... J'étais jeune et vigoureux... il était vieux et faible... La fenêtre était basse... Il cherchait à m'entraîner... Je résistai... Nous nous séparâmes... Et j'entendis le poids de son corps retentir sur les dalles de la cour.

Je demeurai glacé d'horreur.

Je tombai sur une chaise, incapable de lier deux idées de suite, oubliant de m'éloigner, indifférent même sur le sort de Thérésia, étendue sans mouvement à mes côtés.

J'étais seul ; tout ce qui m'entourait me faisait peur. Je regardais mes mains, craignant de les trouver tachées de sang. J'entendis un long soupir : c'était madame de Castelly qui revenait à elle. Elle ignorait ce qui venait de se passer. Je me jetai à ses genoux, et je la conjurai de me dire un mot de pardon.

Elle se méprit sur le sens de mes paroles, regarda vivement du côté de la porte, et me fit signe de me taire; puis, serrant avec tendresse mes deux mains dans les siennes, elle pencha sa tête vers moi. Une de ses larmes tomba sur ma joue.

— Eh bien! nous ne devions plus nous revoir, me dit-elle.

J'étais hors d'état de lui répondre.

Cette parole d'amour près du cadavre d'un mari; cet aveu que j'obtenais au moment où Thérésia allait me haïr au moment où elle allait savoir que j'étais un lâche assassin, me sembla un sacrilége.

Lorsque je la vis debout et cherchant des yeux M. de Castelly, qu'elle ne voyait pas, je retrouvai toutes mes forces pour l'empêcher de s'approcher de la fenêtre.

— Qu'y a-t-il donc? me demanda-t-elle; j'ai besoin de respirer un peu.

Je me mis devant elle.

— Vous n'approcherez pas!... Par pitié pour moi, Thérésia, pour vous-même, ne restez pas ici!

A ces mots, elle jeta un cri, me repoussa avec violence, et s'avança précipitamment. Puis, après avoir regardé, elle tomba à genoux en se cachant le visage, comme un enfant près de qui la foudre viendrait d'éclater, et

se mit à pousser d'horribles sanglots. Ensuite elle releva les yeux, et les promena dans la pièce, craignant de les arrêter sur un objet effrayant.

— Il fut que je m'éloigne, lui dis-je; si on me voyait ici vous seriez compromise...

Elle se leva précipitamment, disant des mots sans suite... se tordant les bras... Elle me faisait un mal affreux.

J'allaispa rtir, lorsqu'elle me retint en me disant d'une voix sourde et égarée :

— Est-il donc encore là?...

Je la crus folle. Je montrai la fenêtre, et un froid glacial courut dans mes veines.

Elle s'éloigna de la croisée comme d'un brasier; son regard m'effraya... Elle avait même perdu la force de pleurer.

Je ne pouvais me résoudre à laisser ainsi, dans un pareil moment, une jeune femme réduite à un tel état de désespoir; ma raison revenant à la pensée du danger qui pouvait atteindre son honneur,sa vie même :

— Il faut de la fermeté, lui dis-je. Appe-

lez...... dites qu'il est tombé... dites tout ce que vous voudrez; mais sauvez-vous de la honte, sauvez-vous de l'échafaud! Quant à moi.....

Je m'élançai comme un fou hors de l'appartement, et je sortis de l'hôtel sans avoir été remarqué.

Ce fut ainsi que je m'éloignai pour toujours de madame de Castelly.

Le lendemain matin, je quittai Paris, pour ne pas avoir à écouter avec indifférence le récit de cet affreux malheur, dont le souvenir m'oppresse, me mine, et m'a déjà fait vieux avant l'âge.

De retour dans la capitale, quelques mois après, on avait tout-à-fait cessé de s'occuper de ce triste événement.

Il n'était question que de l'entrée de madame de Castelly aux dames Saint-Thomas de la rue de Sèvres.

Je crus, comme beaucoup de monde, qu'elle n'y passerait que le temps de son deuil. Hélas! elle y mourut avant même qu'il fût expiré.

Aujourd'hui, l'habitation charmante de Louveciennes appartient à Jules de Cambreda, qui y va passer ordinairement la belle saison.

Je n'irai jamais à Louveciennes.

Une Nuit à la Morgue.

HISTOIRE A PROPOS DE BOTTES.

A propos de bottes, il arrive souvent bien des choses.

C'est à propos de bottes que Napoléon devint empereur... C'est à propos de bottes que j'ai passé une nuit entière à la Morgue.

Ceci paraît fort, mais c'est à la lettre. Ecoutez ces deux histoires ; la première n'est pas longue.

Vous savez, — ou, si vous ne le savez pas, je

vous l'apprends, — qu'après s'être distingué au siége de Toulon, Napoléon tomba dans la disgrâce des membres de la Convention. L'élève de l'école de Brienne, piqué de ce qu'on méconnaissait les services qu'il venait de rendre à la république, prit *la mouehe*. Il voulut quitter la France, et, de dépit, sollicita du président du comité de la guerre, le citoyen Pontécoulant, la permission d'aller à Constantinople, où le Grand-Turc s'occupait d'un armement contre la Russie et l'Autriche.

Napoléon était susceptible !

Cependant le représentant du peuple Fréron parvint à calmer le juste mécontentement du jeune capitaine, en lui faisant obtenir le grade de commandant d'artillerie à l'armée de l'Ouest, avec le délai d'une décade pour se rendre à son poste. On était au 26 fructidor; Napoléon devait quitter Paris le 4 vendémiaire suivant.

Une circonstance assez singulière mit obstacle à ce départ.

A peine avait-il eu connaissance de sa no-

mination, qu'il s'était empressé de pourvoir à l'équipement de son nouveau grade. Entre autres choses, il avait commandé une redingote grise, et puis des bottes à un cordonnier, qui demeurait encore, en 1815, sur la place du Palais-de-Justice.

La veille de son départ, le cordonnier les lui apporte, avec son mémoire. C'étaient de très-jolies bottes. Ma foi, il y en avait quatre paires : deux étaient *à la Souvarow*, collantes et pointues par le bout; les deux autres avaient de longs revers : elles étaient *à oreilles de chien*.

Napoléon manquait alors d'argent; car, depuis son retour de Toulon, il avait dîné à crédit et s'était fait habiller de même. — Il l'a avoué depuis dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. — Napoléon veut donner à son cordonnier un bon sur le comité de la guerre. Celui-ci ne veut pas le recevoir; celui-là, impatienté, refuse de prendre les bottes. Force fut donc au nouveau commandant d'artillerie de retarder son départ de quelques jours,

afin de se procurer de nouvelles chaussures.

Pendant ce délai, la révolution du 13 vendémiaire se préparait. Bonaparte reçoit de Barras un billet confidentiel, qui l'engage à ne pas quitter Paris.

On sait le rôle que Barras fit jouer à son jeune protégé dans cette journée mémorable ; on sait quelles en furent les conséquences et les suites, et comment, en moins de dix ans, Napoléon légitima cette faveur extraordinaire de la fortune, qui avait mis les rênes de l'état entre ses mains... Ce qui fit dire à ceux qui connurent l'anecdote que Napoléon était devenu empereur *à propos de bottes*.

Maintenant voici la seconde histoire, toujours *à propos de bottes*.

Cette aventure m'advint quelques jours après mon arrivée à Paris ; car il est bon que vous sachiez que j'en suis à moi seul le héros.

C'était à la fin de l'année 1811, de cette fameuse année de la comète, si tendrement chérie des épicuriens, qu'ils avaient décidés entre eux de lui ériger une statue par sou-

scription ; mais les fonds ayant été indignement bus par les dépositaires, le projet et le monument en restèrent là, comme tant d'autres.

J'arrivais du fond de mon département pour tâcher d'entrer à l'école préparatoire de Saint-Cyr, n'ayant d'autre carrière à suivre que celle des armes, puisqu'alors tout le monde était militaire de naissance ; et j'apportais avec moi cette candeur et cette innocence de province, qu'un jeune homme assez bien tourné, et qui a le désir de s'instruire, trouve bientôt à escompter à Paris.

Je commençais à me civiliser. Déjà j'avais été à l'Opéra, au café des Aveugles, à l'Athénée et au *Caprice de Terpsichore*, fort joli bal public, situé à la barrière de Rochechouart, lorsqu'un après-midi, me promenant devant la rotonde du Palais-Royal, je rencontrai un ancien ami de ma mère, qui, enchanté de me savoir dans la capitale, m'invita à dîner chez lui pour le lendemain.

Il demeurait place du Marché-Saint-Jean ; et quoique ce ne fût pas très-près de la place

Beauveau, où j'avais élu domicile; j'acceptai avec empressement son invitation, enchanté de renouer connaissance avec lui. C'était ce qu'on appelle *un farceur*; ensuite je voulais profiter de cette occasion pour parcourir et visiter ce quartier de Paris, que je ne connaissais pas du tout.

Le lendemain je fus exact; et comme c'était, pour ainsi dire, en ligne droite de chez moi, je n'eus pas grande peine à trouver sa demeure; seulement il y avait une lieue, et malheureusement ayant mis ce jour-là des bottes neuves, qui étaient un peu justes pour mon pied, je souffrais beaucoup en arrivant.

Mon amphytrion me présenta à sa femme, quoique je n'eusse jamais ouï dire qu'il fût marié; et, sans doute pour me dédommager de m'avoir fait attendre long-temps l'instant de se mettre à table, il me fit faire une chère exquise.

J'avais mis dans mes projets d'aller le soir au cirque des frères Franconi. Mais lorsqu'on prend sa part d'un succulent dîner, on ne se

doute guère de ce qui en adviendra. Sans haine et sans crainte, sans prévision surtout, on passe gaiement du chablis au mâcon, du mâcon au chambertin, et du chambertin au clos-vougeot. Puis après avoir ainsi parcouru tous les crus de la Bourgogne, en montant l'échelle des renommées, on rabat en Champagne, et on se fixe sur le pétillant aï. Trop heureux alors le convive qui, plein des souvenirs de ce gai pélerinage, ne s'embrouille pas au point de perdre la carte topographique à l'aide de laquelle il peut rentrer chez lui sans accidens... C'est malheureusement ce qui m'arriva.

Après avoir beaucoup mangé, énormement bu, et parlé encore davantage, je pris enfin congé de mes hôtes, avec promesse de revenir bientôt : il était onze heures et demie.

Une fois dans la rue, le grand air produisit sur moi un effet que je n'avais pas encore éprouvé. Je n'en tâchai pas moins de m'orienter; mais les boutiques que j'avais remarquées en venant, et sur lesquelles je comptais

pour me servir de jalons, étaient fermées. Le temps était noir et pluvieux, de sorte que je fis deux ou trois fois le tour de cette maudite place Saint-Jean, avant de pouvoir trouver la rue de la Tixéranderie, qu'on m'avait conseillé de prendre, comme étant le plus court chemin pour retourner chez moi. J'aurais bien voulu trouver une voiture; mais, par une fatalité inouïe, il n'y en avait pas une seule sur les places environnantes : les *omnibus* n'étaient point encore inventés.

Il me sembla que les maisons valsaient autour de moi, et que les réverbères exécutaient une danse de corde au-dessus de ma tête. C'était le pélerinage que nous avions fait en Bourgogne et en Champagne qui commençait à produire son effet.

Arrivé à la rue Saint-Denis, non sans avoir fait de nombreux festons, au lieu de suivre tout droit la rue de la Féronnerie, qui m'aurait indubitablement conduit en ligne directe chez moi, en marchant toujours et long-temps, je tournai un peu trop à droite et je me trouvai

bientôt sur la place du marché des Innocens, pataugeant, pour ainsi dire, dans une mer de pommes de terre, de choux, de carottes et d'ognons : c'était comme une immense julienne.

Et notez qu'à pareille heure la halle est toujours encombrée. Il y passe sans cesse une multitude de charrettes, d'ânes et de gens de la campagne qui se croisent, se heurtent, se disputentetse battent, lorsqu'ils ne dorment pas. Si l'on doit être étonné, c'est que, dans ce quartier si populeux la nuit, il n'arrive pas plus d'accidens fâcheux.

N'ayant pas encore beaucoup d'expérience et me laissant facilement étourdir par le bruit et le mouvement, même à jeun, à plus forte raison devais-je être abasourdi, ayant la tête un peu lourde. Voulant éviter un danger, je tombai dans un autre, en me laissant prendre entre deux voitures qui venaient dans un sens opposé : c'était un cabriolet de place et une charrette chargée de légumes. Le brancard de cette dernière me frappe au milieu de la poi-

trine, tandis que le cheval de cabriolet, en m'atteignant à l'épaule, me fait pirouetter, grâce aux semelles de mes bottes encore trop unies, et je tombe à la renverse privé de connaissance : ce ne fut qu'après coup que j'appris tout ce qui suivit cet accident.

D'abord on me crut mort. Ce qu'il y a de sûr c'est que je n'en valais guère mieux : j'étais sans pouls, sans mouvement, et la figure ensanglantée.

On me ramassa, on me fouilla pour voir où je demeurais et pour me reporter chez moi. Malheureusement je n'avais dans mes poches ni cartes, ni papiers qui pussent fournir le moindre renseignement, lorsqu'une patrouille de pompiers, rentrant au poste du quai des Orfévres, s'empara de ma personne et me déposa charitablement au corps de garde de la place du Châtelet, occupé par des vétérans.

Arrivé là, le sergent, qui s'y connaissait, prétendit que je n'étais qu'ivre, et me jeta sur le visage une demi-douzaine de seaux d'eau; mais mon corps, insensible au remède, ne bougeant

pas, l'honnète vétéran réfléchit alors que je pouvais être mort tout de bon, et il envoya le caporal chercher tout de suite le commissaire de police qui arriva, avec son greffier et le médecin du dispensaire, pour constater mon décès et dresser procès-verbal.

Le chirurgien, après m'avoir tâté, tourné et retourné, assura que j'étais un homme mort.

—Et la preuve! dit-il, c'est que le corps est encore chaud.

Le greffier, espèce de fashionable de l'époque, affirma, en se portant un flacon de vinaigre des quatre-voleurs sous le nez, que non-seulement j'étais bien mort, mais encore que je commençais à *sentir*.

—Au surplus, messieurs, reprit le commissaire de police, aucun doute que ce jeune homme n'ait été victime d'un assassinat suivi d'un vol, puisqu'on n'a trouvé sur lui aucun papier.

—Il a été assassiné d'un coup de bâton sur la tête, affirma le médecin.

—Ecrivez, greffier, dit le commissaire;

demain nous irons aux informations et nous ferons l'enquête.

Et puis, s'adressant aux soldats :

—Holà! vous autres, vous devez avoir ici un brancard?

— Oui, mon commissaire, répondit le caporal, même qu'il est avec la boîte aux noyés.

—Eh bien! faites-moi porter cela à la Morgue.

— Avec la boîte, mon commissaire?

—Eh! non, caporal, avec le brancard: vous demanderez au concierge un reçu du corps.

Après cette opération, le trio verbaliseur s'en alla et je fus porté à la Morgue.

A mon arrivée on me mit d'abord nu comme la main; ensuite on m'étendit mollement sur un lit de pierre, entre un pendu et un noyé.

Il y a toute apparence que je passai ainsi plusieurs heures sans connaissance; mais vers les quatre heures du matin, la fraîcheur de mon coucher commençant à opérer plus efficacement que les seaux d'eau du sergent, je revins

peu à peu comme d'un profond assoupissement; puis j'éprouvai je ne sais quel malaise et principalement une sensation de froid très-prononcée.

Alors mes sens essayant d'entrer en exercice, je me remuai, et allongeant les mains il me sembla que je venais de toucher un corps froid.

J'avais saisi le bras de mon voisin de droite, le pendu.

Croyant d'abord que j'étais dans mon lit, je fis un effort pour me mettre sur mon séant; et, ouvrant les yeux, je me vis, à l'aide d'un rayon de lune qui vint se jouer à travers le terne vitrage de l'énorme châssis qui surmontait ce lieu lugubre, nu, couché sur une dalle humide, n'ayant pour tout vêtement qu'un morceau de cuir triangulaire racorni, posé sur mes cuisses, et mes bottes dont on n'avait pu me débarrasser tant mes pieds étaient enflés.

Avec mes idées encore faibles, n'y avait-il pas de quoi mettre ma cervelle à l'envers?

—Où suis-je? me dis-je, en jetant autour

de moi des regards effarés ; est-ce ici l'enfer ? Oh! non... il n'y fait pas assez chaud.

Devant moi se trouvaient plusieurs lits de pierre noire semblables au mien. Sur ceux qui étaient à mes côtés gisaient deux cadavres : celui qui était à ma droite était long et maigre comme un squelette.

C'était un vieillard qui s'était pendu.

Celui qui était à ma gauche paraissait avoir été tiré de l'eau ; il était gonflé comme sont tous les noyés et semé de taches verdâtres. La tête surtout m'épouvantait : elle était horriblement défigurée, toute bouffie et toute bleue de sang coagulé.

C'était une malheureuse femme enceinte : le désespoir sans doute l'avait conduite au suicide.

Il me sembla que l'air que je respirais était empesté ; une odeur de pourriture s'exhalait de toutes parts.

N'entendant aucun bruit, je me mis à considérer plus attentivement les objets qui m'entouraient.

En face de moi était un large vitrage sale et obscur. Au-dessus de ma tête régnait un cordon de porte-manteau et de crocs où pendaient un tas de guenilles, d'habillement trempés, de redingotes, de pantalons et de bottes encore couvertes de sable et de limon. Je reconnus mes vêtemens, suspendus juste au-dessus de moi, à l'exception de mon chapeau. Je crois que cette situation ne le cède guère à celle d'un homme enterré vivant.

Qu'on se mette à ma place : j'avais bien entendu parler de la Morgue ; mais ne l'ayant jamais vue, je ne m'en faisais aucune idée. Franchement je suis encore étonné, en y pensant, que ma raison ait résisté à cette épreuve et que je ne sois pas devenu fou sur place.

Je me frottais les yeux, je me tâtais pour voir si j'étais bien éveillé et si le spectacle horrible que j'avais devant moi n'était pas plutôt l'effet d'un cauchemar que le rapport exact de l'usage de mes sens.

Alors je me rappelai fort nettement l'accident à la suite duquel j'avais perdu connaissance, et

je ressentis une vive douleur à l'endroit où le brancard de la voiture m'avait frappé.

J'étais encore tout mouillé, je grelottais; le claquement de mes dents rompait seul la monotonie de cette effrayante solitude.

Quand j'eus longuement examiné tout ce qui m'entourait, je me dressai sur mes pieds, et, comme le frisson agitait tout mon corps, je résolus de m'habiller. Je décrochai toutes les pièces de mon costume, et m'en revêtis à la hâte.

Je jetai ensuite un coup d'œil scrutateur sur les chapeaux qui s'offraient à ma vue, afin d'en choisir un qui pût remplacer le mien; mais tous étaient dans un tel état de vétusté et de dépérissement que, malgré toute ma bonne volonté et l'indulgence dont je me sentis capable en cette occasion, il me fut impossible de pouvoir couvrir mon chef.

Ma toilette achevée, je m'élançai vers la porte et me mis à frapper avec les pieds, non sans surveiller, d'un œil inquiet, mes deux voisins parfaitement immobiles et silencieux.

Je n'ai jamais eu peur des morts, même étant enfant ; je n'ai jamais cru aux revenans, et cependant, malgré cette force d'esprit et mon incrédulité, je n'aurais pas été surpris, dans cet instant, de les voir étendre les bras pour me saisir les jambes et m'attirer à eux, comme pour me reprocher de vouloir les abandonner.

Ni l'un ni l'autre ne bougèrent, mais personne ne vint du dehors.

Je commençai à appeler de toutes mes forces; et à chaque cri que je poussais je m'arrêtais tout effrayé ; les battemens de mon cœur, qui frappaient à grands coups contre ma poitrine, répondaient seuls à ma voix. Cependant je commençais à me familiariser avec ma situation;—mais voulant sortir, à quelque prix que ce fût, de cet antre de mort, je saisis un balai qui était dans un seau placé à l'un des coins de la salle, et brisai, avec le manche, un carreau dont les éclats retentirent sur les pavés du dehors.

Enchanté de ma résolution, j'écoutais, per-

suadé qu'il allait en résulter quelque chose : je ne me trompais pas. Quelques instans après je crus distinguer des pas, et comme quelqu'un qui descendait un escalier de bois : c'était le gardien. En entendant appeler, le pauvre homme avait cru d'abord rêver; mais le bruit de la vitre brisée venant l'éveiller tout-à-fait, l'avait convaincu que véritablement une contestation, suivie d'une lutte, s'était engagée parmi ses pensionnaires.

La nouveauté de ce fait l'avait confondu. Depuis quinze années à peu près d'exercices en qualité de gardien de la Morgue, jamais pareil scandale n'avait eu lieu chez lui. Or, comme c'était un homme brave, au-dessus des préjugés et ami de l'ordre, il s'était habillé à moitié, et était descendu, bien résolu d'interposer son autorité parmi les perturbateurs et de les faire, tous les trois, rentrer dans le devoir.

— Qu'est-ce qu'il y a donc là? demanda-t-il d'une voix un peu altérée, en entr'ouvrant avec précaution la porte de l'escalier.

Et j'aperçus un homme, en bonnet de coton et une lanterne sourde à la main, qui, à ma vue, fit une exclamation et remonta précipitamment quelques marches.

— Ouvrez, et laissez-moi sortir, lui criai-je; je n'en puis plus.

— Qui êtes-vous donc?

Et je lui déclinai mon nom et ma demeure.

— C'est possible, me répliqua-t-il; mais vous avez été assassiné hier, on vous a apporté ici, j'ai donné un reçu de votre corps, j'en suis responsable; ainsi si vous êtes ressuscité, j'en suis bien fâché, mais vous ne sortirez pas.

— Vous êtes un vieux fou! vous voyez bien que je ne suis pas mort.

— Ça ne me regarde pas: vous avez été amené en cette qualité.

— Et qui donc m'a fait cette qualité-là?

— Monsieur le commissaire, son greffier, le médecin de l'arrondissement, un caporal et quatre tourlourous.

— Ils ne savent ce qu'ils disent; c'est vous

qui voulez m'assassiner ; ouvrez-moi, sinon je casse et brise tout !

Et en disant ces mots, j'avais saisi le terrible manche à balai, et je m'apprêtais à enfoncer toute la devanture, lorsque le gardien vint à moi en me faisant un geste de la main comme pour m'apaiser.

— Ménagez vos expressions, jeune homme, reprit-il avec sang-froid; mort ou pas mort, ce ne sont pas mes affaires. Remettez-vous sur votre lit, s'il vous plaît, et quand il fera grand jour, alors vous ferez vos réclamations à M. le préfet, sur papier timbré; mais jusque-là ne vous avisez plus de troubler le repos public.

— J'espère au moins que vous ne me retiendrez pas ici de force?

— Il me faut mes trois corps.

— A-t-on jamais vu un animal et un butor de cette espèce! m'écriai-je.....

— Encore une fois, ménagez votre langue, jeune homme, et soyez plus honnête ; apprenez que je n'ai pas l'habitude d'être insulté

par mes locataires; faites comme vos deux voisins et restez tranquille.

N'y tenant plus, j'appliquai un coup terrible de mon balai sur une des traverses qui me séparait de mon geôlier. Ce dernier se retrancha d'abord derrière la balustrade de bois; mais, d'un second coup, ayant fait céder tout un carré de la cloison, et l'absence des carreaux laissant un libre accès à ma délivrance, je sortis tout-à-fait du quartier des trépassés.

Cependant le gardien me voyant me ruer sur cette cloison, du reste assez solide, avait commencé à se fâcher pour tout de bon; et lorsqu'il vit son matériel mis en pièces, par un corps dont il était responsable et qui allait lui échapper, il entra en fureur; il me saisit au collet pour m'arrêter, et moi je lui sautai à la gorge. Dans cette lutte, sa lanterne venant à tomber, nos cris et les gourmades que nous nous administrions, dans l'obscurité, firent un bruit épouvantable.

Une patrouille avait fait le mal, il était juste qu'une autre patrouille y remédiât; et

c'est ce qui arriva : les soldats qui passaient, attirés par le tapage, frappèrent rudement à la porte d'entrée.

A ce bruit nous lâchâmes prise comme d'un commun accord. Le gardien alla ouvrir.

Le premier moment de surprise apaisé, tout s'expliqua, ou à peu près. Le chef de la patrouille engagea le suceptible cerbère à me recueillir chez lui et à me donner les premiers soins dont je devais avoir besoin, en attendant que je pusse retourner chez moi. Il eut toute les peines du monde à lui faire entendre que, n'étant pas mort, je devais être compris dans une catégorie exceptionnelle, et que, par cette manière d'agir, il ne transigeait nullement avec ses devoirs.

Le gardien parut convaincu.

—Monsieur, me dit-il après que la patrouille se fut éloignée, je suis vraiment fâché de ce qui vient d'arriver; mais ce n'est pas ma faute.

— Tout est oublié, mon brave homme, lui répondis-je... Touchez là.

Et je lui tendis la main qu'il serra de bon cœur dans les siennes en me disant :

—Donnez-vous donc la peine de monter chez moi, nous avons besoin de nous refaire un peu, vous surtout.

En parlant ainsi, il me mena à son logement et m'offrit un verre de vin, tel qu'il aurait fait revenir un vrai mort.

— C'est la première fois, reprit-il, je vous prie de le croire, que pareille chose arrive.

—J'en suis très-persuadé, dis-je en souriant.

—On vous a apporté, hier au soir, comme un homme qui avait été assassiné et qui n'avait pas de domicile. Ce matin je dormais comme un bienheureux quand vos cris m'ont réveillé. Je ne pouvais croire que ce fût ici. A la fin cependant, quand j'ai entendu la vitre se briser, j'ai commencé à me méfier. Ma femme ne voulait pas me laisser lever.—N'y va pas, me disait-elle, n'y va pas, François; ce sont des revenans ou des voleurs. —Malgré tout ce qu'elle a pu

me dire, j'ai battu le briquet, j'ai allumé ma lanterne et je suis descendu tout doucement..... Ma foi, monsieur! il vaut mieux encore que vous soyez revenu de cette manière que si vous n'étiez pas revenu du tout; et puis j'aime mieux que les raisons que nous avons eues ensemble aient eu lieu cette nuit.

— Au fait, si j'avais repris connaissance en plein jour, à la vue du public?...

— C'était fini, je perdais ma place.

— Et moi, je perdais l'établissement de réputation.

— Oh! ça, c'est vrai!

Et là-dessus mon homme me fit l'éloge de la Morgue, de son utilité et de la manière dont il la régissait.

Le jour ayant paru tout-à-fait, je me disposai à partir; et malgré ma douleur d'estomac et quelques contusions à la tête, par suite de la discussion un peu animée que j'avais eue avec le père François, je me sentis la force nécessaire pour m'en aller à pied.

— Si monsieur craint d'avoir froid à la tête,

dit le respectable gardien, je lui prêterai un chapeau, j'en ai ici beaucoup à choisir.

— Bien obligé !

Je lui exprimai le déplaisir que j'éprouvais de ne pas pouvoir m'acquitter envers lui, puisque l'on avait eu soin, la veille et tandis que j'étais sans connaissance, de me débarrasser de ma bourse et de ma montre; je lui promis cependant de venir le revoir lorsque je serais totalement remis.

Il m'ouvrit la porte et je sortis.

Avec quelles délices je respirai le grand air ! Un condamné qui aurait reçu sa grâce au pied de l'échafaud n'aurait pas été plus content que moi.

Je vous réponds que, lorsqu'on s'est trouvé dans une situation semblable, on devient difficile sur les émotions, et que les accidens ordinaires de la vie paraissent bien peu de chose. Peut-être un autre, à ma place, serait-il mort de peur, et aurait-il ainsi justifié les scrupules du gardien.

Depuis, j'avoue que je n'ai pas encore eu

l'idée d'aller visiter le père François : ce qui n'est pas délicat de ma part; mais j'ai totalement renoncé à l'usage des bottes, et je ne porte plus que des souliers avec des guêtres.

Trois ans de ma vie ;

CONTE VRAI.

Je les regretterai toujours : ce sont les seuls heureux que j'aie passés depuis que je suis au monde.

Je vivais alors insouciant et joyeux, avec deux cents francs par mois que me remettait, de la part de ma mère, un de mes cousins appelé Tourteron, petit banquier et receveur

de rentes, qu'il ne faut pas confondre, comme cela est arrivé quelquefois, avec M. Tourton, gros banquier et général de la garde nationale. Mon cousin ne composait ni ordres du jour, ni rapports officiels dans *le Moniteur ;* mais chaque matin il faisait des reports qu'il inscrivait sur son carnet. C'était tout simplement un brave homme, ne s'occupant que de Bourse et nullement de politique. Ma mère m'avait recommandé à lui, et, de son côté, il s'était empressé de m'ouvrir sa maison et sa caisse. Plus tard, il me ferma l'une et l'autre par suite de *circonstances fortuites et indépendantes de ma volonté;* les mêmes circonstances me brouillèrent avec ma mère, c'est-à-dire ce fut elle qui se brouilla avec moi, parce que j'ai pour principe de ne me fâcher avec qui que ce soit; elle me retira même, pendant quelque temps, la pension mensuelle qu'elle me faisait; et je m'en consolai, parce qu'à l'âge que j'avais on se console de tout et que je savais déjà, par expérience, qu'on ne meurt pas de faim à Paris : c'est une habitude passée de mode.

Je sais fort bien que tout le monde n'a pas dans son armoire cinq ou six douzaines de chemises de toile de Hollande, le double de mouchoirs de batiste , une bonne robe de chambre de mérinos avec des pantoufles de maroquin bleu, trois habits, deux capotes, un manteau, dix pantalons, vingt gilets et soixante-douze cravates de fantaisie; mais avez-vous jamais rencontré un homme traversant la rue dans un état complet de nudité?... Non !

Personne, que je sache, ne pourra me citer un individu qui n'ait pas un petit trou pour se retirer la nuit. Je ne veux pas dire par là que tout le monde soit propriétaire, que tous les locataires paient régulièrement leur terme; je pourrais même ajouter, sans crainte de me tromper, qu'il existe bon nombre d'honnêtes gens qui ne le paient jamais ; il me suffit d'affirmer que tout homme a des vêtemens , mange au moins une fois par jour et dort sous un abri quelconque. Ces derniers ne sont pas riches, j'en conviens.

Mais il y a aussi deux sortes de misères :

la misère en haillons et la misère en cravate blanche. Laquelle des deux croyez-vous la plus à plaindre ?

Je ne vous ferai observer que ceci : c'est que la misère en haillons vit une journée et plus, de quelques sous d'aumône qu'elle osera solliciter de votre pitié; tandis que la misère en cravate blanche et en gants jaunes ne peut pas tendre la main, et que cependant elle est forcée, par sa position même, d'avoir une tenue au moins décente, un domicile avoué et des bottes cirées à l'anglaise.

Cependant celle-ci n'a pas plus de revenus que celle-là : c'est justement ce que beaucoup de personnes ne peuvent comprendre.

Je sais aussi qu'il y a à Paris plus de dix mille individus qui n'ont rien, absolument rien. Ils n'en sont pas moins vêtus, logés et nourris ; plusieurs même vivent très-bien, ont un joli appartement et sont toujours habillés avec coquetterie... Aux dépens de qui?... De la masse sans doute. Leur existence a toujours été pour moi un problème, car elle

est fondée sur un impôt qui se trouve exactement payé, je ne sais comment.

Vous me direz sans doute :

— Mais, tête folle que vous êtes, sur les dix mille individus dont vous parlez, il n'en est peut-être pas un seul qui ne soit criblé de dettes; et vous appelez cela vivre?...

Ne vit-on pas bien avec des dettes, et souvent même beaucoup mieux que si on n'en avait pas? Demandez à MM. tel, tel et tel; il est même à remarquer que cette classe d'individus, de préférence à toute autre, a toujours de l'or dans ses poches. Vous en avez vu, j'en connais, on en rencontre souvent.

A cette occasion, je me rappelle qu'à l'époque où ma mère ne faisait plus rien pour moi, pas même de vœux, quoique cela ne coûte rien, et que M. Tourteron m'avait consigné chez son concierge, je donnais l'hospitalité à un ami de mon âge dont j'avais fait la connaissance au musée des Petits-Augustins. Ce jeune homme était encore plus pauvre, plus insouciant et plus gai que moi : c'était un élève en peinture.

Nous vivions ensemble, tout entre nous était commun ; seulement il était spécialement chargé de tuer les mouches et d'aller chercher l'eau à la pompe. Les soins du ménage étaient aussi de son ressort, tandis que moi, je n'avais à m'occuper que de la recette.

Un jour, soit que quelques dépenses extraordinaires fussent venues tarir la caisse, soit que notre budget eût été mal calculé, soit enfin qu'un redoublement de paresse m'eût fait mettre trop de temps à un travail que m'avait imposé un libraire ; il ne nous restait en tout que vingt-deux sous, quand, mon manuscrit dans ma poche, je m'acheminai vers le quai des Augustins... La boutique était fermée.

Je n'avais pas fait attention que c'était un dimanche et je n'avais pas songé que, ce jour-là, mon libraire ne manquait jamais d'aller à la messe. Je me remis en route le cœur serré, calculant comment nous ferions pour vivre tous les deux avec nos vingt-deux sous.

On pouvait bien dîner un, rue de l'Arbre-Sec, mais deux ! *Un dîner ne peut se partager.* Tel

était l'avertissement, imprimé en lettres *grasses* sur l'affiche rouge que le maître de l'établissement avait fait placarder sur tous les murs du deuxième arrondissement.

Chemin faisant, je calculai, supputai et divisai si bien, que j'établis notre budget. M. Thiers n'aurait pas mieux fait.

Arrivé, je monte lentement les cinq étages. Je n'aurais pas voulu pour tout au monde que mon camarade m'entendît et crût que j'arrivais avec de l'argent.

J'entre, en tournant lentement la clef...

J'aperçois mon ami, debout devant la petite glace de la cheminée, passant ses doigts dans ses cheveux et se mirant avec complaisance.

— Aristide, lui dis-je en lui montrant mon rouleau de papier, je n'ai pas un sou, le libraire est allé se promener avec sa femme.

— Ah! ah! dit-il avec distraction.

Et il continua à se contempler : il n'était pourtant pas beau.

— Il faudra, ajoutai-je, dîner aujourd'hui avec du pain et du fromage, sans vin ni café.

— Eh bien! nous boirons de l'eau, je viens d'en monter.

Et il continua à se donner ce qu'on appelle un *coup de vent*, en fredonnant une contre-danse.

— Aristide, prends les vingt-deux sous qui sont dans la soucoupe et va à la provision; demain nous serons riches et nous irons dîner au *Bœuf à la mode*.

— Dans la soucoupe! reprit-il avec indifférence, il n'y a que deux sous.

— Comment! et la pièce de vingt sous neuve qui les accompagnait?

— C'est que..... je me suis fait friser les cheveux, et j'ai acheté un pot de pommade à la tubéreuse.

— Que le diable t'emporte, va!

Ce jour-là nous allâmes dîner dans le Carrousel avec un petit pain de seigle.

Après l'avoir rompu, Aristide me présenta les deux morceaux sur la paume de sa main, en me disant le plus sérieusement du monde :

—Qu'est-ce que tu préfères? l'aile ou la cuisse?

La soirée qui suivit ce dîner spartiate est une des plus gaies que j'aie passées en ma vie.

J'avais vingt ans accomplis, lorsque ma mère m'envoya à Paris, au commencement de l'hiver de 1817, pour y commencer mes études en droit, et j'étais ce qu'on appelle *pas mal*, c'est-à-dire ni beau ni laid. Cependant mon perruquier, — mon coiffeur veux-je dire, — trouvait que j'avais les dents blanches; mon dentiste admirait la forêt de cheveux qui garnissait ma tête, et mon cordonnier ne tarissait pas en éloges sur la *propreté* de mes mains: en cela il ne me ressemblait pas. Je ne vous parle ni de ma figure ni de ma tournure. Dans mon département je passais pour coquet et *fade* auprès des femmes. Il est vrai qu'un de mes plus grands bonheurs était de faire leur malheur: chacun son goût; et, encore à présent, elles ne me paraissent jamais plus adorables que lorsqu'elles pleurent.

J'ai été au moins une demi-douzaine de fois en ma vie amoureux à me mettre la cervelle à l'envers; car j'ai malheureusement eu,

dans ma jeunesse, les passions un peu vives; mais lorsque j'y songe maintenant, je ne puis m'empêcher de sourire de pitié, parce qu'alors j'ignorais ce que c'était que l'amour proprement dit.

Et si on me demandait encore aujourd'hui qu'est-ce que l'amour? .. Je répondrais : Je n'en sais rien.

— Mais demandez-moi : Qu'entendez-vous par amour ?

Alors c'est autre chose, je pourrais bien vous communiquer, un jour, mes réflexions à ce sujet.

D'ailleurs il n'est pas de sentimens qui n'aient un terme, on le sait; et plus celui de l'amour augmente, plus il approche de sa fin. Il n'est donc qu'un moyen d'éviter ces deux extrêmes, c'est de se marier.

Ceci n'est peut-être pas très-sensé, mais c'est classique. Après tout, ce mode est en usage depuis des temps immémorials, quoiqu'il ne soit pas le plus agréable; car je ne connais pas de plus belle destinée que des

jours suaves passés avec une douce maîtresse aux cheveux noirs, aux yeux bleus, au cœur de vierge, à l'amour naïf; belle même au milieu des beautés qui l'entourent. N'est-ce pas un bonheur que de l'accabler de ses soins, de lui consacrer tous ses momens, toutes les actions de sa vie? Voilà qui est ravissant, vous en conviendrez. Écoutez :

Mais voici maintenant ce qui ne m'a pas paru aussi joli. Ecoutez :

Une fois dans la capitale, je m'imaginai que les amours allaient se presser sur mes pas; et au fait Paris est un vrai sérail pour le célibataire, s'il est riche et qu'il ne sache que faire de son temps; alors sa meilleure, sa plus douce occupation est de filer le parfait amour.

Les conquêtes forment une sarabande éternelle devant son oisiveté, et le lutinent; le matin, sous le madras agaçant de la grisette; l'après-midi, sous l'ombrelle capricieuse de la bourgeoise, qui se pavane fièrement aux Tuileries.

Pour éviter le désagrément d'être sifflé et

raillé par les dandys de ma petite ville, je négligeai les œillades des grisettes, et je me mis à l'affût des amours de l'après-midi. C'est le bon moment, l'heure fine et distinguée où il y a toujours assez de solitude dans un jardin public pour suivre à son aise une femme qui ne demande pas mieux, et pour la séduire même à l'ombre d'un marronnier en fleurs, près de quelque Adonis de marbre dont elle examine, en soupirant, les beautés inanimées.

Depuis quinze jours j'avais si habilement manœuvré dans mes marches et contre-marches, déposé sur mon banc une si grande profusion de bouquets de violettes, braqué si souvent mes regards au-dessus de mon journal et donné à mes yeux, naturellement vifs, l'expression étincelante du désir, que, pour résultat de mon manége, je m'aperçus que ma colombe, circulant autour de moi, rétrécissait peu à peu le cercle de son vol, et allait décidément tomber dans mes filets.

Quand je l'eus mise à même de s'empreindre facilement la mémoire de mes traits, et que

mon front étroit, mes yeux largement ouverts, mon nez retroussé, mon menton pointu, mes lèvres un peu pincées pour dissimuler les trois dents qui me manquent, eurent visiblement ému son ame, je préludai aux causeries innocentes sur le temps de la journée; les cygnes du bassin, le jet d'eau et sa poussière humide où se déteignent les couleurs de l'arc-en-ciel; les enfans qui ramassent des marrons, les bonnes qui ne les surveillent pas assez, et cent autres sujets d'entretien que l'imagination fournit toujours fort à propos et à peu de frais, lorsqu'on est à la fois jeune, séducteur, provincial et poète au besoin.

Tout cela avait fait sur ma victime un effet prodigieux.

Elle n'était encore qu'à la fleur de son âge, quarante ans tout au plus. Avec cela des yeux magnifiques, presque toutes ses dents,—comme moi, — et ne prenant pas encore de tabac. Sa voix avait quelque chose de si doux qu'elle m'avait été droit au cœur.

La lune de miel et l'innocence réciproque

dura encore quinze grands jours, et quoique nous ne dissions rien de trop positif, — parce que rien en fait de sentiment n'est grossier comme le positif, — ce fut pour moi une série d'enchantemens les uns sur les autres. Je me sentais le plus fortuné des étudians en droit.

Enfin, un jour d'orage, je lui offre mon parapluie pour retourner chez elle; elle n'en veut accepter que la moitié, prend mon bras, et, arrivée sur le seuil de la porte, elle me permet, avec une ingénuité charmante, de monter jusque dans son appartement.

O bonheur!... Mais ô surprise!...

J'y trouve, entre deux béquilles et devant le feu, une espèce de cul-de-jatte octogénaire, cloué sur un fauteuil en tapisserie.

Le monstre m'envisagea d'un air de surprise hébétée.

— C'est mon mari, me dit la femme, je lui ai déjà parlé de vous.

— Ah! je sais, reprit celui-ci en me saluant de son bonnet de soie noir, c'est le monsieur des Tuileries?

— Précisément.

— Monsieur, ajoûta le tronçon d'homme, ma femme m'avait bien dit que vous ressembliez au petit singe que nous avons perdu. C'était une bien intéressante petite bête.

— Monsieur, lui répondis-je avec un regard de compassion, j'ai peur des animaux.

Et sans même adresser une parole à sa traîtresse femelle, je m'emparai de mon parapluie, et je descendis l'escalier quatre à quatre.

Voyez cependant à quoi s'expose un jeune homme sans expérience, lorsqu'il vient à se passionner dans un jardin public pour une femme dont il ne connaît ni la position sociale, ni l'entourage journalier ! Et cependant aimer est une bien douce chose : on laisse aller son ame à toutes les impressions naïves, on se livre, on s'abandonne, on jette son cœur par les fenêtres : ramasse !...

Aimer... c'est cesser d'être soi, pour appartenir à l'objet aimé : tout à lui !

Mais hélas ! combien est amère quelquefois la coupe poétique où s'enivre l'amour !

Si j'ai un conseil à donner aux jeunes gens d'aujourd'hui, c'est celui de ne jamais épouser une femme dont ils auraient fait la rencontre sous les marronniers des Tuileries, aurait-elle les yeux plus grands que ceux de madame Léontine - Volnys et les cheveux plus noirs que ceux de madame Damoreau.

Un de mes cousins s'y est laissé prendre. Dieu, lui, sa femme et moi savons ce qui en est résulté. Ce bon parent, avec lequel j'étais lié depuis l'enfance, attribua son accident à une paire de pantoufles jaunes; moi je soutiens que c'est à un homard qu'il aurait dû s'en prendre ; voici ce que c'est :

Il avait, à l'administration de la loterie, un emploi assez lucratif qu'il remplissait conscienseusement. Tous les matins il se levait de fort bonne heure, et il avait pris l'habitude de se chausser sur le bord de la fenêtre de sa salle à manger, qui donnait sur la rue.

Cette habitude n'est pas plus ridicule que beaucoup d'autres : combien y en a-t-il qui ont celle de dormir après le dîner, de ne tra-

vailler qu'avant leur déjeuner, de lire le matin *le Constitutionnel* dans leur lit, ou de joüer le soir aux dominos dans un café! toutes choses aussi amusantes les unes que les autres. Il y en a même qui causent politique toute la soirée : mon ami se chaussait sur le bord de la croisée; et, aimant à respirer le grand air dès son réveil, cette croisée était souvent ouverte.

Or, un jour qu'il avait les pieds enflés, en mettant une de ses pantoufles jaunes, il laissa tomber l'autre dans la rue. Il descend un pied chaussé et l'autre... dans sa main, et retrouve sa pantoufle sur le chapeau d'une petite femme qui avait les yeux noirs et scintillans, avec un petit panier au bras. A sa vue, elle ne prend que médiocrement la peine de dissimuler une grande envie de rire. Mon cousin la regarde de travers, la salue froidement, et remonte chez lui tellement préoccupé qu'il met sa pantoufle dans sa poche, sans songer à la mettre à son pied.

La jeune femme aux yeux noirs lui revint à la tète toute la journée, de telle

sorte qu'il oublia de faire son second déjeuner.

Le soir, en recevant de sa portière une lettre qu'on y était venu déposer en son absence, il croit voir la jeune femme du matin assise au fond de la loge : et, en s'éloignant, il entend des éclats de rire.

Le lendemain matin sa portière lui dit :

— Voyez-vous, monsieur, c'est que votre pantoufle en tombant a enfoncé la calotte du chapeau neuf de mademoiselle Phrasie qui n'en a qu'un.

— Qu'est-ce que mademoiselle Phrasie? lui demande-t-il.

— C'est une jeune personne qui va en journée et qui reste ici au *cintième* au-dessus de l'entresol : c'est votre voisine.

C'était une mauvaise plaisanterie, mon cousin avait un fort bel appartement au premier.

— Ecoutez, dit-il, prenez ceci, achetez un autre chapeau à mademoiselle Phrasie et offrez-le-lui de ma part.

Et il remit à sa portière une pièce de vingt francs.

Il y a toute apparence qu'elle s'acquitta ponctuellement de sa commission, car, le soir même, sa voisine du cinquième au-dessus de l'entresol avait non-seulement un fort joli chapeau dont la calotte était haute et la passe extrêmement basse comme on les portait alors, mais encore tout le monde dans la maison, y compris ma cousine, sut que c'était lui qui avait payé le chapeau de mademoiselle Phrasie.

En bonne épouse elle ne lui en dit mot, mais elle lui garda rancune.

Cependant lui, continuait de passer son temps fort agréablement, entre ses travaux administratifs et les petites bouderies conjugales obligées; il n'avait pas revu mademoiselle Phrasie, ni entendu parler d'elle; mais, trois mois après, il lui arriva une aventure étonnante.

Lorsque je dis étonnante, c'est qu'aucun pressentiment ne l'en avait averti. Ce n'était

pas un vendredi; ce n'était pas le treize du mois. Il n'avait ni renversé du sel, ni mis une de ses chaussettes à l'envers, ni rencontré d'araignée le matin; il n'avait rêvé ni d'œufs cassés, ni d'ours blanc.

Tout le temps que dura le dîner auquel j'avais été engagé, comme cela m'arrivait fréquemment, nous avions tous été d'une humeur charmante, et chacun s'était extasié à la vue d'un magnifique homard qui avait précédé le rôti, et dont ma cousine avait mangé énormément.

Après avoir pris le café, j'offris à son mari de l'accompagner jusqu'aux Tuileries, où il était de garde; mais avant de partir nous prîmes un verre de véritable rum de la Jamaïque, parce qu'il savait bien que le souverain entretenait l'économique habitude de ne donner aux soldats citoyens, en fait de rafraîchissemens, que la permission de se promener dans la cour. Il arriva donc au poste d'honneur, le casque à poil sur la tête et le fusil sur l'épaule : je fus présenté au comman-

dant du poste, qui me sut gré de l'attention que j'avais eue de rappeler mon ami à ses devoirs, et il lui fit compliment sur son exactitude.

Là, cependant, nous bûmes encore du punch et du bichof à la santé de la patrie et aux dépens de notre bourse. Puis je souhaitai le bonsoir à ces messieurs, en les assurant que je reposerais tranquillement, puisque c'étaient eux qui devaient protéger mon sommeil.

Vers le milieu de la nuit, mon cousin se sent une envie de dormir incommensurable, et comme dans un corps-de-garde bien organisé il y a trois chaises pour vingt-cinq hommes, il s'esquive adroitement, à l'ombre d'une patrouille qui allait à la recherche d'une autre, et regagne le domicile conjugal.

Cette fois, il ne peut pénétrer dans sa chambre à coucher. Il veut tourner le bouton de la porte... Il résiste à la pression de la main, comme si un corps étranger avait été introduit dans la serrure.

Il frappe et appelle sa femme..... Au bout de dix minutes, celle-ci vient ouvrir, et se remet au lit aussitôt, sans proférer une parole.

Après avoir ôté son habit et ses bottes, mon cousin se baisse pour prendre ses pantoufles dont le bout passe sous un des rideaux ; il met la main sur une...

Elle est pleine d'un pied !...

Il tire à lui :

Au bout de ce pied est une jambe, et au bout de cette jambe un homme!.....

Cet homme a un bras, au bout duquel est un poing fermé, qui, venant à se lever et à s'abaisser avec vigueur sur le pauvre époux, l'envoie à six pas rouler par terre.

Alors le corps étranger, car effectivement il avait deviné juste, — seulement ce n'était pas dans la serrure qu'il était —, passe pardessus lui et disparaît à ses yeux.

Mon cousin, comme ébloui, éveille sa femme qui dormait d'un profond sommeil, et lui conte, tout ému, ce qui vient d'arriver, en

lui demandant des explications sur cet étrange phénomène.

Elle lui rit au nez, le traite de visionnaire, lui tourne le dos et se prend à ronfler.

Pour lui, il passa le reste de la nuit à chercher, dans ses amis intimes, quel pouvait être celui qui lui avait joué ce tour; non pas de s'être trouvé, à deux heures du matin, dans la chambre de sa femme, elle dans son lit et lui dessous, parce que cela arrive à quiconque fait partie de la garde nationale, mais de s'être permis de mettre ses pieds adultères dans ses pantoufles jaunes.....

Dès le lendemain, il acheta des pantoufles vertes, et fit lit à part, en se gardant bien de divulguer l'aventure à d'autres qu'à moi, son parent, son ami, son confident, et sur la discrétion duquel il savait bien pouvoir compter.

C'était mon pied qu'il avait trouvé dans sa pantoufle; c'était moi qui avais envoyé, le matin, un homard à sa femme, sachant qu'elle les aimait à la folie.

Je ne vous conte cette histoire que parce

que mon cousin et sa femme ayant succombé, l'année dernière, à une attaque de choléra, il n'y a plus d'indiscrétion à vous la divulguer.

La première chose que j'avais faite, quelques jours après mon arrivée dans la capitale, avait été d'aller au bal de l'Opéra. Depuis que j'avais atteint l'âge de puberté, j'avais un grand désir de voir un bal masqué.

D'après ce que j'en avais ouï dire dans ma petite ville, je croyais voir l'Opéra tel qu'il existait en 1770, quand les dames de la cour affluaient au foyer et y jouaient, sous le masque et le domino, à peu près le même rôle que celui qu'elles ont abandonné depuis à une autre classe de femmes, chez lesquelles l'obscurité de la naissance n'excuse pas davantage les facétieux écarts.

Je fus tout surpris en entrant de ne trouver ni livrées brillantes, ni voitures à panneaux armoriés, ni suisse, la hallebarde en main. Quelques voitures sans écusson, des cabriolets, beaucoup de fiacres, des commis-

sionnaires, des gendarmes à cheval et une multitude de décroteurs, presque tous les uns sur les autres, s'injuriant et se battant; et puis une douzaine de lampions échelonnés çà et là, voilà tout ce qui annonçait qu'il y avait bal *paré et masqué* à l'Opéra.

Sans doute, pensai-je, j'aurai devancé, dans mon impatience, l'heure à laquelle la haute société a coutume d'arriver. Cependant il était presque une heure du matin à ma montre, et j'étais sûr d'aller comme la Sorbonne. La vérité est que j'étais en retard.

En attendant, je me promenai dans les corridors presque déserts. De temps en temps je voyais passer rapidement près de moi quelques dominos à la taille élégante; mais il y avait dans leur langage et dans leurs manières je ne sais quoi de repoussant qui ne m'inspirait que du dégoût. Ajoutez à cela quelques hommes, en habit noir et en bottes, se promenant les mains dans les poches, silencieux et bâillant tout haut. Cette société ne pouvait guère parler à mon imagination.

Je commençais à me lasser; mais voulant au moins en avoir pour mon argent, j'entrai dans une loge des troisièmes galeries pour m'y asseoir, et céder à l'influence du sommeil qui commençait à me gagner.

Il y avait à peine cinq minutes que j'étais en contemplation devant le lustre, lorsqu'un petit domino rose à la marche légère, à la voix tendre et virginale, vient se placer près de moi sur la même banquette. La conversation s'engage entre nous; elle s'anime, s'échauffe; je suis bientôt sous le charme.

— Seul, au milieu de Paris, me dit-il, avec ton inexpérience, sans guide, sans *amie*...— et il appuya sur ce mot.—Pauvre jeune homme!... ne t'étonne pas si je tiens un langage aussi sérieux avec toi: j'ai trente ans, et à cet âge une femme comme moi a vécu dans le monde, et le connaît; elle a vu ses piéges, ses dangers... Et d'ailleurs l'intérêt que tu m'inspires.....

— Mais, beau masque, répondis-je un peu intrigué, vous ne me connaissez pas...

— Particulièrement, tu as raison ; mais ce n'est pourtant pas la première fois que je te vois.

— Bah!... Et où nous sommes-nous donc rencontrés ?

— Consulte ta mémoire... As-tu déjà oublié les lieux où tu as été depuis ton arrivée à Paris ? N'as-tu donc assisté à aucun bal, à aucune soirée?...

— Si, à une *soirée amusante d'Olivier*, et avant-hier je suis allé chez M. Tourteron, banquier : c'est un de mes cousins.

— Et aucune des femmes qui s'y trouvaient n'a fixé tes regards? Voyons, ne mens pas.

— Aucune... Quand même, il n'y en avait pas beaucoup.

— Comment! aucune?...

Ici le petit domino rose me pinça le bras de manière à m'enlever les chairs.

J'eus l'envie de lui rendre son *pinçon*, mais je n'osai ; je me contentai de me frictionner le bras, en ajoutant :

— Non, parole d'honneur!

L'inconnue continua d'un ton piqué :

— Tu oses dire que tu n'as pas distingué une petite femme vêtue d'une robe de crêpe bleu-Marie-Louise, — c'était la grande mode, — qui était assise dans un des angles du salon, à côté d'un grand monsieur frisé?

— Ma foi, je crois qu'en effet il y avait une petite femme, en bleu, avec un monsieur qui m'avait tout l'air d'avoir une perruque blonde; mais je ne les ai remarqués ni l'un ni l'autre.

Le petit domino soupira.

— Elle s'est donc bien cruellement trompée, dit-il après un moment de silence.

— Qui?

— Cette femme.

— Comment le savez-vous?

— Je le sais.

— Qui vous l'a dit?

— Je le sais, cela doit te suffire.

Alors, bondissant sur ma banquette et pressant les mains de mon interlocutrice: Au nom du ciel! m'écriai-je, quelle est cette femme, et qui êtes-vous vous-même?... Et,

entraîné par un mouvement que je ne pus réprimer, je soulevai un coin de la barbe de soie noire qui me dérobait le bas de son visage.

D'un petit coup d'éventail elle arrêta ma main assez tôt pour ne pas être démasquée, mais trop tard pour me cacher une bouche charmante et des dents si blanches, si bien rangées, qu'il ne me fut plus permis de douter que j'avais affaire à une jeune et jolie femme.

Je ne regrettai plus les six francs qu'il m'en avait coûté pour entrer à l'Opéra.

— N'êtes-vous donc qu'une tête légère, un écolier? reprit-elle; et est-ce là tout ce qu'une femme qui voudrait se confier à votre bonne foi pourrait attendre de vous?

Ce *vous*, et plus encore le timbre de sa voix, grave et lente, comme si un sentiment douloureux eût oppressé son cœur, acheva de me tourner la tête.

Elle fit un mouvement pour s'éloigner : je la retins en lui disant d'un ton suppliant :

— Encore un mot, de grâce! un seul mot!

— Que me voulez-vous?

— Que vous me pardonniez un mouvement involontaire de curiosité... N'était-il pas bien excusable?

— Je vous pardonne... Avouez cependant que vous m'avez déjà bien cruellement punie de mon inconséquence.

— Quand aurai-je le bonheur de vous revoir?

— Je ne devrais plus y songer.

— Oh! si... Quand?... dites!... Demain?

— Demain! y pensez-vous? c'est dimanche.

— C'est vrai... mais qu'est-ce que cela fait!.. Alors lundi?

— Un de ces jours, chez monsieur... monsieur...

— Tourteron, mon cousin.

— Oui, chez monsieur votre cousin. Alors je me ferai connaître.

— Votre parole?

— Puisque je vous le promets... Tenez, portez-vous une bague?

— Oui.

— En ce cas, voilà la mienne; échangeons-les, et assurez-moi que vous ne quitterez jamais ce gage de mon amitié.

— Oh! jamais!

— Quand je pourrai, sans danger, me dévoiler à vous, vous verrez la vôtre briller à ce doigt-là. Maintenant laissez-moi partir, car je suis persuadée qu'on me cherche depuis une heure.

— Adieu donc, madame! Chez mon cousin?

— Oui, chez lui.

Et le petit domino rose sortit précipitamment de la loge.

Je restai dans l'ivresse.

Il y avait dans le langage de ma charmante inconnue, dans ses manières et jusque dans la proposition même de l'échange de ma bague avec la sienne, je ne sais quoi de mystérieux et de délicat à la fois, qui transportait mon imagination, et ne me donnait même pas le temps de m'étonner de cette impression si vive que j'avais faite sur une femme que je ne me rappelais nullement avoir vue auparavant.

J'étais forcé de convenir qu'elle avait déjà exercé sur moi un ascendant étrange, tant par le ton de supériorité avec lequel elle m'avait interrogé que par celui de la prière jusqu'où elle était descendue alternativement, en changeant d'inflexion de voix. D'abord elle avait semblé me supplier de ne pas la compromettre, et ensuite, comme entraînée par ce sentiment irrésistible qui lui avait fait oublier les convenances de son sexe, elle avait affectueusement pressé une de mes mains dans les siennes; enfin, ne m'avait-elle pas pincé de manière à me faire croire qu'elle m'aimait à la fureur!... je me sentais encore le bras tout brûlant, tant elle y avait mis d'abandon.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de la façon dont elle s'y était prise pour détacher de mon doigt l'anneau, surmonté d'un fort beau brillant, que m'avait donné ma mère le jour de mon départ, et dont je ne me serais pas dessaisi aussi facilement si elle n'avait substitué à sa place un solitaire qui, rien qu'à la simple apparence, devait avoir

une valeur au moins triple du mien. En y songeant, je n'avais réellement plus la tête à moi.

Cependant un mois s'était écoulé, et je n'avais pas manqué une seule des soirées de mon cousin Tourteron. Mes regards avides avaient erré autour du salon. J'avais vu beaucoup de femmes en robe de crêpe bleu, et beaucoup d'hommes en perruques blondes frisées. J'avais examiné attentivement les mains de ces dames ; presque toutes avaient les doigts couverts de diamans ; mais je n'avais reconnu le mien à aucune main.

Mes recherches devenaient vaines ; mes tentatives avaient échoué jusqu'alors, et mes espérances commençaient à s'évanouir tout de bon. J'avais assisté régulièrement à tous les bals qui avaient eu lieu à l'Opéra. Les jours gras allaient finir, et nous allions entrer dans le carême, que je n'avais pas encore oublié mon joli petit domino rose.

En tout cas, — m'étais-je dit le mercredi des cendres, — il reste à mon doigt son diamant,

c'est toujours une espèce de compensation.

Un jour que j'étais entré dans la boutique d'un joaillier du Palais-Royal, pour y acheter une épinglette, il me prit fantaisie de lui faire estimer mon solitaire, qui, depuis le moment où il m'avait été donné, ne m'avait pas quitté. De ce côté j'avais religieusement tenu ma promesse.

— Monsieur, dis-je au bijoutier en lui montrant ma bague, ce diamant doit avoir une grande valeur?... Quel éclat!

— Plaît-il, monsieur?

— Ce diamant?

Et je tournai ma main de manière à ce que le jour, en venant se jouer sur ma bague, en fît refléter tous les feux.

— Monsieur, ceci n'est pas un diamant.

— Ne serait-ce qu'une rose?

— C'est un stras.

— Qu'est-ce que cette pierre-là? je ne la connais pas. Que vaut-elle au juste?

Le joaillier l'ayant examinée d'un seul coup d'œil, me répondit aussitôt en souriant:

— Trois livres dix sous, à peu près, avec la monture.

— Monsieur, cela n'est pas possible ! m'écriai-je ; assurément vous vous trompez.

— Il est facile de vous en convaincre, monsieur.

Alors le bijoutier me fit voir une parure de stras que lui avait commandée madame Lemonnier pour jouer *Aline*.

Je restai anéanti.

— Ah ! monsieur, je suis volé ! lui dis-je en me frappant le front.

— Monsieur, cela se voit tous les jours, me répondit-il froidement en remettant le diadème de la reine de Golconde dans un écrin de maroquin puce qui valait trois fois la valeur des joyaux qu'il recelait.

Et, dans mon trouble, je sortis de chez le joaillier sans faire attention que j'emportais son chapeau au lieu du mien.

Heureusement il portait de la poudre ; je m'aperçus de ma méprise aussitôt mon arrivée chez moi. Je lui renvoyai son chapeau par la

fille de ma portière, à qui je fis cadeau de mon solitaire pour sa commission : elle était figurante au Cirque-Olympique.

Il est inutile de dire que je ne rencontrai jamais le traître de domino rose, et que j'y pense encore chaque fois que je vois briller un solitaire à une jolie main.

Mes études m'ayant contraint de loger dans le quartier Saint-Jacques, lorsque je ne passais pas la soirée chez M. Tourteron, qui demeurait à la Chaussée d'Antin, j'allais à l'Odéon surtout pour voir l'opéra.

Je m'étais intimement lié avec un des premiers artistes de ce théâtre, Jones Lecomte, qui, indépendamment de ses 25,000 francs d'appointemens fixes par an, avait une fort jolie maison à lui appartenant, rue du Mont-Parnasse, avec une cave choisie et une voix délicieuse.

C'était un garçon économe, plein de bon sens, parlant supérieurement l'anglais, sachant l'italien et mettant fort mal sa cravate.

Je le présentai un soir chez M. Tourteron,

sans dire qui il était, voulant surprendre agréablement la famille, en faisant chanter à mon ami quelques morceaux du répertoire du vieil opéra, dont madame Tourteron raffolait.

Mais ce soir-là, malgré mes invitations, les supplications de mademoiselle Tourteron, à qui je faisais un doigt de cour dans l'espérance d'obtenir un jour sa main, Jones résista : il était enrhumé Cela lui arrivait, du reste, quatre fois par semaine, et lors même qu'il était en possession de son emploi au théâtre.

Alors on le traita froidement; et, le lendemain, mademoiselle Tourteron trouva qu'il avait les jambes grêles; sa mère me fit observer qu'il mettait des papillotes, et M. Tourteron me sut presque mauvais gré de lui avoir amené un ami dont il ne connaissait pas même le nom, mais dont j'avais vanté outre mesure le talent pour le chant, et qui était resté muet toute la soirée. Je ne crus pas devoirs faire part de ces réflexions à l'artiste.

Une quinzaine s'était écoulée sans que la famille Tourteron m'eût reparlé de mon ami,

lorsqu'un jour je suis très-surpris de voir la mère et la fille s'informer à l'envi de la santé de mon ami.

—Ecoutez, me dit le père, je me connais en hommes : l'air réservé de celui-ci m'a semblé de bon augure. L'homme sage ne livre pas de prime abord la sagesse de son esprit, le trésor de ses connaissances... Et vous dites qu'il a du talent?

—Oh! beaucoup, répondis-je.

—Sans être bien régulière, dit la mère, sa figure a quelque chose de distingué; il a même des cheveux qui, je crois, frisent naturellement.

— Et il est à son aise? ajouta la fille.

—Très à son aise; il est propriétaire et garçon; indépendamment de cela, il a beaucoup d'ordre.

—Je l'ai jugé tout de suite, dit M. Tourteron, je suis physionomiste et je me trompe rarement.

Tout cela se termina par une invitation à dîner pour moi et pour Jones, le dimanche suivant.

Lecomte ne se souciait pas d'accepter d'abord : je le déterminai non sans peine, car je tenais beaucoup à ce qu'il justifiât les éloges que je lui avais donnés. Enfin il se décida à m'accompagner.

Nous arrivons à l'heure dite. Le domestique nous attendait au bas de l'escalier, en cravate blanche ; l'inclination qu'il fit à Lecomte était trois fois plus humble que celle qu'il m'adressa.

Nous sommes reçus par la famille, tous trois en grande parure : le père avait un col de chemise qui montait jusque par-dessus les oreilles, comme un pâtissier ; un jabot et un habit marron que je ne lui avais pas encore vus.

Madame Tourteron s'était coiffée d'un tour *indéfrisable*, qu'elle mettait pour la première fois, avec un bonnet de blonde orné de fleurs et de rubans roses.

Mademoiselle Tourteron était parée, empesée, serrée, frisée, bichonnée, au point d'avoir perdu son aisance et sa gentillesse habituelle. Dieu ! qu'elle avait un joli pied !

barbare que j'étais, je n'y avais pas encore fait attention!

Pendant le dîner, qui fut splendide, plus que je ne l'avais jamais vu dans cette maison, quoiqu'on y fût habitué à bien vivre, tous les égards furent pour mon ami Jones. Il ne buvait ni ne mangeait assez. On remplissait son verre, on chargeait son assiette; il était confus, et moi étonné. Mademoiselle Tourteron l'assassinait de ses œillades: les filles de banquiers sont toutes coquettes; tout le monde paraissait enchanté excepté moi; M. Tourteron pérora sur les douceurs du mariage.

— Ce n'est pas la grande fortune, dit à son tour sa femme, quand elle put trouver le temps de placer un mot, qu'il faut chercher dans une jeune personne, ce sont les douces vertus de son sexe, les qualités du cœur et les talens.

— Ah! maman, ajouta la fille, tu sais bien que je ne suis pas encore forte sur le piano et que j'ai la voix faible.

— Cela viendra, mademoiselle, répondit

mon ami, en la regardant de manière à me faire craindre que ses yeux ne sortissent de leurs orbites.

Et le père, la mère et la fille paraissaient ravis. Jones était enchanté : moi, je continuais de boire d'excellent vin de Bordeaux.

Tout à coup M. Tourteron remplit les verres et s'écrie : A la santé de M. le comte ! et, dans la pièce voisine, nous entendons une détonation de pétards, en signe de réjouissance.

— Tiens ! dis-je, vous savez le nom de mon ami ?

— Pas précisément, dit le papa; mais il ne tiendra qu'à M. le comte de nous apprendre le reste. Et, s'adressant à lui, il ajouta : Dernièrement, en passant au carrefour Bussy, je vous vis accosté par un monsieur fort bien ; ne vous appela-t-il pas monsieur le comte?

— C'est possible, monsieur : alors vous savez mes noms tout entiers : Jones Lecomte.

— Le comte Jones, vous voulez dire?

— Non, Jones Lecomte, artiste du théâtre de l'Odéon.

— Comment! vous n'êtes pas comte? vous n'avez pas un château?...

— Non, monsieur, je suis haute-contre; cependant j'ai un concordant.

A ces mots, madame Tourteron nous lança à tous deux un regard courroucé, et se retira en emmenant sa fille avec elle. M. Tourteron abandonna la salle à manger; Lecomte et moi nous en fîmes autant; le domestique ne daigna pas même nous éclairer dans l'escalier. Heureusement, j'avais très-bien dîné.

Il y a toute apparence que M. Tourteron, pensant déjà à pourvoir sa fille d'une manière avantageuse, s'était imaginé que mon ami était véritablement un grand personnage qui avait voulu conserver l'incognito afin d'être plus à même de juger de Cécile. Il fut cruellement désabusé lorsqu'il apprit, de sa bouche même qu'il n'était autre qu'un artiste aisé, dont le talent égalait, il est vrai, la modestie, mais dont les titres de noblesse n'avaient de valeur que de sept à onze heures du soir.

Cette petite mystification paternelle, dont

j'étais cependant bien innocent, commença à me brouiller avec le receveur de rentes de ma mère, qui déjà m'avait retiré la pension qu'il était chargé de me payer mensuellement, sous prétexte que je dépensais trop d'argent. Par délicatesse et par générosité, l'honnête banquier ne m'en avait rien dit, et continuait de pourvoir abondamment à mes besoins, comme par le passé, lorsqu'une aventure diabolique vint tout à coup achever de me perdre dans ses bonnes grâces.

Vous vous rappelez ce compagnon d'infortune à qui j'avais généreusement donné l'hospitalité chez moi, et qui prenait un soin si particulier de sa chevelure; qu'un jour il m'avait fait dîner dans le Carrousel avec un petit pain de seigle, par excès de coquetterie?... Eh bien! ce compagnon, que j'avais perdu de vue depuis plus d'un an, et qui venait d'obtenir un second prix de peinture, était amoureux fou.

Par malheur, c'était d'une jeune fille avec laquelle j'entretenais quelques relations de

tendres sentimens, sans me douter le moins du monde qu'Aristide et moi nous n'avions pour tous deux qu'une seule et même maîtresse. Par malheur aussi, l'on n'avait point encore publié la sublime morale saint-simonienne avec sa divine théorie de la communauté des femmes : or quelques indiscrétions, échappées à de jalouses voisines, vinrent aux oreilles d'Aristide, qui résolut tout d'abord de m'en demander satisfaction les armes à la main, sans préjudice des explications mutuelles que nous pourrions avoir à nous fournir après. Les choses auraient ainsi suivi leur cours, si la Providence, qui se mêle quelquefois de ce qui ne la regarde pas, ne se fût chargée de les arranger à sa manière.

Un matin, Aristide, tout chaud d'amour et relevant d'un mauvais rêve, monte tout d'une haleine, les cinq étages qui supportaient mon modeste mobilier : la clef était à ma porte.

—Ah ! te voilà? me dit-il d'un air contraint et en passant une main dans ses cheveux, qui, cette fois, ne me parurent pas aussi bien bou-

clés qu'autrefois, je suis bien aise de te trouver; lève-toi de suite!

Je venais de rêver huissiers, peste, contrainte par corps, guillotine; je me réveillai en sursaut en me frottant les yeux.

— Tiens! c'est Aristide? Je pensais à toi.

— Tant mieux ou tant pis, mon cher, parce que la chose est arrêtée : l'amour est aujourd'hui ma vie, tu le savais; tu m'as fait un trait abominable, et pour en finir il faut qu'un de nous deux coupe la gorge à l'autre ou bien lui casse la tête... A ton choix.

Et Aristide me dit cela rapidement et d'un ton tout-à-fait sentimental.

— Bah! répondis-je en me rappelant alors certaines circonstances..... Cela sera avec le plus grand plaisir, je t'assure.

Et, les choses ainsi conclues, je m'habillai à la hâte.

Je n'étais pas fâché de trouver l'occasion de donner une leçon à ce fat d'Aristide : il s'était montré ingrat envers moi, et l'ingratitude est un vice qu'entre amis on ne se pardonne guère.

Témoins appelés, pistolets préparés, nous nous rendons sur le terrain, derrière le Jardin des Plantes. Ne voulant entrer dans aucune espèce d'explication, déjà nous étions en position convenable pour préparer l'un de nous au voyage dans l'autre monde ; les témoins s'apprêtaient à donner le signal, lorsque nos oreilles prudentes se dressèrent au bruit d'un fiacre qui s'arrêta à quelques pas.

Ce ne fut pas une amante échevelée, les yeux en pleurs, les bras tendus, qui se précipita au-devant des coups prêts à partir; mais je vis descendre de la voiture, avec un sinistre pressentiment et s'avancer gravement vers moi, un garde du commerce, suivi de ses quatre acolytes. Il m'ordonna de le suivre.

Ainsi devait être tranché ce nouveau nœud gordien; mon duel avec Aristide se termina, comme on voit, sans effusion de sang.

On ne déjeuna pas, au grand désappointement des témoins, qui ne nous avaient assistés que dans cette douce espérance ; et désarmés,

je suivis tristement mes guides protecteurs à Sainte-Pélagie, où, le lendemain, mon adversaire vint m'apprendre, tout en pleurs, que, pendant notre occupation chevaleresque de la veille, l'objet de notre amour mutuel s'était fait enlever par un étudiant en médecine.

Je pardonnai à Aristide ses injustes soupçons, et je le chargeai d'une lettre pour mon propriétaire, afin qu'il ne fût pas inquiet de mon absence, l'assurant que j'étais en lieu de sûreté.

J'y restai près d'un an.

Mon féroce créancier s'étant enfin lassé de *me nourrir à rien faire*, — comme il avait eu l'indélicatesse de l'écrire à ma mère, après avoir poursuivi M. Tourteron de ses inutiles supplications, puisque celui-ci m'avait fermé sa bourse et son cœur,—oublia, un beau soir, de venir déposer en espèces, au greffe, les alimens qui sont alloués à tout détenu pour dettes.—C'était pour dettes, et non pour délit politique, que j'avais été écroué; — et le directeur de la maison, toujours à califourchon

sur le texte du Code de commerce, me donna la clef des champs le lendemain matin.

Le cœur plein d'espérance, le gousset vide d'argent, dispos et léger, je pris mon vol, en me dirigeant vers mon ancien domicile, situé rue du Dragon.

La première chose que me dit mon propriétaire en me voyant arriver fut qu'il avait loué ma chambre pour le terme —dont nous étions, littéralement parlant, à la veille, —que je lui en devais ; et que le locataire qui devait me remplacer viendrait le lendemain, à midi, prendre possession des lieux. Il m'engagea en outre à profiter de la seule journée que j'avais encore devant moi, pour chercher un logement qui me convînt ; après quoi il me tourna brusquement le dos, sans même me faire la politesse de s'informer de l'état de ma santé.

Rien n'est égoïste et insensible comme un propriétaire aussi : je les ai toujours eus en horreur. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi l'homme, qui est fait à l'image de Dieu, est

obligé de payer fort cher un toit qui l'abrite mal ; tandis que les lions, la hyène, le jaguar, et tant d'autres bêtes féroces, faites à l'image du diable, ne donnent pas un sou pour le superbe logement qu'elles occupent au Jardin des Plantes..... Quand les hommes seront-ils aussi heureux que les bêtes ?

En attendant, la journée se passa sans que je songeasse à me pourvoir d'un logement.

Le lendemain matin, mon propriétaire se leva de bonne heure ; moi, je restai couché.

Les jours de terme je ne me levais pas, parce que, toute la nuit, je me promenais dans ma chambre, apostrophant ma commode de noyer, ma table de bois blanc et mon lit de bois peint. Eh quoi ! meubles insensibles, m'écriai-je, commode incommode, lit stupide, qui déparez ma chambre, si belle quand elle est nue ; faut-il que non-seulement je paie mon loyer, mais encore le vôtre !... Sans vous, misérables, je me logerais à meilleur compte, et peut-être pour rien ; car si je n'a-

vais que mon individu, si vous n'étiez pas à ma charge, gredins !.....

Cette allocution, je la répétais à peu près tous les trois mois régulièrement.

Mais cette fois j'étais en mesure ; et quand mon propriétaire entra par ce qu'il voulait bien appeler *ma* porte, tenant sa quittance à la main, je lui payai mes trois termes arriérés avec un manteau magnifique, que j'avais acheté la veille à crédit. Il me remit trente-six francs de retour : c'était chose convenue ; et je vis paraître aussitôt deux porteurs.

— Monsieur, n'est-ce pas vous *que* vous déménagez *d'à* ici ?

— Ah ! dis-je, c'est donc aujourd'hui que je déménage ?

—Sans doute, ajouta mon propriétaire, cela devrait même être fait depuis midi ; il est bientôt une heure.

— Eh bien ! partons, repris-je. Et je fis signe aux porteurs d'enlever mes meubles.

Je mis mon linge dans mon chapeau et mon chapeau sur ma tête ; mes brosses dans une

poche, ma bibliothèque dans une autre, et, en un tour de main, ma chambre se trouva vide. Je ne pouvais me lasser de l'admirer.

— Monsieur, me crièrent les porteurs, du bas de l'escalier, où allons-nous?

Cette question me rappela aux tourmens de la vie. Je descendis mes cinq étages, en réfléchissant aux caprices des propriétaires absurdes, qui donnent congé à leurs locataires, sous prétexte qu'ils rentrent trop tard le soir; moi, je ne rentrais jamais que le lendemain matin.

Je trouvai les deux porteurs dans la rue, l'un avec mon lit et ma chaise, l'autre avec ma commode et ma table.

— Eh bien! notre bourgeois, *ous* qu'il faut que j'allions?

— Toujours tout droit devant vous.

— De quel côté?

— Celui que vous voudrez.

— Mais la rue?

— Nous la trouverons en chemin. Tenez, suivez-moi.....

Me voilà donc devant mon mobilier, cher-

chant de rue en rue, de porte en porte, une chambre que je n'avais pas louée, et où cependant je devais coucher le soir même, à moins de passer la nuit au corps-de-garde. Devant chaque écriteau les porteurs s'arrêtaient, en me disant : *C'est-y ici?* Je levais la tête, et je lisais : *Appartement de huit pièces, fraîchement décoré et orné de glaces, avec écurie, remise, grenier à foin, caves et greniers*, etc., etc. Non, leur disais-je.

Après trois heures de marches, de haltes et de contre-marches, je rencontrai ce que je cherchais : une petite chambre au cinquième, avec le ciel et une multitude de tuyaux de cheminées pour perspective.

C'est ici, leur dis-je ; attendez-moi un moment, il faut que je parle au portier.

Les conventions furent bientôt conclues entre nous ; en moins de dix minutes, je me vis installé dans mon nouveau logement, après avoir donné un large *pour-boire* à mes deux commissionnaires, qui devaient être sur les dents.

J'avais donc une chambre meublée : d'un verrou, d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'une commode.

Ah ! j'oubliais une superbe gouttière, posée horizontalement au-dessus de ma fenêtre, et attenant à une petite terrasse, qui servait de toit à mon nouveau domicile.

Cette gouttière fit pendant trois mois le bonheur de ma vie ; elle était ravissante de difformité.

Je ne me lassais pas de l'admirer.

Victor Hugo, qui voit des symboles partout, aurait trouvé le diable et ses suppôts dans ma gouttière ; moi, je n'y vis jamais qu'un gros chat rouge, en l'absence duquel les pierrots venaient tenir conclave.

Un jour que je ne savais où aller dîner et que je n'avais pas déjeuné le matin, je résolus de m'y pendre, tant la littérature nouvelle avait donné de charme à mes idées. J'ajournai mon projet ; et peut-être l'aurai-je effectué, si un de mes voisins ne s'était empressé de

mettre mon idée à exécution de la manière la plus pittoresque.

Et la chose arriva en plein jour ; écoutez :

C'était un matin. J'avisai quelque chose d'étrange, comme une espèce de corde nonchalamment arrondie, qui retombait en double de l'extrémité de ma gouttière, en se relevant vers la terrasse.

Je fis une foule de conjectures à cet égard. Mon voisin voulait-il offrir ce point d'appui aux caprices des pois de senteur ou aux plaisirs aériens des pierrots? Dans ce cas une simple ficelle eût suffi : la corde était forte comme un câble.

Au milieu de mes conjectures, j'entends tout à coup une rumeur populaire semblable à une émeute. Je bondis sur mes jambes, et je regardai dans la rue.

Je vois des laitières sur des ânes, des charbonniers sous leurs sacs; force gens enfin, mendians, grisettes, gardes nationaux et boutiquiers, le nez et les mains en l'air, et paraissant bâiller comme à un réquisitoire de M. Persil.

Je suis la direction de leurs regards, et j'aperçois, parallèlement à ma tête, un peu en dehors de la terrasse, un homme au bout de la corde, qui s'était tendue et vibrait.

— Eh ! voisin, lui dis-je, quelle diable d'idée avez-vous là ?

Il frétilla sans mot dire.

— Otez-le donc ! ôtez-le donc ! me cria-t-on de toutes parts.

Je m'élançai de ma fenêtre sur la gouttière ; et comme il me fut impossible de rien faire qui pût sauver l'infortuné, je le décrochai en coupant la corde avec un couteau. Mon voisin tomba sur le pavé d'une hauteur raisonnable, — soixante-dix pieds à peu près, — et je restai suspendu sans savoir comment descendre. Fatigué d'être en l'air, je me glissai comme le chat, mon commensal, jusque sur la terrasse, et j'en fus quitte pour quelques ampoules anx mains et un rhume de cerveau.

Deux heures après, le commissaire de police vint dresser procès-verbal, et me le fit signer comme témoin. Le lendemain ma gouttière fut

abattue sans pitié.... C'était pourtant un monument historique : les barbares!....

De chagrin je quittai cette maison.

A quelque temps de là je rencontrai, par hasard, M. Tourteron sur le Pont-Neuf; comme il y avait plus de dix-huit mois que je ne l'avais vu, nous fîmes route ensemble.

Il ne me dit pas un mot de mon duel, ne m'ouvrit pas la bouche de mon séjour à Sainte-Pélagie, ne me parla pas non plus de mon ami le chanteur de l'Odéon : seulement il m'apprit que sa femme et sa fille se portaient bien, que ma mère lui avait écrit pour lui demander de mes nouvelles, et qu'il comptait lui répondre incessamment.

— Et vous, me dit-il, pourquoi ne lui écrivez-vous pas?

— Je n'ose.

— C'est un enfantillage; écrivez.

— Ma mère n'ajouterait pas foi à ce que je lui dirais.

— Ne lui dites que la vérité. Je pense que

vous devez enfin avoir fait un retour sur vous-même?

— Oh! certainement.

— Que vous travaillez maintenant?

— Comme un cheval.

— Que vous êtes rangé et que vous n'employez plus, pour vous procurer de l'argent, de ces moyens honteux qui répugnent à un homme bien élevé... comme, par exemple, d'avoir recours au mont-de-piété...?

— Oh! jamais, m'écriai-je avec un geste de fierté et un regard de mépris.

M. Tourteron, enchanté, me pressa la main.

— Bien! jeune homme, ajouta-t-il, je vous crois, et c'est moi qui me charge de vous faire rentrer dans les bonnes grâces de madame votre mère; et, pas plus tard qu'aujourd'hui, je vais lui faire une réponse dont elle sera contente.

— Ah! monsieur, que d'obligation ne vous aurai-je pas!

Et en nous séparant, mon ancien corres-

pondant m'invita à dîner chez lui pour le sur lendemain.

Bon! me dis-je, me voilà rapatrié avec lui, c'est une bonne chose : ma mère paiera mes dettes, et je vais recommencer avec Cécile mes projets de séduction.

En rentrant à mon nouvel hôtel, je passai fier devant le portier, car toute la vie allait me sembler rose. J'allais être réintégré dans la famille de M. Tourteron, peut-être dans la mienne; qui sait? madame Tourteron pensait peut-être à me donner Cécile en mariage, faute de pouvoir trouver mieux!

L'homme pauvre, comme l'homme riche, s'imagine avoir des droits à la bienveillance de tout le monde : le second est en cela moins déraisonnable que le premier, parce que, si on recherche de préférence ceux qui ont la fortune en partage, on évite avec soin ceux qui n'en ont pas. D'ailleurs il y a dans le regard, dans la voix, dans la démarche de l'homme qui a cent mille livres de rentes quelque

chose qui provoque, intéresse, attire vers lui.

Le surlendemain je me fis friser, comme mon ci-devant ami Aristide, je mis une cravate empesée : j'avais l'air d'un de ces chérubins bouffis que l'on met aux coins des tableaux d'église.

Quand je me vis dans ma glace, je me trouvai hideusement ridicule; je me plongeai la tête dans un seau d'eau pour me défriser, et je chiffonnai ma cravate avec intention.

Puis, comme je ne possédais pas un sou, et que rien ne donne de l'aplomb comme de sentir de l'argent dans sa poche, je mis ma montre en gage, pour acheter un beau bouquet à Cécile. Je ne pouvais décemment m'abstenir de porter un bouquet à mademoiselle Tourteron; n'était-ce pas par des offrandes que les anciens se rendaient les divinités favorables?

Cécile était pour moi une divinité.

Donner à ce qu'on aime, c'est vivre. Lisez saint Augustin, Gentil-Bernard, Dumoustier;

ou plutôt ne lisez pas, car les pages les plus brûlantes ne valent pas un baiser de celle qu'on aime. J'aurais donné tout Ovide, tout Parny, tous les poëtes érotiques, y compris Pétrarque et M. Sainte-Beuve, pour une boucle de cheveux de Cécile.

Je lui aurais donné ma montre, qui marquait l'heure où j'attendais le moment de la voir, si je n'avais été forcé de m'en défaire momentanément ; mais c'était pour elle. A cinq heures donc, je pris un cabriolet pour me rendre à l'invitation de son père.

Devant la porte cochère où je m'arrêtai, le cœur me battit si fort qu'il me fut impossible de parler au portier : je passai comme une flèche.

La sonnette avait tinté; j'aurais donné tout au monde pour la retenir, pour avoir une minute à moi, afin de me remettre, de respirer; j'entendis des pas...

— Oh! dis-je en moi-même, si c'était elle!... Car j'avais cru reconnaître ses pas légers et le bruit de son haleine précipitée...

Le domestique m'ouvrit la porte

J'entrai gauchement, envermillonné comme une cerise; je saluai mal M. et madame Tourteron, et je m'embarrassai un pied dans un pli de tapis qui manqua me faire donner une tête dans l'armoire à glace placée devant moi; et, ne voyant pas Cécile, je n'osai demander de ses nouvelles.

Elle était allée dîner chez une de ses tantes.

A table je ne dis pas un mot. Madame Tourteron me trouva, contre mon ordinaire, ennuyeux et maussade : c'était la vérité, parce que j'avais vu au côté de la femme de chambre le beau bouquet que je destinais à sa fille : je l'avais oublié dans mon chapeau.

Une demi-heure après le dîner, prétextant un rendez-vous d'affaires, je pris congé, sans même avoir joué la plus petite polonaise sur le piano et sans avoir caressé le chien. On me salua froidement sans m'engager à revenir; et, le lendemain, je ne sais trop comment M. Tourteron me renvoya ma reconnaissance

du mont-de-piété qu'il avait trouvée, m'écrivait-il, dans sa salle à manger. Dès ce moment, je fus définitivement perdu dans son esprit.

Par bonheur je reçus une lettre de ma mère. Elle oubliait tout, pardonnait tout, payait tout : il y a tant d'oubliance et de générosité dans le cœur d'une mère !

La veille de monter en voiture pour retourner dans ma ville natale, je reçus une lettre ainsi conçue :

« M. et madame Tourteron ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Cécile Tourteron, leur fille, avec M. Mathias Camion, négociant, qui succède à son père dans son commerce en gros de peaux de lapins. »

« Mes félicitations bien sincères. »

Le lendemain, dans la cour des Messageries, je rencontre un graveur, camarade d'Aristide; je lui demande des nouvelles de ce dernier.

— *Aristides mortuus est pauper*, me répondil en riant.

Ce qui voulait dire, en français, que mon

ancien ami était mort de misère à l'hôpital.

Et je quittai Paris, en diligence, comme j'y étais arrivé.

Un Caprice de mari;

CONTE CONJECTURAL.

La première fois que je vis Athénaïs Darmeney, ce fut au bal de Virofflée, au commencement du printemps.

La dépeindre me serait impossible. Au surplus vous avez dû la voir chez le préfet ou chez le commandant du département. Son

aspect fut pour moi, comme pour beaucoup d'autres, un coup électrique.

Après avoir dansé deux contredanses avec elle, j'en devins vivement épris. Je me rappelle que je lui dis les choses les plus tendres : jamais je ne m'étais senti plus d'esprit; j'en étais étonné moi-même.

Elle écouta mes discours sans en paraître surprise; mais elle y répondit avec cette politesse froide qui dénote de l'éducation et un grand usage du monde.

Je lui demandai timidement si elle reviendrait à Virofflée le dimanche suivant; elle me dit qu'elle l'ignorait, parce qu'elle suivait, en tout, les volontés de sa mère, et qu'elle ne pouvait deviner ses intentions.

Le soir, en retournant à Paris, je pensai à Athénaïs, je rêvai une existence céleste; le balancement seul de mon cabriolet me rappelait, de temps en temps, aux désagrémens d'une vie terrestre; et, trop occupé de ma danseuse pour songer à mon cheval, je ne pris pas garde à un tas de pavés qu'on avait déposé

sur la route : je versai. Dans cette chute je fus assez maltraité, car je me cassai le bras gauche en deux endroits.

Une guérison parfaite ne me consola pas de quatre mois passés sans voir mon Athénaïs, sans avoir de ses nouvelles, car je ne connaissais encore sa mère que de vue, et j'ignorais sa demeure à Versailles.

Dès que je pus marcher, je vins à Virofflée, un dimanche dans la soirée; il y avait nombreuse et élégante compagnie. Je demandai à des habitués des nouvelles de mademoiselle Athénaïs, on me la montra au milieu d'un groupe joyeux; elle était en costume de jeune femme : il y avait quinze jours qu'elle avait juré fidélité à un monsieur qu'on me désigna; je regardai... C'était M. de La Chevardière, que je connaissais beaucoup, et que, dès ce moment, je commençai de détester encore davantage.

Je n'eus pas le courage de me faire voir ni à Athénaïs ni à sa mère; à quoi bon aurais-je troublé la joie de l'une ou la tranquillité de

l'autre? Je repris à pas lents le chemin de mon cabriolet, et, quelques jours après, je partis pour les eaux d'Aix en Savoie, avec l'intention d'aller ensuite parcourir la Suisse et l'Italie, et de faire en sorte de chasser Athénaïs de mon souvenir. Eh bien! aujourd'hui, j'y pense encore, quoique la pauvre enfant soit morte et morte folle!...

Je vais vous dire pourquoi et comment:

A la suite de mon accident et tandis que j'étais gisant sur un lit de douleur, on lui avait parlé d'un époux; sa mère voulait la marier ou plutôt la vendre à ce M. de La Chevardière, homme bizarre, excessivement riche et deux fois veuf. Ce M. de La Chevardière ne pouvait guère acheter Athénaïs que comme on achète un tableau de Girodet : elle ne voulut pas se vendre.

Athénaïs n'avait à prétendre à aucun heritage, point de fortune à espérer; et cependant plusieurs partis avantageux s'étaient déjà présentés. Son cœur était resté froid à force d'être obsédé de prévenances : elle ne voulait pas se

marier. Rien ne put l'ébranler; ni les raisonnemens, ni les caresses, ni les menaces.

Sa mère, désespérée de ce qu'elle appelait un *sot entêtement* et ne sachant plus à quel saint se vouer, eut recours enfin à la jeune madame Arrezo, mariée depuis un an, et qui, ayant été élevée dans la même pension qu'Athénaïs, était restée son amie.

Depuis huit jours Athénaïs, sous le vain prétexte d'une maladie imaginaire, était demeurée dans sa chambre : elle n'avait voulu voir personne.

Madame Arrezo alla donc trouver son amie, accompagnée de madame Darmeney et d'un docteur, ami de la maison. En les voyant, Athénaïs fronça ses jolis sourcils et prit un petit air boudeur qui lui allait à ravir.

— Laissez-moi parler seule à cette folle, dit madame Arrezo, en riant, et je vous réponds de la convertir. Dès qu'elle aura consenti à épouser M. de La Chevardière, je sonnerai : ainsi retirez-vous.

Et madame Darmeney sortit avec le docteur.

L'amie de pension poussa le verrou de la porte et vint s'asseoir au pied du lit de la prétendue malade.

— Comment, ma chère, lui dit-elle après l'avoir baisée au front, mais tu désoles ta pauvre mère!... Tu refuses un parti aussi brillant que M. de La Chevardière?... Quatre-vingt mille livres de rente!..... Tu n'as pas de raison.

— Je ne l'aime pas.

— Qu'est-ce que cela fait!

— Il a déjà eu deux femmes.

— Tu feras la troisième.

— Je n'éprouve absolument pour lui qu'une répugnance dont je ne puis même pas me rendre compte.

— Avant mon mariage, je ne pouvais souffrir M. Arrezo : je l'adore maintenant.

— Je crois que je détesterais encore plus M. de La Chevardière une fois que je serais sa femme.

— C'est une idée.

— Je ne l'épouserai jamais.

— En ce cas, dans un mois tu seras madame de La Chevardière.

— Moi!..... jamais!..... j'aimerais mieux mourir.

Madame Arrezo prit alors un air grave ; et, saisissant la main de son amie en fixant ses regards sur les siens, elle lui dit :

— Écoute, Athénaïs, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de te rappeler la tendre amitié qui nous a liées dès l'enfance; nous étions toujours ensemble, tu savais toutes mes pensées, je devinais toutes les tiennes : entre nous deux il n'existait pas de secrets... Eh bien! j'aimais un jeune homme; oui, je l'aimais de toute la force de mon ame, et cependant tu ne l'avais pas deviné; mais je n'avais pas une assez belle dot à espérer en l'épousant. M. Arrezo s'offrit : d'abord, je boudai, je pleurai, je fis la malade; je fis comme toi... Puis, peu à peu, la raison m'éclaira et je me mariai.

— Avec le jeune homme que tu aimais?

— Non! avec M. Arrezo.

— Ce jeune homme ne t'aimait donc pas?

—Il m'adorait; et son amour c'était ma vie, c'était le souffle qui m'animait.

—Je n'y comprends rien.

—Parce que tu as encore de fausses idées; à notre sortie de pension, j'appris bien des choses, et.....

—Tu fus infidèle?

—Et je pris un mari, parce que, lorsque l'inclination est contrariée par les convenances, il faut se marier pour avoir une position... Et puis cela n'empêche pas de recevoir quelquefois un homme à qui on s'est intéressée... Mais j'oubliais que tu n'aimes personne.

—Que toi.

—Eh bien! prouve-le-moi donc en épousant M. de La Chevardière. Songes-y, c'est le parti le plus brillant que tu puisses jamais espérer de trouver. Il a des terres, un château, quatre-vingt mille livres de rente; tu seras enviée, admirée; tu auras un équipage, des diamans et une foule de cachemires.

—J'aimerais mieux un simple bouquet de l'homme que j'aimerais.

—Comme c'est champêtre!... M. de La Chevardière t'en apportera tous les jours; tu en auras dans ta chambre à coucher, dans ton salon et jusque dans ton anti-chambre, si tu y tiens... Allons, veux-tu que je sonne? car il y a long-temps que nous causons?..... Ta mère est là...

—Non, non, pas encore.

—Qu'attends-tu?

—Je veux réfléchir.

—Et après?

—Comme tu me tourmentes!..... Alors après... je me sacrifierai...

—Eh bien! comme tu auras eu un mois au moins pour réfléchir avant de te sacrifier...

Et madame Arrezo allongeant le bras, le cordon de la sonnette s'agita; puis elle alla tirer le verrou; et lorsque madame Darmeney et le docteur furent entrés dans la chambre d'Athénaïs, l'amie de pension leur dit, d'un air triomphant:

—Elle épousera M. de La Chevardière après avoir réfléchi pendant un mois: c'est le

temps voulu pour la publication des bans...

Et madame Arrezo prit congé.

Madame Darmeney se jeta dans les bras de sa fille, et la couvrit de baisers.

M. de La Chevardière fut donc choisi pour être l'heureux époux d'Athénaïs, parce qu'il était celui dont la position sociale flattait le plus l'amour-propre de sa mère. Athénaïs fit part de son mariage à une autre de ses amies de pension, madame Laville; elle l'aimait peut-être moins que madame Arrezo, mais elle avait en elle plus de confiance. Cette dame s'était mariée, par inclination, à un homme qui n'avait pour toute fortune qu'un modeste emploi dans une administration; et elle s'applaudissait chaque jour du choix qu'elle avait fait.

Madame Laville, étonnée de la préférence de son amie, ne put s'empêcher de lui en marquer sa surprise; elle lui représenta d'abord que M. de La Chevardière était déjà veuf pour la seconde fois et que son âge n'était pas en proportion avec le sien. De même qu'A-

thénaïs, elle éprouvait un sentiment de prévention indéfinissable contre cet homme ; son cœur se soulevait à l'idée seule de le voir s'unir à son amie : c'était comme un vague pressentiment qu'elle cherchait à repousser, parce que rien ne semblait devoir le justifier, surtout après que mademoiselle Darmeney lui eut avoué qu'aucune inclination ne s'opposait à cette union, qui, indépendamment de l'occasion qu'elle lui offrait de former un établissement magnifique, lui procurait encore le moyen de réparer, envers sa mère, les torts que la révolution avait causés à sa fortune ; et madame Laville, désirant avant tout le bonheur d'Athénaïs, ne lui fit plus d'objections.

M. de La Chevardière épousa donc mademoiselle Darmeney.

Les noces se firent avec éclat : on en parla long-temps à Versailles. Le contraste que formaient les époux avait été remarqué à l'église. Au maintien indifférent d'Athénaïs, au sourire, à la joie que manifestait M. de La Che-

vardière, on devinait que ce mariage n'était qu'un pompeux marché.

— Et quel blasphème! disait-on, appeler Dieu en témoignage d'un semblable troc!

L'époux donna, dans sa magnifique maison de l'avenue de Paris, des dîners, des fêtes splendides et des bals brillans.

Athénaïs se crut heureuse. Hélas! si elle avait détesté M. de La Chevardière autant que moi, peut-être le serait-elle aujourd'hui!

J'avais connu cet homme à Paris; je l'avais rencontré dans le monde, où j'allais alors beaucoup, quoique cherchant toutes les occasions de l'éviter. Je l'avais vu pour la première fois à l'Opéra, un jour de représentation extraordinaire : j'y étais allé exprès pour voir Bigottini dans le ballet de *Nina*.

Il y avait devant moi, dans la loge, un homme de cinq pieds huit pouces au moins, mince et grêle, avec une chevelure d'un blond fade, et un habit bleu clair, deux fois large comme lui. La mobilité de son corps était si grande que, placé ainsi, je ne pouvais pas

plus voir sur les côtés que par-dessus sa tête.

Je n'entendis que la musique du ballet.

Le spectacle fini, il pleuvait à verse. Au moment où j'allais monter dans le seul et unique cabriolet de place qui se trouvait là, — car je n'avais pas encore cabriolet, — un homme plus leste que moi s'y élance... c'était M. de La Chevardière ! Il me sembla que ses yeux gris avaient quelque chose de sardonique. Je m'en allai à pied, et je rentrai chez moi inondé.

Chez Rougemont de Lowenberg, je perds cinquante louis à l'écarté contre un parieur acharné, auquel je n'avais pas fait grande attention. Après avoir étalé mes soixante napoléons sur la table, je lève les yeux sur mon adversaire..... Je reconnais mon homme de l'Opéra, M. de La Chevardière : ce fut à cette occasion que j'appris son nom.

Au printemps suivant, avec une société charmante, nous avions choisi un jour de la semaine pour aller au pré-Saint-Gervais, parcourir les bosquets de lilas : nous partons

au point du jour. A l'orient, de petits nuages roses, légers et vaporeux, glissaient sur le ciel bleu; le feuillage, humide de rosée, brillait comme des émeraudes aux premiers rayons du soleil. Je donnais le bras à la plus jolie femme que j'aie jamais connue après Athénaïs; ses cheveux noirs étaient lissés, en bandeau, sur son front blanc, — ce qui n'était pas alors une coiffure vulgaire comme aujourd'hui; — et ses yeux, d'un bleu sombre, semblaient refléter la couleur du ciel. Il y avait dans le parfum du jeune feuillage et du lilas, dont le vent balançait doucement les grappes violettes, quelque chose qui livrait l'ame à l'amour; j'osais à peine parler à ma compagne, mais mes regards dévoraient les siens.

Un tilbury passe leste et rapide; elle a peur; elle se presse contre ma poitrine. Je suis heureux comme les anges; mais la maudite roue rencontre une mare, et me couvre d'une boue verte de la tête aux pieds; mon pantalon blanc en est jaspé, ainsi que ma chemise et mon visage. Ma compagne se prend

à rire, je quitte son bras avec rage... Le tilbury s'arrête; une espèce de ci-devant jeune homme en descend... Je m'élance pour lui chercher querelle, quand je reconnais..... M. de La Chevardière! Il me fit des excuses avec une telle politesse qu'il ne me fut pas permis de me fâcher, à moins de passer pour un brutal. Il était de la connaissance de la dame à qui je donnai le bras, et, lorsqu'il remonta dans son tilbury, je vis celle-ci lui sourire et lui faire, de la main, de gracieux adieux.

Depuis, j'ai retrouvé cet homme partout : au spectacle, au bal, à la promenade. Je fus moins surpris qu'on ne pourrait s'y attendre de le rencontrer à Virofllée; et, ensuite de le savoir l'époux d'Athénaïs... J'aimais cette jeune personne.

Aujourd'hui encore, la vue d'une chevelure blond fade, ou d'un habit bleu clair, me fait frissonner : je songe involontairement à M. de La Chevardière, quoique je sache bien que ce ne peut être lui.

Peu après le mariage d'Athénaïs avec lui, madame Darmeney, qui souhaitait véritablement le bonheur de sa chère enfant, ne manqua pas de s'informer auprès d'elle, quand la lune de miel eut fini son dernier quartier, si déjà M. de La Chevardière ne lui avait pas fourni quelques motifs qui lui fissent regretter d'avoir uni son sort au sien. La jeune femme lui répondit que son mari était l'homme du monde qu'elle aurait le mieux aimé, même avant son mariage, si elle l'avait connu davantage.

Madame Darmeney était enchantée.

Un jour madame Laville vint voir son ancienne amie; après avoir beaucoup causé de choses assez indifférentes :

— Es-tu véritablement heureuse avec ton mari? lui demanda-t-elle.

— Très-heureuse, ma chère, je te le jure, lui répondit Athénaïs. Je n'ai pas encore d'amour pour M. de La Chevardière, il est vrai; mais il est si bon pour moi, il me donne tant de preuves de son amitié, son empressement

est si aimable, que la reconnaissance peut me tenir lieu d'amour.

Cependant un autre jour que madame Arrezo, se promenant au jardin avec elle, lui adressait la même question, Athénaïs lui fit une autre réponse, parce que, depuis son enfance, elle avait conservé l'habitude de lui tout confier.

— Oui, lui dit-elle, je suis heureuse... je n'ai rien à désirer, mon mari est le meilleur des époux; pourtant il y a quelque chose qui contrarie mon bonheur; qüi sans cesse occupe mon esprit, parce que je ne puis en deviner le but.

— Qu'est-ce donc?

— Oh! presque rien..... une demande singulière que M. de La Chevardière m'a déjà faite plusieurs fois, et que je n'ai encore pu me résoudre à lui accorder.

— Ah!... et pourquoi?

— Parce que..... parce que cette demande m'inquiète.

— Ton mari est donc bien exigeant? C'est

donc quelque chose que..... ah! l'horreur d'homme!

— C'est la simplicité de la chose même qui m'inquiète.

— Alors ce n'est donc pas ce que je croyais?

—D'abord, je ne sais pas ce que tu croyais; mais tu ne peux t'en douter.

— Ah! ma chère, dis-le moi donc bien vite; ne me laisse pas ainsi dans l'incertitude.

— Imagine-toi que M. de La Chevardière est plein d'amour pour moi, qu'il ne néglige rien pour m'en donner les marques les plus vives; chaque jour ce sont des souhaits qu'il comble, des désirs qu'il prévient, des plaisirs nouveaux dont il m'entoure...

— Tu m'as déjà dit cela; va donc au fait.

— Eh bien! il y a quelque temps qu'au milieu du délire de la plus voluptueuse ivresse, il me fit, pour la première fois, cette singulière prière.... D'abord sa bizarrerie m'étonna; je refusai comme tu penses bien.

— Tu fis bien!... Qu'est-ce que c'était donc?

— Depuis, il a encore redoublé de soins; il m'a prodigué de nouvelles preuves de sa violente passion, et, de nouveau, il m'a adressé cette même prière.

— Mais laquelle?

— Toujours j'ai refusé. Tu m'avoueras que cette insistance de sa part a dû m'étonner.

— Comment veux-tu que je te répondes, depuis une heure tu ne parles que par énigmes? quand je saurai.....

— Eh bien! tu sauras qu'il me fait la même demande à tous les instans, qu'il me la réitère sans cesse : ce qu'il exige de ma complaisance doit faire son bonheur, du moins à ce qu'il m'assure; il le réclame comme une grâce, et, cependant, je ne sais pourquoi je m'y refuse.....

— Ma chère, tu es folle ou ton mari est un...Quelle abomination?

— Il n'y a pas là d'abomination, et c'est toi qui es folle, puisque ce qu'il désire, ce qu'il me supplie si instamment de lui accorder, c'est..

— C'est?...

— La chose du monde la plus simple : un enfantillage...

— Tiens! laisse-moi, tu me fais bouillir avec tes demi-révélations, avec ces confidences mystérieuses auxquelles je ne comprends rien. Adieu, tu t'es assez amusée à mes dépens, je te laisse.

Et, en effet, madame Arrezo avait quitté le bras d'Athénaïs et se disposait à s'éloigner, lorsque son amie la retint et lui dit avec mystère et en se penchant à son oreille :

— Il veut m'emmailloter...

— Ah! quelle idée!

Et madame Arrezo, s'abandonnant à la gaieté qu'une semblable originalité de mari présentait à son imagination, se prit à rire aux éclats.

— Oui, reprit Athénaïs très-sérieusement il veut m'emmailloter.

— Ah! ah! ah! il ne manquerait plus à M. de La Chevardière que de vouloir te donner à téter. Ah! ah! ah!...

Cependant l'aveu d'un caprice marital aussi extraordinaire surprit madame Arrezo pour le moins autant qu'Athénaïs avait été surprise elle-même en l'apprenant; car, plus elle y réfléchissait et moins elle devinait le motif d'une pareille fantaisie.

La curiosité de madame Arrezo, excitée au plus haut point, voulait être satisfaite; elle insista auprès de son amie pour qu'elle s'abandonnât aux désirs de son mari.

Athénaïs y consentit: néanmoins elle voulut que, pendant l'opération bizarre qui devait combler tous les vœux de M. de La Chevardière, madame Arrezo se tînt cachée dans un cabinet voisin.

Celle-ci accepta d'autant plus volontiers que son intention avait été de le lui demander.

On prit jour.

Touchée de l'amour de son mari et rassurée par la présence de son amie, Athénaïs laissa voir à M. de La Chevardière qu'elle consentait enfin à combler ses vœux.

Ivre de joie à cette nouvelle, celui-ci s'aban-

donne aux transports de la plus vive reconnaissance. Vite, il veut profiter de la bonne volonté de sa femme, et, pendant ce temps, madame Arrezo, cachée dans un cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher de son amie, prête la plus grande attention, pour percer enfin cet impénétrable mystère...

Le plus grand silence régnait depuis quelques instans dans l'appartement, lorsque madame Arrezo entendit Athénaïs dire d'une voix tremblante :

—Et les bras aussi?

Et elle tressaillit involontairement, comme si ces accens plaintifs devaient être les derniers qu'elle prononcerait.

—Oui, mon ange, je t'en prie, les bras aussi, lui avait répondu gaiement M. de La Chevardière; seulement la tête et les pieds libres... absolument comme les momies... tu sais?...

Puis le calme se rétablit..... il dura longtemps cette fois..... il commençait même à devenir effrayant.

Madame Arrezo, agitée de sombres pressentimens, allait se montrer... lorsque, tout à coup, elle entendit son amie rire aux éclats. Elle revint de sa frayeur et attendit patiemment.

—Ce doit être bien drôle ce qu'il lui fait! se dit-elle à elle-même; Dieu! que je voudrais voir!...

Malheureusement, la porte du cabinet de toilette n'était pas vitrée : il était facile d'entendre tout ce qui se disait, mais il était impossible de rien entrevoir. Le silence avait succédé aux rires bruyans; ils reprirent bientôt avec plus de force, puis ils s'arrêtèrent pour rendre le calme qui suivit plus silencieux encore.

Ce repos du tombeau troublé par un bruit qui avait quelque chose de déchirant, faisait frissonner madame Arrezo. Des accès de rire, et puis après... rien! La crainte, et puis pour la calmer... rien!

Inquiète, agitée, elle ne savait plus que penser, lorsqu'un long rire, sinistre comme

celui de la mort, vint la glacer d'horreur..... Cependant c'est bien son amie qu'elle vient encore d'entendre..... Mais lui, pensa-t-elle, lui, ordinairement si gai, pourquoi ne rit-il donc pas?...

Alors soit que, saisie d'effroi, elle craignît pour son amie, soit qu'il lui fût impossible de résister plus long-temps à l'avide curiosité qui la dévorait, elle ouvre brusquement la porte du cabinet et se montre.

A sa vue, M. de La Chevardière prend la fuite, et madame Arrezo voit Athénaïs étendue sur le tapis de pied, froide, inanimée et serrée dans des langes étroits...

Son mari ne l'avait ainsi garrottée que pour pouvoir plus librement lui chatouiller la plante des pieds : c'était ce qui avait arraché à la pauvre jeune femme ces éclats effrayans d'un rire convulsif.

Un instant de plus, et, comme les deux premières épouses de M. de La Chevardière, Athénaïs succombait victime de son incompréhensible passion.

Les secours les plus prompts lui furent aussitôt prodigués; mais il était trop tard. Ce ne fut que privée de la raison qu'on la rappela à la vie; le système nerveux avait été si fortement ébranlé qu'elle succomba au bout de quelques mois.

Pauvre jeune femme! qu'elle était belle et brillante!... Que de trésors le ciel lui avait répartis!... Ces yeux vifs, ce front si pur, cette bouche si vermeille, ces grâces, cette naïveté! ce n'était pas une femme, c'était un ange!

Tous les talens, elle les avait possédés sans peine, sans effort; elle dansait comme une bayadère; elle chantait d'une voix si douce que toutes ses paroles allaient au cœur; elle brodait comme une fée; elle séduisait, enchantait : tout le monde était à ses genoux!

Sa mère, jalouse et fière tout à la fois, voulait que sa fille fût la plus belle, la plus applaudie dans le cercle de ses compagnes. Pauvre jeune fille! dans ses ennuis, elle maudissait sa beauté, ses talens, son esclavage dont le terme serait arrivé en se donnant à moi.

L'hymen devait l'enlever au joug de sa mère : l'hymen devait la rendre heureuse et libre..... Il ne pouvait en exister d'heureux entre Athénaïs et M. de La Chevardière. Encore, si cet homme avait été digne d'elle!... Pauvre jeune femme, elle ne serait pas morte!

Son aventure fut bientôt connue de tout le monde; elle ne trouva que des incrédules, tant elle parut bizarre. Il en fut question dans les journaux; chacun d'eux la commenta à sa manière; moi je la conte telle qu'elle s'est passée, parce que je l'ai sue de sa malheureuse mère.

C'était au retour de mon voyage d'Italie, qui n'avait pu effacer le souvenir d'Athénaïs. Pendant mon absence et mes excursions à l'étranger, je n'avais cherché que les monumens en ruines et les sites agrestes; les champs de repos avaient attiré de préférence mon attention: ils charmaient ma rêverie. Arrivé dans la capitale, cette fièvre ardente, qui me faisait voir constamment de noires images, ne m'avait pas quitté. Mon plaisir était de ve-

nir à Versailles, de me promener à Viroflée et de chercher les endroits les plus solitaires.

Un soir, en faisant le tour des vastes murs du cimetière Saint-Louis, de ce jardin funéraire, je vis deux chevaux noirs attelés à une voiture noire ; le cocher et le domestique étaient vêtus de noir : ils paraissaient attendre leurs maîtres.

Je m'approchai de la porte du cimetière ; elle était entr'ouverte. Poussé par une seule idée, celle de trouver les propriétaires de cet équipage de deuil, j'entre, je traverse les tombes, frappant de la tête contre les croix, les cyprès , les cénotaphes ; enfin , guidé par de faibles gémissemens, dans un angle de ce muet séjour, je vois une femme dans l'attitude de la prière, devant un somptueux monument, le seul qui fût éclairé par les premiers rayons de la lune qui se levait pâle et argentée.

Je ne sais pourquoi ce spectacle sembla me rendre au bonheur ; je m'écriai : Grand Dieu ! on peut donc trouver des consolations pour les plus cruelles douleurs !

Ces mots, prononcés avec enthousiasme attirèrent sur moi l'attention de la dame agenouillée; elle me regarda d'abord, effrayée, comme si elle n'eût pu trouver la force de me parler; puis faisant un grand effort..... — Est-ce vous? est-ce vous? me dit-elle..... Et elle parut succomber à la violente émotion que ma vue lui avait fait éprouver.

Je m'élançai pour la secourir.....

C'était madame Darmeney.

Je la reconduisis à sa voiture, où nous montâmes ensemble; et, arrivés chez elle, elle me conta tout ce que je viens de vous dire du mariage et de la mort de sa fille Athénaïs.....

Aujourd'hui madame Darmeney est très-riche, mais elle est toujours inconsolable.

Quant à M. de La Chevardière, elle n'a jamais eu de nouvelles de lui.

Un Mariage d'inclination.

MISÈRES ET TRIBULATIONS HUMAINES.

Tel que vous me voyez aujourd'hui, veuf et possesseur de quarante-sept mille cinq cents livres de rente bien acquises, j'ai été l'homme le plus malheureux des quatre parties du monde. Mais si toutes les infortunes sont venues fondre sur moi l'une après l'autre, jamais celles qui ont eu pour résultat de me

retrancher même les premiers besoins de l'existence, en m'isolant de toutes ces douceurs et de toutes ces petites confortabilités qui aident considérablement à passer la vie moelleuse et douce, ne m'ont autrement attristé.

Et cependant je n'ai jamais été trompé que par mes amis intimes.

Je ne compte ni ma femme, ni ses connaissances, ni les miennes; ni nos parens, ni mes associés, ni mes commettans; et si je suis encore au monde, c'est à une balle élastique que je dois la vie.

J'ai perdu deux maîtresses ravissantes, et toutes deux au moment de les posséder : la première, parce que, n'étant pas anatomiste, j'ignorais l'usage du stéthoscope ; la seconde... c'est relativement à une bouteille de champagne et à un bonnet de police : ce qui a été cause que j'ai hérité d'un cardinal qui était à Rome.

Alors je faillis épouser un singe par autorité de justice.

Plus tard j'épousai une femme douce qui

m'adorait à faire frémir. Pour me prouver sa sensibilité et son amour, pendant mon absence, elle coucha avec un adjudant-major du deuxième régiment des grenadiers à cheval de la garde : je me trompe, c'est au contraire lui qui alla coucher avec elle ; ce qui était la même chose pour eux, mais non pas pour moi, qu'il voulut dédommager en m'offrant de nous brûler la cervelle en parties liées : bien obligé!... Je divorçai toute de suite.

Depuis lors, je suis très-heureux ; je n'ai ni père ni mère, ni femme ni enfans ; et je jouis d'une très-bonne santé.

Et cependant je déclare ici, et à la face du ciel, que je fais peu de cas de l'argent : je ne l'ai jamais plus méprisé qu'à l'époque où je ne possédais pas un centime.

Cette époque a duré long-temps pour moi : c'est celle que je me rappelle avec le plus de plaisir.

J'avais douze ans, lorsque ma mère me plaça dans une fameuse pension de Versailles, décorée du nom de lycée et située dans la

partie de la ville la plus aérée, mais aussi la plus triste, à l'extrémité du quartier Saint-Louis, rue des Rossignols, à l'encoignure de la rue de Poix.

Il me semble voir encore le vieux portier, mon professeur de troisième de grotesque mémoire et que je haïssais bien intimement; et puis les deux corps de bâtimens grisâtres, le grand jardin, les murs chargés de charmille et la pelouse toujours verte sur laquelle nous allions quotidiennement, aux heures des récréations, nous ébattre d'abord et nous battre ensuite.

Là, je passai heureux les premières années de ma jeunesse, quoique je fisse peu de progrès dans mes études et que j'eusse une antipathie bien prononcée pour *Cornelius Nepos* et la purée de pois chiches dont on nous régalait deux fois par semaine.

Réputé le plus faible de ma classe, en thème; à coups de poings j'étais le plus fort; et si de tous mes jeunes camarades j'étais celui qui se montrait le moins apte à l'étude, devant le

mur du grand bâtiment c'était moi qui jouais le mieux à la balle.

Telle est la raison qui me fit passer en *troisième*, et la cause pour laquelle je devins amoureux.

De ce moment date ma première infortune, mes premières impressions, mon premier bonheur, mes premiers chagrins.

Il y a fort long-temps de cela, et lorsque je dis qu'il y a fort long-temps, c'est parce que je rougirais de raconter une faiblesse d'hier; je ne pourrais vous faire croire qu'il n'en reste rien en moi aujourd'hui. J'étais donc lycéen, en troisième, et, de plus, amoureux.

Je ne sais pourquoi dans le monde on rit de l'amour d'un pensionnaire, d'un tout jeune homme. Si les femmes lisaient mieux dans les cœurs, elles ne voudraient point d'autre amour; c'est le seul pur, noble, et désintéressé surtout; c'est le seul qui ait de l'enthousiasme, et pour qui le plus grand dévouement, les plus cruels sacrifices soient encore une jouissance.

Plus tard nous parlons plus éloquemment,

nous persuadons mieux ; mais nous sentons moins bien, nous aimons les femmes comme des femmes ; au collége nous les adorons comme des divinités. Il est vrai que les dix-neuf vingtièmes des femmes ne se contentent pas d'être aimées : elles veulent être adorées.

C'est un anachronisme.

Et moi, qui vous parle, j'ai cru, au temps où l'imagination est neuve, belle, riante et plus riche que la nature, j'ai cru fermement qu'une femme était un être intermédiaire entre l'homme et la divinité... Aujourd'hui je crois tout le contraire.

Cornélie, — c'est le nom de ma première passion, — n'avait que deux ans de plus que moi. Toutefois ce fut le hasard qui fut la cause de tout, ou plutôt le hasard fut la cause qu'il n'y eut rien de fait : parole d'honneur.

Et voici :

Un soir que je me *rossais* avec mon meilleur ami appelé Charles, — c'est l'habitude au collége, — me sentant le plus faible, et me

voyant terrassé, je le mordis au mollet : il manqua de m'assommer sur la place.

Le lendemain, je lui lançai ma balle élastique à la tête et je l'attrapai au milieu du visage : le sang jaillit du nez.

D'abord il prit la balle criminelle et il l'envoya, en *irlande*, par-dessus le mur du jardin : c'est-à-dire dans l'habitation contiguë ; ensuite il vint sur moi... Mais au moment où je m'apprêtais à le recevoir de pied ferme, un maître accourut ; ses menaces et ses consolations firent tant qu'il me sauva des terribles représailles que mon meilleur ami aurait infailliblement exercées sur moi, car, je l'ai dit, je n'étais pas de sa force : Charles était beaucoup plus avancé, il faisait sa première année de rhétorique.

Je fus mis au pain sec pendant huit jours ; mon antagoniste me promit de me garder la moitié de son dîner.

La nuit venue, escalader le mur, sauter de l'autre côté et aller à la découverte de ma balle, tout cela ne fut que le temps de la pensée.

Ma vue causa une grande frayeur à une jeune fille qui se trouvait là, par hasard, à ce que je crus : c'était Cornélie.

Je ne l'avais jamais vue; quand même, j'avais si peur d'être découvert que, tremblant comme la feuille, je me jetai à ses genoux en lui demandant pardon.

Elle me releva et me pardonna.

Le lendemain, ma balle était de nouveau dans le jardin séparé du nôtre; mais, cette fois, ce n'était plus Charles qui l'y avait envoyée... Pendant trois jours j'usai du même stratagème; le quatrième j'en fis l'aveu.

Depuis deux jours Cornélie l'avait deviné.

Mais comment se faisait-il qu'elle se trouvât là si tard?... Elle avait donc aussi sa ruse vis-à-vis de quelqu'un?... Ne l'ayant questionnée là-dessus ni le premier ni le second jour, je ne lui en parlai jamais.

Je continuai de la voir chaque soir. Que disions-nous? que faisions-nous? j'avais quatorze ans, elle en avait seize; à cet âge une femme est un ange.

J'aimais l'odeur de ses cheveux, le froid de ses mains, la moiteur de son haleine et surtout ses colères; et puis c'était tout. Quelquefois, en me grondant, parce que je riais, elle s'emportait jusqu'à la frénésie; elle me mordait, je n'osais le lui rendre; mais je l'aurais bien voulu.

Alors, dans mon cœur, il y avait un mouvement sourd et profond, comme si on eût frappé avec un invisible et lourd balancier. Un vertige éteignait en moi le sentiment de l'existence; je me sentais défaillir; j'aurais crié, si je n'avais eu de la prudence; et, lorsqu'après mille riens, — une étreinte sans mot dire, une fleur disputée, un échange de pressement de mains, — il me fallait escalader le mur pour me retirer, alors mes jambes se dérobaient sous moi; je n'avais plus de courage, j'éprouvais une lassitude générale, ma tête était brûlante... Cornélie se moquait de moi le lendemain.

Cette situation dura huit jours encore.

N'est-ce pas ravissant, le soir, à l'heure

du demi-jour, au moment où règne le plus de calme dans la nature et que les acacias prêtent à la brise qui s'élève leurs fraîches senteurs, de se glisser furtivement derrière une charmille dont on escalade le treillage, après un prétexte d'écolier, par bonté de cœur pour ses camarades, par délicatesse pour ses maîtres? Ne devinez-vous pas le motif?...

Du reste, toujours le même délire, la même inquiétude, le même charme, les mêmes symptômes.

Enfin un soir j'avouai ma fièvre à Cornélie.

Elle m'en dit autant.

Il est vrai que son cœur semblait battre plus fort qu'il n'est d'usage; et lorsque nous nous pressions l'un près de l'autre, nous entendions nos artères bouillonner, nous sentions les pulsations de notre fièvre si rapides que nous en étions effrayés.

Pour ma part, ignorant ce que signifiait une telle fermentation dans une poitrine jeune et haletante, j'eus peur.

Cette fois, je fis à Cornélie de ces stupides

et innocentes questions, qui nous font monter le rouge au visage lorsqu'un enfant vient à nous en adresser de semblables.

Elle me répondit fort bas ; et comme j'écoutais le plus près d'elle que je pouvais, sa langue vint à s'embarrasser, et elle resta muette.

Je demeurai silencieux à mon tour : dire combien de temps, je ne pourrais.

Il pleuvait; onze heures venaient de sonner à l'horloge de la pension. Il me fallut encore la quitter sans être plus savant que la veille. Pour m'en retourner, j'escaladai le mur avec plus de peine que jamais ; et, en me cramponnant aux branches d'acacias pour m'aider, je fus arrosé de l'ondée qui lustrait le feuillage.

Point de clarté, ni dans les dortoirs, ni dans les chambres. Dans un collége, tout dort à onze heures.

Cependant, brûlant du désir de m'instruire, et voulant d'ailleurs en avoir le cœur net à l'égard de Cornélie, je résolus d'aller demander des éclaircissemens à mon ami Charles,

avec qui je vivais en très-bonne intelligence depuis l'épisode de la partie de boxe, sachant bien qu'il avait plus d'expérience que moi sous tous les rapports, et qu'il pourrait m'expliquer principalement la cause productrice de mes soubresauts de cœur et de mes bouillonnemens de sang : il faisait sa chimie et sa physique en même temps que sa rhétorique et sa philosophie.

J'entre dans sa chambre, je vais droit à son lit, j'étends les mains pour l'éveiller... je ne sens aucune résistance. J'écarte la couverture, et, au lieu du corps de mon ami, je trouve un traversin placé en long.

C'était une de ces précautions d'écolier, et comme on avait coutume de faire l'un pour l'autre entre camarades, lorsqu'on descendait par la croisée dans la petite rue de Poix, pour exécuter quelques bons tours, ou faire une visite nocturne.

Tout à coup il me passe une idée par la tête..... une idée terrible, une idée à mettre une cervelle à l'envers.

En un clin d'œil, je suis au jardin, puis au mur, puis dans la propriété habitée par Cornélie. Je m'oriente au hasard, au risque de me faire dévorer par quelques chiens peut-être animés des mêmes sentimens que les miens. Le cou tendu, le nez au vent, les bras allongés, avançant en silence sur la pointe des pieds et évitant de faire craquer le sable des allées, j'arrive à la pierre du perron, au parquet du corridor.....

Quelqu'un passe devant moi, je me tiens immobile.

— Cornélie! dit bien bas une voix qui ne me semble pas étrangère.

— Je n'ouvre pas, répond-elle.

— Tu m'en veux! hein?

— Presque un mois absent, fi!

Et ceci fut dit avec une inflexion de voix que je ne connaissais que trop.

Alors je pensai qu'il y avait déjà plus de trois dimanches d'écoulés depuis la première recherche de ma balle élastique.

Cependant Cornélie ouvrit sa porte, qui se

referma vite. Et puis je l'entendis s'écrier en sanglotant.

— Ah! Charles, vous ne m'aimez pas comme je vous aime!...

A ces mots le sang me porta aux yeux, et m'aveugla comme une poignée de cendres chaudes.

— Vilaine menteuse! m'écriai-je.

Et me précipitant avec frénésie et tête baissée sur la porte, je l'enfonçai du premier choc.

— Mademoiselle Cornélie, dis-je d'une voix terrible, ce que vous faites là n'est pas joli... Et certainement... je ne vous reverrai plus... Et toi, Charles... c'est... Je me tuerai!...

L'émotion, la jalousie, les sanglots, la rage, ne me permirent pas d'en dire plus : je suffoquais.

Qu'on est sot quand on est amoureux et innocent!

Le lendemain j'étais si malade que je fus forcé de garder la chambre : j'avais juré de ne plus revoir Cornélie.

Deux jours après, je brûlais d'envie d'esca-

lader la charmille, comme par le passé. Cependant le hasard fit que je tins ma promesse, bien malgré moi, je vous jure, et vous allez voir comment.

D'abord je m'étais brouillé avec mon ami, attention bien délicate de ma part; et cette fois, entre nous, c'était à mort.

Ensuite, ne pouvant résister à cet aiguillonnant désir de revoir, rien qu'une seule et dernière fois, mon infidèle, ma traîtresse, mon bourreau, sous le prétexte de lui rendre quelques bagatelles que j'avais à elle, — ce qui était un mensonge, puisqu'elle ne m'avait jamais rien donné, si ce n'était un soufflet assez bien appliqué, un soir qu'elle était dans ses humeurs alors incompréhensibles pour moi, — je lui écrivis; et une vieille femme, qui faisait toutes les commissions des élèves au dehors, lui remit ma lettre. Je ne pouvais confier ma missive à de plus fidèles mains.

Cornélie ne me répondit pas.

De dépit, je jetai ma grammaire grecque par la fenêtr

Seconde lettre, farcie de longues explications, de pardons à n'en plus finir, de reproches à perte de vue, et de commentaires qui n'avaient pas le sens commun.

Même silence de la part de l'infidèle...

De rage, je rossai d'importance un de mes camarades, qui avait le malheur d'avoir les cheveux rouges.

Ensuite, soit par un sentiment d'amour-propre, qu'on ne peut jamais analyser à cet âge, ou tout simplement par un accès de dépit concentré, je pris un parti consolant : celui de me suicider tout de bon.

Avant d'en venir à cette extrémité, je revins à mon idée première, à cette idée fixe qui ne me quittait ni jour ni nuit, à cette idée qui consumait mon existence, étouffait ma vie, celle d'avoir au moins une explication avec Cornélie, et, cette fois, par les voies légales, les voies ordinaires, c'est-à-dire en me présentant chez elle, par la porte de la rue, et en demandant à lui parler.

Pour cela il me fallait simplement obtenir

une *sortie* du principal, le plus prochain jour de congé. Nous étions au dimanche soir ; j'arrêtai que ce serait pour le jeudi suivant.

Mais j'ignorais ce proverbe arabe : *Le lycéen propose, et le proviseur dispose.* Mon destin devait s'accomplir jusqu'au bout; il était écrit que je ne reverrais jamais Cornélie, justement parce qu'elle ne m'avait pas répondu.

Le jeudi suivant, mon professeur de troisième, — que Dieu maudisse, car c'était un stupide personnage, qui ne m'apprit autre chose qu'à ne pas mettre l'orthographe, — me mit en *retenue;* et d'un trait de plume, d'un seul mot sorti de sa tête sans cervelle, supprima pour moi le jeudi, ce jour vers lequel, pendant la première moitié de la semaine, j'avais tenu constamment les yeux tournés, comme l'ange déchu, vers le ciel.

Deux fois je tentai de *filer*. J'offris ma bourse au portier pour me laisser sortir. — J'avais lu dans tous les romans qui m'étaient tombés sous la main, que les argus ne résistent pas à la vue d'une bourse, — il fut incorruptible.

Il est vrai de dire que je commis la maladresse de la lui laisser examiner auparavant ; elle n'était pas lourde, il n'y avait d'or que le chiffre brodé dessus.

Désespéré, je me mis à chercher tout ce qui pouvait troubler et détraquer ma pauvre tête. Je me peignais toujours Charles dans la chambre de Cornélie, profitant de mon absence... Oh ! cette idée était affreuse, poignante, mortelle!... J'en vins à un tel point de découragement, que je résolus d'en finir, le soir même, avec la vie, pour les punir.

— Au moins, m'écriai-je, elle en pleurera !

Et je me la figurai portant dans son ame le deuil de mon amour, de sa trahison et de ma grandeur d'ame. Cette idée me rendit heureux.

Après le souper, je fis plusieurs voyages à la cuisine, pour y voler du charbon ; après quoi je montai dans ma chambre, où je m'enfermai. Mon charbon allumé, je me regardai dans un petit miroir que j'avais acheté à la foire Saint-Louis, et je me plus à considérer avec com-

plaisance l'altération de mes traits. Je mis mes cheveux en désordre, comme il convient à tout amant qui va se détruire ; et puis j'écrivis une dernière fois à Cornélie, en commençant mon épître comme toutes celles écrites en semblables circonstances :

« Cruelle !

» Quand vous recevrez cette lettre, arrosée de mes larmes, je ne serai plus !... Il est donc vrai..... etc., etc. »

Quand j'eus terminé ma lettre, qui m'avait fort attendri, je fus surpris de m'apercevoir que la vapeur du charbon n'avait pas produit un grand effet sur moi. J'en profitai pour faire mon testament.

J'appelai la vengeance du ciel et de la terre sur mon professeur de troisième.

Je léguai ma balle élastique, mes deux dictionnaires et mon chapeau neuf, à mon cama-

rade aux cheveux rouges, en lui demandant pardon de lui en avoir laissé si peu sur la tête.

Quant à mes bottes, auxquelles je tenais beaucoup,—et l'on sait qu'au collége les bottes sont une parure de luxe, — je voulus en faire un bon usage. J'exprimai la volonté qu'elles fussent vendues au profit des pauvres, des ouvriers sans travail, des veuves, des orphelins et des prisonniers de la ville.

J'eus un moment la pensée d'affecter cette somme à la dot d'une jeune fille blonde et vertueuse, d'une rosière, par exemple; mais je vins à me rappeler que, l'année précédente, MM. les maires de l'arrondissement de Versailles n'avaient pu parvenir, chacun dans leur commune respective, à mettre la main sur une *jeunesse* qui réunît à elle seule les qualités et les avantages requis ; et que, pour remplir le vœu exprimé par le conseil municipal *que* l'*usage* du *couronnement d'une rosière ne fût pas abrogé*, on fut obligé d'en emprunter une à la ville de Chartres, qui se

fit un véritable plaisir de l'expédier par la diligence ; de sorte que je ne changeai rien à ma dernière disposition testamentaire.

Il était tard, ou plutôt il commençait à être de bonne heure. Ne me sentant pas encore faible, je relus mon testament, ma lettre, et je me pris à pleurer de tout cœur; puis, quand mes larmes furent taries, je me sentis la tète lourde. — Allons! dis-je, c'est fini, adieu!... Et, après m'être arrangé dans une posture intéressante, je fermai les yeux et ne tardai pas à m'endormir.

Quelques heures après, une douleur vive à l'oreille me réveilla en sursaut.

C'était mon professeur de troisième qui venait de me la tirer. Il était entré sournoisement dans ma chambre, et, me trouvant encore au lit, dormant comme une marmotte, il n'avait pu résister à la force de l'habitude.

En ouvrant les yeux je me crus mort et en enfer.

Alors cette idée, que je n'avais pas même songé à recommander mon ame à Dieu avant

mon suicide, vint me tourmenter; mais, aux *manières* de mon professeur, je *sentis* bien que je me portais à merveille.

La veille un de mes camarades, en jouant à la balle; avait brisé un des carreaux de ma fenêtre, je ne m'en étais pas aperçu, tant j'étais absorbé par les sombres pensées qui m'agitaient en rentrant dans ma chambre; de sorte que la vapeur du charbon n'avait produit aucun effet.

L'année suivante je perdis ma mère, et, avec elle, le peu de fortune que m'avait légué mon père.

Je pleurai abondamment et long-temps.

Pour me consoler, mon oncle, le frère du cardinal qui était à Rome, me fit sortir de pension, et me plaça à Paris chez un huissier qui promit de me donner, avec les premiers élémens du droit, vingt-cinq francs d'appointemens fixes par mois.

Ce fut une très-mauvaise plaisanterie de la part de mon oncle. Je ne m'en formalisai pas, parce qu'il était mon tuteur, et que je n'au-

rais su que faire; mais, chez cet huissier de la rue des Écrivains, je n'appris qu'à connaître parfaitement la topographie de la capitale, le nom de toutes les rues avec leurs tenans et leurs aboutissans : c'était un véritable apprentissage de cocher de cabriolet.

Chaque jour j'allais régulièrement quatre fois au Palais, deux fois au timbre; au Tribunal de commerce, six fois; à l'enregistrement, trois fois, et une fois à Sainte-Pélagie. Je ne compte pour rien mes courses chez les huissiers, ses collègues, du ressort du département. Aussi le soir, en rentrant à l'étude, j'étais exténué; le premier mois de mon entrée en fonctions, j'usai pour vingt-six francs de chaussure et j'attrapai une fluxion de poitrine.

J'occupais alors une chambre au sixième étage, dans une maison de la rue du Renard, derrière le cloître Saint-Merry, et à proximité de mon patron. Mon oncle l'avait meublée fort agréablement pour moi. Elle était charmante, et n'avait qu'un désa-

grément : c'est que j'étais obligé, tous les matins en m'habillant, d'ouvrir la fenêtre et la porte, chacune placée en face l'une de l'autre, afin de pouvoir allonger les bras quand il me fallait passer ma redingote.

Du reste, la vue dont je jouissais était magnifique : les murs de Saint-Merry, Montfaucon, l'hôpital Saint-Louis et le Père-Lachaise, recréaient agréablement mes yeux ; ce qui faisait beaucoup rire ma voisine, lorsqu'elle se mettait à la fenêtre en même temps que moi ; car je ne vous ai pas encore dit que j'avais une voisine, dont je n'étais séparé que par une mince cloison.

Pendant ma maladie, ce fut elle qui me consola de ses douces paroles et m'appliqua des cataplasmes sur l'estomac. Mon oncle la laissa faire, parce que sans cela il eût été obligé de payer une garde-malade.

Avec quelle impatience je souhaitais mon rétablissement, pour acquitter à la fois la dette de la reconnaissance et celle du pharmacien !

Enfin la santé me revint tout-à-fait ; mais ma voisine ne revint plus du tout.

J'allai la voir : elle me reçut bien.

Virginie était son nom ; elle était jeune et couturière en robes ; vive et très-économe ; blonde et excessivement laborieuse. Elle travaillait du matin au soir, et ne voulait pas faire d'amant : ceci me piqua.

Je résolus de lui faire une cour assidue ; et, malgré son affectation de ne rien voir, je m'aperçus qu'elle n'était pas indifférente à mes attentions. Occupée activement toute la semaine, elle ne sortait que le dimanche ; mais aussi, quel que fût le temps et la saison, il fallait qu'elle sortît, qu'elle allât se promener ; et, comme elle raffolait de la campagne, elle ne s'effrayait pas des courses à pied ; elle allait facilement, dans la même journée, de Meudon au pré Saint-Gervais, et de Vincennes au bois de Boulogne, et tout cela sans boire ni manger.

Une pareille maîtresse devait être un trésor pour moi.

Un soir je lui parlai de Montmorency. Ses

yeux brillèrent soudain d'un éclat inaccoutumé; elle bondit sur sa chaise, et son aiguille s'échappa de ses doigts.

J'en conclus, ou qu'elle connaissait beaucoup Montmorency, ou bien qu'elle n'y était jamais allée. En effet, de sa vie elle n'avait dépassé Saint-Denis.

Je lui fis donc l'offre de la conduire à Montmorency le dimanche suivant. Elle accepta, en rougissant de plaisir, en y mettant toutefois la condition que j'emmènerais son amie.

Par forme d'acquiescement je lui donnai un baiser à l'improviste : sa poitrine se gonfla.

Depuis que j'étais chez l'huissier, j'en avais appris un peu plus long qu'au collége. Le second clerc m'avait démontré quelques-unes de ses théories sentimentales ignorées, — j'en suis très-persuadé, — de mon ex-ami Charles, tout rhétoricien qu'il était, lorsqu'il me fit commencer mon cours de philosophie dans le corridor de Cornélie.

A propos, j'avais connu la cause pour laquelle elle n'avait pas répondu à mes lettres :

c'était parce qu'elle n'avait su de sa vie tracer deux jambages avec un délié, et qu'il n'était pas encore question de la méthode Jacotot, au moyen de laquelle on parvient à faire des vers comme Lamartine et des enfans comme un brasseur anglais.

Ayant commencé à mettre en pratique, à l'égard de Virginie, les théories que m'avait enseignées le second clerc, je me persuadai facilement que bientôt ma voisine et moi ne ferions qu'un, et que nos deux chambres deviendraient un seul et même boudoir, sans que la cloison qui les séparait en souffrît la moindre atteinte; et qu'enfin, cela me procurerait infiniment d'agrément.

Donc le samedi, ayant touché mes appointemens, j'arrivai rue du Renard, fier comme un coq; et Virginie, me voyant entrer chez elle en faisant sonner mes écus dans ma poche, m'appela *son chat*.

J'avais véritablement l'air vainqueur.

Cette fois, en lui disant bonsoir, ce fut elle qui, d'un petit air charmant, me tendit sa

joue : c'était une provocation. Je lui donnai un long baiser sur l'œil.

— A demain matin, me dit-elle.

— A demain, lui répondis-je en soupirant.

Et j'allai immédiatement me mettre dans mon lit, où je ne fis qu'un somme jusqu'au lendemain.

Ceci est contre l'ordinaire d'un amant qui se voit à la veille d'être heureux ; mais j'étais sûr de l'empire que j'avais pris sur le cœur de Virginie, — j'avais fait au moins dix lieues dans la journée ; — de sorte que je me mis à ronfler comme la bombarde d'un orgue : ce qui n'était nullement dans les principes.

Le lendemain matin on frappe deux petits coups à ma cloison. J'ouvre les yeux : un reflet d'azur colorait mes rideaux : le ciel était bleu, l'air doux et printannier. Je m'habillai promptement, et me présentai à la porte de ma voisine : elle me tendit la main.

Elle était jolie et fraîche comme la matinée.

Sa robe était rayée de bleu et de blanc ; sur sa tête, un chapeau de sparterie avec des

rubans bleus; et puis un pierrot de mousseline à mille plis, moins blanc peut-être que le cou qu'il emprisonnait.

—Ce soir, me dis-je en me rengorgeant, je serai à la place du pierrot.

Son amie était toute vêtue de rose. Vous saurez que je déteste le rose, je ne sais pourquoi; mais enfin j'ai toujours eu cette couleur en horreur: j'en tirai un fâcheux augure.

Nous partons. Je donnais un bras à Virginie, et l'autre à son amie, que j'avais entendu appeler Adèle, et nous montons dans un coucou de la Porte-Saint-Denis, qui nous conduit jusqu'à Labarre. Là nous mettons pied à terre, et, montant la côte, nous arrivons chez Leduc, si connu par son enseigne du *Cheval-Blanc* et ses canards aux navets.

Par prévision, je paie d'avance le dîner; et bientôt nous courons tous les trois à travers les bois d'Andilly, immortalisés par Jean-Jacques.

C'était une des cinq belles journées qu'il fit à Paris cette année-là; de sorte que le sang

coulait limpide dans nos veines ; je sentais à mon corps une souplesse, une vigueur inaccoutumée. Tous trois avec de gais, de rians et de rouges visages, nous sautions comme les chevreuils de la forêt voisine, lorsque tout à coup, au milieu de ce bonheur, un incident vint tomber, comme une ardoise, sur mon épaule.....

Mes compagnes font la motion de se promener sur des ânes.

Craignant pour ma bourse, je blâme ce projet, en prouvant que la promenade sur ses jambes est cent fois plus agréable et plus salutaire en même temps. Démenti sur ce point, je me rejette sur les dangers et le ridicule de ces sortes de cavalcades. Alors une vive discussion venant à s'engager, je sentis tout mon sang se figer, et involontairement je portai la main à la poche de mon gilet.

Ce fut précisément ce qui me perdit.

Ayant affaire à des amazones qui interprétèrent à leur avantage un geste que j'aurais dû savoir comprimer, elles abandonnèrent la

question des ânes pour aborder celle des chevaux, beaucoup plus embarrassante pour moi.

Battu sur tous les points, pour dernière ressource je parle de la difficulté de trouver trois quadrupèdes à la fois... Je suis à l'instant victorieusement réfuté par une foule d'ânes sellés, bridés, harnachés, qu'elles aperçoivent au détour d'une allée, venant droit à nous. Les jeunes filles sautent de joie... Prêt à me trouver mal, je suis forcé de m'asseoir.

Il est des circonstances où il faut savoir se faire de nécessité vertu... Alors m'avançant vers ce demi-quarteron d'ânes, j'en demande gravement trois.

Les deux amies m'embrassent de ravissement.

Il faut l'avouer, j'éprouvai comme un étouffement en voyant avec effroi qu'elles choisissaient précisément les plus beaux et les plus gras, ceux dont les selles étaient les plus neuves et les plus élégantes.

Je pris le plus laid, comme pour établir une sorte de compensation.

Nous partons. Une espèce de petit monstre moitié bancal, aux trois quarts bossu et n'ayant qu'un œil, nous suit par derrière en réglant son trot sur celui des ânes. Nous traversons le bois de Châtaigniers; les chemins étaient bordés de rosiers sauvages et de sureaux; les jeunes filles riaient aux éclats, tandis que le petit bonhomme criait à tue-tête : *Pas si vite!*

Moi, sombre, impassible, pensif, j'étais bien loin derrière elles, la tête baissée et les jambes pendantes de façon à ce que l'herbe me servait d'étriers; je comptais sur mes doigts, attendu que je n'ai jamais pu compter autrement.

D'abord le coucou pour lequel j'avais donné trois francs, parce que c'était un dimanche; le dîner, que j'avais eu la prudence de payer d'avance, en buvant une bouteille de bière que j'avais oublié de payer, tant ces demoiselles étaient pressées d'aller à l'ermitage, douze francs, y compris le café; mais point de liqueur, parce que je n'en bois jamais. Il me fallait bien compter au moins quatre francs

dix sous pour le retour, parce qu'indépendamment de ce que c'était dimanche toute la journée, nous ne quitterions Montmorency que le plus tard possible, et que personne de nous ne se soucierait d'aller à pied jusqu'à Saint-Denis...

Ah! j'oubliais une brioche de six sous que j'avais achetée sur la place, pour mademoiselle Adèle, qui l'avait mangée, à elle seule, pour se débarrasser d'un poids qu'elle croyait se sentir sur l'estomac.

Or, tout cela faisait dix-neuf francs quatre-vingts centimes; je n'étais parti le matin qu'avec les vingt-cinq francs montant de mon mois d'appointemens. Si les ânes coûtent plus de cinq francs, pensai-je en faisant un long soupir, je n'aurai pas assez pour les payer... Alors comment me tirerai-je de là?

Ici les jeunes filles m'appelèrent pour me reprocher ma mauvaise humeur; Virginie surtout avec une petite moue charmante me dit :

— Fi, que c'est laid! vous qui êtes ordinairement si gentil avec moi.

— Est-ce que vous êtes fâché contre moi? ajouta Adèle.

Je prétextai un mal de tête impromptu.

— C'est dommage, dirent-elles.

Et elles se remirent à rire comme de jeunes folles.

Il me sembla qu'elles s'amusaient à mes dépens. J'eus un moment l'idée d'opérer une habile retraite et de les laisser là toutes deux avec les trois ânes et le petit cornac; mais je revins bientôt à des sentimens plus délicats; et puis je sentais que je ferais honneur au dîner.

Enfin elles proposèrent de retourner au *Cheval-Blanc*, elles se mouraient *de besoin* : j'acceptai de grand cœur. Déjà nous étions retournés sur nos pas, lorsque vint à passer une marchande de gâteaux : elles l'arrêtèrent.

Il me fallut encore donner six sous à cette marchande, vieille, laide, ridée et couverte de sales haillons; j'étais furieux. Il me sembla que c'était une apparition, une sorcière sortie de

l'enfer pour me tourmenter ou me prédire quelques dépenses imprévues.

Grâce à Dieu, nous arrivons à l'endroit où nous avons pris les ânes; le cœur me bat, je respire à peine. Je fais partir mes compagnes devant moi et je demande au petit bonhomme, d'une voix sévère et en fronçant les sourcils :

—Que te dois-je pour tes trois mauvais ânes?... Allons, vite!

Le petit *ânier* me regarde de son œil avec hésitation.

—Parle donc!

—Trois beaux ânes, pendant une heure et demie à vingt sous par heure, ça fait..... ça fait.....

Et le petit monstre comptait sur ses doigts absolument comme moi en répétant toujours : ça fait... ça fait...

—Ça fait pitié! des ânes comme cela, m'écriai-je.

—Non, monsieur, ça fait quatre livres dix sous en tout.

Il venait de me débarrasser d'un poids

énorme : je lui donnai quatre francs cinquante centimes, plus deux sous pour boire, car il devait avoir soif.

Ce pauvre petit, il n'était pas si disgracié de la nature que je me l'étais figuré d'abord. Et puis il n'avait pas l'air heureux ; je me reprochai même de l'avoir rudoyé. Je lui promis de penser à lui lorsque je reviendrais à Montmorency. Il me remercia beaucoup.

Je n'avais plus que quatre francs quatre-vingts centimes ; c'était juste ce qu'il fallait pour la voiture : allons, dis-je, cette fois j'en suis encore quitte ; et dispos, léger, avec un appétit incommensurable, je rejoignis mes deux amies : j'étais d'une gaieté assourdissante.

Notre dîner se prolongea sans casse, ni supplément ; déjà nous en étions aux cerises, et on allait nous monter le café,—je le souhaitais avec impatience,—lorsque j'entends quelqu'un monter l'escalier...

C'est M. Leduc en personne.

La pâleur me monte au visage ; je sens comme quelque chose qui se fige sur mon

estomac ; ma digestion en est arrêtée à l'instant, lorsque notre hôte, ce féroce restaurateur, a l'audace de me demander si je veux *un peu* de champagne.

A cette offre, les jeunes filles font un bond sur leur chaise et fixent leurs regards sur moi avec un sourire enivrant... Je ne les regarde pas; mais sans trop faire la moue, je réponds assez poliment à l'agent provocateur :

—Nous vous remercions, monsieur; j'en ai bu chez vous il y a quelques jours, et je ne l'ai pas trouvé bon.

—Mais ce n'est plus le même; celui que je vous offre aujourd'hui est excellent; on me l'a expédié directement d'Aï.

—Ecoutez, dis-je à mes jolies convives, nous en boirons à Paris; il est tard, croyez-moi, partons.

Je me lève de table : nous descendons tous les quatre. Dans la cuisine la fille interrompt son dîner pour venir me prier *de ne pas l'oublier*.

— Non certes, lui dis-je; comment vous appelez-vous?

— Catherine pour vous servir, monsieur, me répond-elle en me faisant une révérence cagneuse.

— C'est bon, Catherine; je m'en souviendrai. Et je cours rejoindre mes compagnes.

Arrivés aux voitures, tous les cochers me demandent quarante sous par place.

— Je n'en ai payé que vingt ce matin, dis-je en colère.

— Mon bourgeois, c'est que c'est toujours plus cher le soir; et puis le temps n'est pas sûr.

J'offre mes quatre francs seize sous, — c'est tout ce que je possède; — ils refusent en me riant au nez.

J'étais désespéré : je ramenai mon mal de tête sur le tapis, et dis qu'ayant besoin d'air décidément j'irais à pied.

Je paie les places des jeunes filles, qui s'installent dans le fond de la voiture; un maréchal-

des-logis de hussards s'assit entre elles deux, et bientôt je les perds de vue.

Je regagnai Paris triste et courant toujours. Je ne m'étais pas du tout amusé à Montmorency ; et j'arrivai chez moi, après minuit, d'une humeur…

Le lendemain je rencontre Adèle :

— Eh bien ! lui dis-je, la route, hier ?

— Le sous-officier s'appelle Victor, me répond-elle ; il a été bien aimable… Il nous a fait boire du vin de Champagne au café de la porte Saint-Denis.

Je lui tournai le dos brusquement.

Deux jours après il me sembla entendre, à onze heures du soir dans la chambre de Virginie, un bruit de talons de bottes qui se mariait à une voix d'homme : je ne pus fermer l'œil de la nuit.

Au point du jour, je fais avec une vrille un trou à la cloison, et je distingue sur une chaise un uniforme complet de hussard !… Seulement, au lieu d'un colback, il y avait un bonnet de police.

J'en avais vu assez pour savoir à quoi m'en tenir sur la vertu de ma voisine ; et à partir de ce jour, je ne lui parlai plus, regrettant bien davantage l'emploi que j'avais fait du montant de mes appointemens et de mes économies, que la perte d'une maîtresse capable de se donner au premier *moustachon* éperonné que le hasard lui faisait tomber sous la main.

Déjà je n'aimais pas beaucoup MM. les militaires; cette aventure me fit prendre en aversion tous les régimens de hussards de l'armée; heureusement que le ciel, ou plutôt mon oncle le cardinal, vint me venger de la perfide Virginie. Il mourut, mon bon oncle ; j'étais son unique héritier, je fis tout exprès le voyage de Rome, après avoir donné ma démission à l'huissier mon patron.

Ne fallait-il pas aller pleurer mon oncle et recueillir sa succession ?

Lorsqu'on est dans un pays que l'on ne connaît pas, il est bon d'en étudier les mœurs, les usages et les coutumes. Quant aux mœurs, comme les Romaines n'en ont guère et que les

Romains n'en ont pas du tout, mes études ne furent pas longues ; et, pour ce qui était des usages et des coutumes, je m'en souciai peu. Je passais mon temps à prendre de ces délicieux sorbets tels que je n'en ai jamais savouré de semblables chez Tortoni, et à manger, avec recueillement, des asperges comme vous n'en avez jamais vu figurer de semblables à l'étalage de Chevet.

Après de nombreuses chicanes, un déluge de méchantes paroles, une multitude de contestations, une foule de menaces et une nuée de réclamations, je me trouvai enfin légitime possesseur de la succession du prince de l'église ; Seulement je me vis forcé d'en abandonner une moitié aux moines, aux avocats, au fisc et aux procureurs, pour conserver l'autre.

Trois fois je manquai de tomber sous le poignard des collatéraux de mon oncle ; on me vola ma bourse deux fois. Je ne fis à Rome qu'une seule emplette, celle de camées antiques qu'on disait fort précieux : un artiste français à qui je les fis admirer, après mon

achat, les reconnut tout de suite pour être de fabrique moderne.

J'avais remarqué, au Colysée, une petite Napolitaine charmante qui voulait m'épouser à toute force : elle me suivait partout. Je n'avais jamais vu de créature plus aérienne, sans en excepter même Cornélie. Elle pleurait avec des poses enchanteresses; elle avait des attaques de nerfs si gracieux, que c'était plaisir de la rendre à plaindre : j'en étais fou.

Mais voyez la bizarrerie!... elle ne voulut jamais *faire mon bonheur* que sur la promesse sacrée qu'elle deviendrait ma femme.

De fait, je la désirais de tout mon cœur; de droit, je ne l'aurais pas voulue pour l'héritage de mon oncle. Et cependant, à son tour, elle m'avait juré, par le sang de saint Janvier, qu'elle était aussi pure que l'agneau sans tache : je n'en avais rien cru.

Cependant la veille du jour où je devais quitter l'Italie pour revenir en France, ne voulant pas en être pour mes frais, sachant d'ailleurs par expérience que rien n'est malsain

comme un sentiment rentré, je promis à ma maîtresse tout ce qu'elle voulut : le soir même elle m'accorda un rendez-vous.

Avant de sortir de chez moi, je fis des frais de toilette; en arrivant chez elle, je fis des frais d'éloquence et..... Je commis une espèce de crime, car je faussai le serment que je lui avais fait.

Après un second, un troisième crime, commis toujours de la même manière, je fis la faute de m'endormir..... Par un motif de curiosité bien pardonnable chez une Italienne, ma compagne se leva, fouilla dans mes poches et y trouva mon passeport, que j'avais fait viser la veille, devant quitter Rome le jour même. Je ne sais ce qu'elle trouva encore dans mon portefeuille ni le temps que dura mon sommeil et ses minutieuses recherches; mais ce que je me rappelle très-bien, c'est que je ne me réveillai que sous les ongles de ma Napolitaine furieuse, qui m'appliqua, d'une voix dont l'accent allait à l'ame, un grand nombre d'épithètes en pur toscan. Je crus atténuer

mes torts en cherchant à commettre un quatrième crime, espérant ainsi mériter mon pardon : point. Elle voulut me dévisager; elle sauta même sur un poignard, et moi je sautai par la fenêtre.

Qu'on se rassure ; j'étais au rez-de-chaussée.

Je partis, bien résolu de ne jamais remettre les pieds dans un pays où il n'y a que de faux camées, des poignards et des asperges.

De retour dans la capitale, je pensai à mettre la succession de mon oncle à l'abri des emprunteurs, des spéculateurs, des entrepreneurs, des agioteurs ou des voleurs, ce qui est à peu près la même chose. Je l'avais réalisée en mandats sur Paris; elle se montait à six cent mille francs. Un agent de change, moyennant courtage, se chargea de me les échanger à la Bourse contre trente mille livres de rente, et je le laissai faire, tant j'ai d'aversion pour tout ce qui sent l'agiot, le troc et l'échange en général.

Une fois que j'eus entre les mains les inscriptions qui constataient ma nouvelle fortune,

je ne songeai plus qu'à chercher une femme pour l'épouser, et partager avec elle mon lit et mes trente mille livres de rente.

Je n'ai jamais aimé ni à coucher ni à manger mon argent seul.

Ne voulant point me marier avec une Parisienne, je résolus de faire mon choix à Versailles. Là il ne manque pas de femmes bien élevées : elles aiment la musique et leurs maris ; moi, j'ai toujours été fou de la musique, et persuadé que j'adorerais ma femme.

Et puis les souvenirs de mon enfance, de ce pays que j'avais tant de fois parcouru dans mes promenades de pension ; la pureté de l'air que l'on y respire, l'appétit qu'il occasionne, la beauté majestueuse du parc, la solitude même qui règne à travers la ville ; tout offrait à mon imagination, déjà rassasiée de plaisirs bruyans, ce bonheur tranquille, cette sérénité d'ame qui fait la véritable félicité sur la terre. A Versailles, on n'a pas à craindre, comme à Paris, qu'au détour d'un carrefour la roue du cabriolet de votre méde-

cin vienne vous couper en deux; on n'a pas le désagrément d'être coudoyé à chaque pas par une foule qui se croise et se heurte sans cesse; je n'y trouverais à redire qu'une seule chose: c'est que la plupart des femmes y portent des bas bleus. Abstraction faite de cette petite faiblesse, Versailles est un séjour charmant, enchanteur, délicieux.

Nous étions à la fin du mois de mai; ce plus beau mois de l'année avec des gelées blanches, un ciel gris, de la pluie, du vent, de la grêle, de la boue, des oiseaux muets, des promenades sans verdure et sans femmes; des primeurs sans goût et des fleurs sans parfum. Du moins c'est ainsi, depuis que j'existe, que j'ai toujours vu ce joli mois de mai à Paris. Heureusement qu'à Versailles si les modes y sont souvent en retard, en revanche la nature y est presque toujours en avance.

Je pris la voiture et un millier d'écus dans mon portefeuille, et j'allai descendre à l'hôtel des Réservoirs: c'est le plus en vogue.

Déjà je commençais à me repentir d'avoir

quitté Paris pour chercher une jeune femme dans une ville où il n'y en a que de vieilles, lorsqu'un jour que le soleil était beau, le ciel uni et que les papillons jouaient avec les fleurs des champs, j'allai me promener du côté de la ferme de Glatigny, au milieu de ces charmantes maisonnettes entourées de bois et de charmilles qui servent de ceinture au bois du Bel-Air.

Je m'étais couché sur l'herbe nouvelle, mon imagination riante et vagabonde plus que les abeilles dorées qui s'enfonçaient, en bourdonnant, dans le calice des fleurs, couraient çà et là et revenaient à moi toutes parfumées de chèvrefeuille et de menthe. Là, mes yeux s'arrêtèrent sur une fenêtre encadrée de pois de senteur, de liseron et de clématite; sur cette fenêtre pendait, ondulée par le vent, une écharpe de femme, une écharpe bleue. — J'ai toujours aimé cette couleur de préférence à toute autre, vous le savez. — Puis j'entendis une voix, une voix céleste; elle disait un chant d'amour avec une expression à ser-

rer le cœur; et par momens elle se taisait : on eût dit qu'elle pleurait. J'attendis longtemps : personne ne se montra à la fenêtre.

A l'instant où je partais, le vent emporta l'écharpe; je la ramassai, la cachai dans mon sein et jurai de ne la quitter jamais : c'était un souvenir.

Toute la nuit je songeai à la belle inconnue, et me fis d'elle un portrait ravissant.

Le lendemain, à la même heure, j'étais encore sur l'herbe, un volume de *Delphine* à la main. Je ne vis rien que la clématite, les pois de senteur et les liserons tremblans au vent, mais du moins j'entendis la voix : elle me sembla encore plus suave et plus mélodieuse que la veille. Véritablement il y avait des larmes dans cette voix.

Alors j'établis dans mon esprit que la jeune fille était blonde, — non pas que j'aime les blondes, je les déteste; — mais ici je pardonnais à mon antipathie en faveur de la voix et du choix de la couleur de son écharpe, qui me faisait préjuger que l'inconnue devait être

blonde. Naturellement je vins à lui donner de grands yeux noirs, — ce qui est excessivement rare ; — puis une taille svelte, une démarche souple, une main mignonne avec des doigts transparens, effilés; enfin le pied le plus petit possible ; de sorte que je m'en allai on ne peut pas plus amoureux.

D'autant que j'avais vu, quelques jours auparavant, au parc, tandis que la musique du premier régiment de la garde royale exécutait ses marches et ses symphonies allemandes, dans le *bosquet de la Colonade*, une jeune fille blonde avec de grands yeux d'un noir brillant, une taille svelte et une démarche souple. Quant à sa main, je ne l'avais pas vue, parce qu'elle avait des gants. Je n'avais fait aucune attention à son pied, tant j'étais occupé de son visage ; seulement elle n'avait pas d'écharpe : ce qui ne m'empêcha pas de présumer que c'était la même jeune fille. Sans cela, pensai-je, il serait impossible qu'une voix m'eût ému à un tel point.

Il est vrai de dire que la fenêtre appartenait

à une maison d'assez chétive apparence. Elle n'est pas riche, dis-je encore à part moi, tant mieux! j'ai de la fortune pour deux, il n'y aura pas, entre elle et moi, d'obstacle pour cause d'intérêts pécuniaires : je l'épouserai.

Cette idée m'avait tellement donné l'envie de serrer les nœuds de l'hymen que déjà j'avais pensé à faire l'acquisition d'une jolie habitation située près de Buc, où il y avait un jardin anglais et beaucoup d'eau ; là nous devions goûter le bonheur des anges.

J'ai toujours cru aux anges et au bonheur.

Après, je pensai aux cadeaux de noces ; et tout en me promenant sur l'avenue de Saint-Cloud, je me rendais compte de mes achats : enfin, dis-je très-haut, — car j'ai la mauvaise habitude de parler haut en marchant, — c'est une affaire arrêtée ; dans huit jours la noce, et dans......

— Mon cher ami, me dit un homme âgé et décoré qui venait derrière moi, je vous en félicite bien sincèrement.

— De quoi?

— De votre prochain mariage.

Je me vis forcé de lui raconter toute l'histoire ; aussi bien il ne m'aurait pas quitté. Je ne connaissais cet homme que depuis mon arrivée à Versailles ; je l'avais rencontré à la foire et à dîner dans une maison où je n'étais allé que deux fois ; et depuis ce temps, lorsqu'il m'apercevait, me sachant riche, il venait à moi, me traitait comme un intime, me confiait tous ses secrets, et obtenait ainsi, par importunité, ce que l'on ne dit qu'à un ami, quand on en a un.

— Mon jeune ami, me dit-il, c'est ma nièce ; elle pince de la harpe...

— Vraiment, mon cher ami ! — C'était la première fois que je l'appelais ainsi ; — il me parut enchanté.

— Écoutez, continua-t-il, je vais parler pour vous à mon frère : il est vrai que ma nièce n'est pas douée des dons de la fortune ; mais elle tient à une famille des plus honorables. Elle a une pension ; son frère, ancien ministre, est aujourd'hui ambassadeur en Italie,

il ne tient qu'à elle d'avoir un logement dans le château de Versailles.

— Bah!..... Comment! ce serait mademoiselle de....

— Précisément.

Il me sembla que j'enflais dans ma redingote.

Le lendemain cet oncle respectable devait me servir d'introducteur.

J'arrivai à Glatigny bien frisé, bien cravaté, bien ganté, bien empesé et bien ridicule; sentant l'eau de Portugal d'un quart de lieue à la ronde, comme le doit tout homme qui va demander une jeune et belle personne en mariage: mon cœur battait vivement en entrant.

On me présente à ma fiancée...

Comme à Rome, comme avec ma Napolitaine, je saute par la fenêtre et me mets à courir, sans chapeau, jusqu'au grand Montreuil; je franchis la rue de la Condamine et j'arrive sur l'avenue de Paris, attendant avec impa-

tience une voiture pour fuir encore plus vite...

Ma prétendue était une affreuse bossue; plate par devant, sans dents, sans cheveux, avec des yeux éraillés; les mains lui descendaient plus bas que le genou, et ses pieds... Oh! quels pieds!...

Un célérifère vint à passer; et tandis que le conducteur descendait de son siége pour m'ouvrir la portière, je me sentis saisir violemment à la gorge: c'étaient le père et l'oncle qui m'avaient suivi à la piste.

D'un coup de poing je jette le père dans le fossé qui borde la route; quant à l'oncle... il alla ramasser son frère.

A peine étais-je monté dans la voiture qu'un gendarme accourt et me demande mon port d'arme, mon permis de séjour, mes papiers enfin. Il me fallut descendre. Je fus conduit chez le maire, et là je me vis accusé, par les deux hommes qui tenaient *à une famille des plus honorable*, du vol d'une écharpe bleue qu'on retrouva dans ma poche.

Il me fallut de nouveau raconter toute

l'histoire. Les assistans, y compris le gendarme, en rirent prodigieusement.

Le premier usage que je fis de ma liberté fut d'aller acheter un chapeau et de retourner à mon hôtel pour y faire moi-même mes préparatifs de voyage, décidé à ne jamais remettre les pieds à Versailles. Il me sera facile de me figurer, dis-je en moi-même, que la France n'a plus pour moi que quatre-vingt-cinq départemens. Je partis pour Paris une heure après.

Hélas! je n'étais pas au bout : c'était le département de Seine-et-Oise, la ville même de Versailles, qui devait être le théâtre de la plus grande de mes catastrophes..... Je veux parler de mon mariage.

Je m'étais lié, à Paris, avec un honnête négociant fort riche, qui avait à Rocquencourt une demi-douzaine de fabriques de carton de pâte de tout genre, avec une fille unique en pension à Saint-Germain-en-Laye.

Il m'en parlait chaque jour — non de ses fabriques, mais de sa fille — comme d'une jeune

personne accomplie. Elle avait déjà atteint sa dix-septième année; mais il ne voulait la retirer de pension que pour la marier : elle devait avoir trois cent mille francs de dot. Il abandonnait à son gendre la gestion ainsi que les bénéfices de ses fabriques, qui étaient immenses.

J'eus la curiosité de voir cette petite merveille; mon ami m'emmena à Saint-Germain, et alla chercher sa fille. Je n'ai jamais vu de jeune personne plus séduisante... c'était à en perdre la tête.

Je passai près d'elle une matinée délicieuse; son père en parut enchanté.

Le soir, après un dîner champêtre, il fallut songer à reconduire l'enivrante fille à sa pension; je lui donnais le bras. Ce fut en causant tous deux bien bas, en échangeant de ces petites confidences qui ne sont rien et qui cependant laissent de profondes traces dans le cœur de ceux qui les reçoivent, et tandis que, tout haletans, nous montions la côte de Saint-Germain, que nous tombâmes tout

à coup amoureux fous l'un de l'autre. Déjà je l'aimais comme un insensé ; de son côté elle avait déclaré à son père, en le quittant, qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que moi.

Le lendemain matin je la demandai en mariage à mon ami, qui faillit m'étouffer en m'embrassant, tant la joie qu'il manifesta fut grande.

Trois semaines après, j'étais en possession d'une femme adorable, de trente mille francs, et de six fabriques de carton en pleine activité. Mon beau-père se retira tout-à-fait du commerce, et vint se fixer à Versailles. Nous l'y suivîmes, étant obligé d'y venir moi-même trois ou quatre fois par semaine pour surveiller nos nombreux ouvriers.

Dans l'espace de deux années nous doublâmes nos capitaux et nous étendîmes nos relations par toute l'Europe. J'étais très-heureux et toujours très-amoureux de ma femme ; elle, comme je vous l'ai dit, m'adorait à faire frémir.

Nous nous quittions à peine ; nous pleurions

des absences de dix minutes ; et, de la rue à la fenêtre, s'établissait à perte de vue une correspondance télégraphique de baisers, donnés à la main et soufflés à l'air, jusqu'à ce qu'un des angles de la rue Satory vînt mettre fin à ces transports.

Les voisins s'en scandalisaient : les hommes se moquaient de moi, les femmes de ma femme. La bonne odeur d'une si durable lune de miel enfantait mille discordes dans le quartier.

— Tu ne m'aimes pas de la sorte, disait l'épicière à son époux.

— Ah ! si j'avais une femme comme celle-là ! répondait l'épicier à son épouse.

C'était pour moi seul que ma femme était coquette ; ce n'était que pour elle que je me faisais faire un habit neuf. Véritablement nous étions fort heureux tous deux.

Un jour vint qu'un de mes correspondans m'écrivit de me rendre à Lyon tout de suite pour une affaire très-importante : il s'agissait de la faillite d'un négociant, qui avait à nous

des marchandises pour une valeur considérable.

Alors ce furent des gémissemens dont la maison trembla; le propriétaire craignit même un moment pour sa propriété. Deux taies d'oreiller furent mouillées de larmes, et nos sanglots attroupèrent nos voisins dans la cour, de telle sorte qu'il fut question d'envoyer chercher le curé de Saint-Louis pour nous apporter un peu de consolation. Ma femme voulut m'accompagner jusqu'à la malle-poste, que j'allais prendre à Paris. Elle pleura dans la rue Satory, dans la gondole tout le long de la route, à Paris et jusque dans la cour de l'hôtel des Postes; et à six heures du soir, lorsque les postillons cinglèrent leurs fouets à gros nœuds sur la croupe des chevaux, qui ruèrent et partirent avec des hennissemens forcenés, ma pauvre femme s'évanouit; je lui jetai mon flacon d'eau des Carmes par la portière et j'aspirai si fortement des sels anglais, que j'en avais les larmes aux yeux.

Mais, me direz-vous, pourquoi ne partiez-

vous pas ensemble ? Pourquoi ?... parce que l'idée ne nous en était pas venue.

Voyez cependant ce que c'est que la douleur !... Au surplus, les romans s'expliquent; mais l'histoire se raconte, et ceci est de l'histoire pure.

En route, la campagne, la verdure, le grand air et la conversation d'une jolie femme qui était à côté de moi, et à laquelle je n'avais pas fait attention, tant j'avais été occupé de la mienne, me remirent un peu de baume au cœur.

La nuit vint; la belle voyageuse eut peur, elle se serra contre moi : je la rassurai de mon mieux. Elle me parla d'un mari qu'elle avait, qui était fort brutal, et de l'union de deux ames bien assorties : je fus de son avis. A Mâcon, nous déjeunâmes ensemble ; au relais de Villefranche, le conducteur nous appela fort distinctement quatre fois : je ne répondis qu'à la cinquième; et, arrivés à Lyon, comme nous descendions de la malle-poste sur le quai de Pierre-Cise, un rustaut, une espèce de

canut, fixa ses regards sur la dame, qui s'aidait de mon bras pour descendre; elle pâlit, et tomba par terre, parce que le rustaut, me saisissant à bras-le-corps, me porta sur le quai et me lança dans la Saône, qui, comme on sait, est fort rapide en cet endroit.

Les curieux me regardèrent faire *ma coupe* en filant vers la pointe de Perrache, où je crus faire un second plongeon définitif.

Deux heures après, vingt mariniers s'empressèrent de fendre les eaux pour me porter secours : ils ne me trouvèrent pas.

Le courrier de la malle consulta sa feuille, vit mon nom, mon adresse et ma qualité sur mon passeport; il fit sa déclaration à la municipalité, et en écrivit à ma femme.

Celle-ci, en apprenant qu'elle était veuve, poussa des cris tels que tout le quartier en fut ébranlé; c'était comme de sourds rugissemens de désespoir. Toutes les boutiques se fermèrent spontanément, comme dans un jour d'émeute à Paris.

Je n'étais pas mort, comme vous voyez; je

m'étais accroché à un de ces anneaux de fer qui servent à amarrer les buanderies qui longent la Saône : on était allé trois fois plus loin pour me chercher.

Quoique assez pauvre nageur, ne voulant pas m'exposer à prendre de cet art si nécessaire une seconde leçon aussi grossièrement démontrée, j'eus la prudence de ne reparaître dans la ville qu'à la nuit tombante, dans la crainte de rencontrer mon professeur de natation perfectionnée.

Je fis toutes mes affaires à Lyon; et huit jours après, je quittai la seconde ville du royaume avec un rhume affreux et mystifié par ma femme, dont j'avais en vain attendu des lettres à chaque courrier : je n'y comprenais rien.

Une autre malle-poste me cahota fort diligemment jusqu'à Paris, où j'arrivai moulu, brisé et courbaturé ; car cette fois j'avais voyagé seul, ne comptant pour rien un marchand de vin en gros, principal fournisseur de l'évêque de Versailles, qui me fut accolé

depuis Mâcon jusquà la barrière d'Enfer. J'arrivai à Versailles au milieu de la nuit.

En me voyant, la portière fit trois signes de croix, comme à l'aspect d'un revenant; et, meilleure chrétienne que surveillante habile, elle perdit la tête, et courut chercher de l'eau bénite chez le pharmacien de la rue de l'Orangerie, qui, pour tous les diables, n'aurait pas ouvert sa boutique.

Escalader l'escalier avec une palpitation de cœur impossible à décrire, glisser dans la serrure mon discret passe-partout, entrer à pas de loup dans ma chambre à coucher tapissée, entr'ouvrir à la lueur mourante d'une veilleuse les rideaux écarlates de l'alcôve, me pencher pour embrasser la meilleure des femmes et la plus satinée des figures, cela fut tout un pour moi.....

Je baisai une paire de moustaches noires et épaisses.....

— Qu'est-ce ceci! m'écriai-je.....

Et, dans l'alcôve obscure, deux têtes s'étant dressées, j'aperçus un de mes bons amis,

adjudant-major des grenadiers de la garde, qui me reconnut avec beaucoup de satisfaction, en me disant :

— Parole d'officier, mon cher, je te croyais mort, et ta femme le croyait aussi...

— Mais... *mon cher*... il me semble que ce n'est pas une raison, répliquai-je...

— Comment, monsieur ! reprit avec emportement ma femme en se mettant sur son séant, croyez-vous qu'on soit impunément aussi sensible, aussi aimante que moi?... Cela vous apprendra une autre fois à faire courir le bruit de votre mort... Sachez que le *Journal de Seine-et-Oise* l'a annoncée, et que moi-même j'aurais pu me suicider de désespoir, si j'avais pris la chose au tragique.

Ne me souciant pas, moi, de prendre la chose au comique, j'enfermai l'adjudant-major et ma femme dans ma chambre à coucher ; et ayant pris le pantalon de l'un avec la clef de l'autre, pour me servir de pièces de conviction, j'allai éveiller le commissaire de police, pour qu'il vînt, accompagné de quatre

témoins, dresser procès-verbal, attendu qu'il y avait flagrant délit.

Les choses se passèrent comme de droit.

Quelques jours après j'adressai ma plainte et ma demande en séparation au procureur du roi. Sur ces entrefaites, mon ami l'adjudant-major, voulant à toute force se couper la gorge avec moi, me fit proposer un combat au pistolet... Je lui fis répondre qu'en supposant qu'il m'enfonçât une balle dans la tête, il ne m'enlèverait pas pour cela ce qu'il m'avait appliqué sur le front..... Je refusai le dédommagement qu'il m'offrait.

Trois mois ensuite mon affaire fut jugée en plein tribunal : il fut prouvé que j'étais..... convaincu.

Je rendis au père et la fille et la dot.

Et maintenant, quoique ma femme soit morte et que je sois entièrement libre, je ne me remarierai pas : j'ai résolu de rester vierge.

Un Regard;

HISTOIRE NATURELLE.

M. de La Gravelle, ancien agent de change, retiré des affaires après avoir vendu sa charge huit cent mille francs, avait plus de cent mille livres de rente; quand je dis plus de cent mille... c'est plus de cinq cent mille que je devais dire, puisque lui-même ne connaissait pas sa fortune.

Il possédait un château magnifique à Chevreuse ; un ame extrêmement sensible, un faux toupet et le plus brillant équipage.

Depuis long-temps, il ne cherchait qu'une occasion pour se fixer ; et cependant, jusqu'à cinquante ans, il était resté garçon, ne pouvant parvenir à faire naître cette douce sympathie et ces passions subites qu'il rêvait, alors même qu'il cotait encore à la Bourse, sur son carnet, ses ventes de rentes au comptant et à fin courant.

Il est vrai que M. de La Gravelle n'avait pas de ces tournures qui improvisent des conquêtes.

Il était trapu et fort mal bâti ; sa figure était rouge comme un homard. Il avait la bouche de travers, le nez carré et les yeux ronds ; mais son regard était plein de mélancolie, et lorsqu'il soupirait, ce qui lui arrivait tous les matins en s'éveillant, jamais on n'aurait pu croire que c'était plutôt l'effet d'une mauvaise digestion que ce langage de sentiment que trahit une pensée de cœur.

M. de La Gravelle aurait voulu s'associer une compagne pour l'aimer de toute la puissance de ses facultés physiques et morales; s'en faire adorer immensément, pour lui faire éprouver ensuite toutes les joies de ce monde; et enfin, pour tout dire ici, il aurait souhaité lui faire au moins un enfant..... — toutes choses qui lui auraient été assez difficiles à lui tout seul; — mais c'était là sa monomanie.

Enfin, un jour qu'il dansait au bal d'un des premiers banquiers de Paris, il écrasa lourdement le pied de sa danseuse.

La délicieuse jeune fille n'osa se plaindre tout haut; mais la douleur qu'elle ressentit la fit pâlir, chanceler, et bientôt elle se vit obligée de perdre connaissance dans les bras de son cavalier, qui, de ravissement, faillit en perdre la tête, tant il se sentit ému.

La jeune personne, revenue à elle, ne dansa plus et boita; puis on l'entendit murmurer bien bas : Je n'en puis plus... il m'a estropiée.

M. de La Gravelle l'entendit aussi; il laissa

échapper un soupir qui manqua éteindre les bougies que supportait un candélabre placé près de lui, et s'écria : J'ai subjugué son cœur, elle est à moi, je ferai son bonheur !

Et l'ex-agent de change ne se doutait pas qu'il venait de faire presque deux vers.

Le fait est qu'il y avait dans tous les traits de la jeune personne l'empreinte de cette naïveté d'ame qui rehausse si bien la beauté, et dont rien ne peut tenir lieu.

Alors M. de La Gravelle lui fit une cour assidue. La jeune personne ne voulut pas d'abord entendre parler de lui ; mais à force d'être stylée par sa mère, qui était veuve en quatrièmes noces, et fatiguée par les importunités de ce nouvel amant, dont sa famille faisait valoir à ses yeux l'immense fortune, elle ne trouva pas de meilleur moyen de se débarrasser de l'un, tout en acquérant l'autre, que de se décider à l'épouser, d'autant plus qu'elle avait un amant qu'elle chérissait beaucoup, quoique ce dernier lui eût juré de l'adorer toujours.

M. de La Gravelle épousa donc la jeune fille, et lorsqu'il fit cette facétie, il entrait dans sa cinquante-et-unième année ; et le lendemain de sa noce, dès que, par un doux aveu, il eut appris que son sentiment était partagé, il prit un caractère d'exaltation dont ses amis s'alarmèrent.

Comme la jeune mariée avait été mal partagée sous le rapport de la fortune, il voulut réparer ce tort du destin ; et la sienne servit à satisfaire tous les goûts, les moindres caprices de l'être dont dépendait désormais son bonheur. Chaque jour de nouveaux dons lui attestaient l'empire qu'elle exerçait sur lui ; son amour le payait avec usure ; il s'enivrait de délices, et ne concevait rien de comparable au bonheur de sa situation.

La maison de madame de La Gravelle, à Paris, était citée pour l'élégance de son ameublement ; sa toilette excitait l'envie de toutes ses amies : son mari était heureux de tous ces triomphes de vanité si puissans sur un cœur de femme ; et lorsque, par hasard, un léger

nuage venait à obscurcir le front de la jeune épouse, alors... sa main pressait la main de son mari; le charme de sa voix, de son regard exerçait sur lui un pouvoir surhumain..... Ordinairement il n'en était pas quitte à moins d'une riche parure ou d'un ameublement nouveau.

Un jour que j'étais venu de Versailles à Paris pour y faire quelques emplettes, je me fis descendre à la pompe à feu, afin de parcourir à mon aise les Champs-Elysées, promenade délicieuse le matin, mais plus délicieuse encore au lever du soleil, au réveil de la nature.

Un fiacre qui arrivait de toute la vitesse de ses deux pauvres bêtes, s'arrête tout à coup près de moi; je me retourne... j'aperçois une dame élégante qui en descend rapidement, en disant au cocher de l'attendre; et puis, s'élançant de mon côté, elle m'effleure sans me voir, et entre dans *l'allée des Veuves*.

Elle me parut fort émue: son sein agité, sa marche incertaine quoique précipitée, me

firent préjuger qu'au désir d'arriver promptement se joignait la crainte d'être surprise, ce qui fit que je la considérai avec soin. Le vent léger drapait autour d'elle un tissu des Indes, agitait les boucles de ses cheveux d'un blond cendré, gonflait son châle négligemment jeté sur ses épaules, et modelait, à travers un voile de gaze, des traits qu'un grand chapeau de paille me permit à peine d'entrevoir : elle était grande et bien faite.

Quoique je n'aie pu voir son visage, il me sembla que sa tournure, sa démarche, son ensemble, ne m'étaient pas étrangers; j'étais certain d'avoir rencontré cette femme dans les environs de Chevreuse, lorsque j'y allais faire des études d'arbres ou de terrains, ce qui m'arrivait assez souvent.

Je m'arrangeai donc de manière à ne pas la perdre de vue, sans cependant avoir l'air de la suivre, persuadé que ce pourrait bien être la propriétaire du château de Chevreuse : j'en aurais fait le pari.

Je la vois s'arrêter, consulter sa montre,

regarder autour d'elle avec inquiétude, faire un geste d'impatience, tourner la tête de mon côté, fixer ses regards sur moi... En effet, c'était bien madame de La Gravelle... Ceci m'étonna.

Alors j'abaissai mes regards sur l'Album que je tenais à la main, et je continuai d'avancer lentement, sans perdre un seul de ses mouvemens.

J'ai honte en songeant avec quelle facilité l'espérance vient aux Champs-Elysées, avec quelle promptitude on fait des projets dans l'allée des Veuves... Les miens s'évanouirent au bout de quelques minutes à la vue d'un élégant tilbury d'où s'élança un jeune homme en moustaches, portant un chapeau gris et des bottes éperonnées. Il ouvrit la petite porte d'un jardin, prit la jeune femme par le bras, et disparut avec elle, après avoir dit quelques mots à son groom, qui, resté dans le tilbury, remonta l'allée au grand trot de son cheval.

Je revins sur mes pas; et, tout en réfléchissant sur cette aventure, qui n'offrait à

mes yeux rien que de très-ordinaire, je me trouvai près du fiacre, qui avait reçu l'ordre de madame de La Gravelle de l'attendre. Là se passait une scène plus animée.

Les acteurs étaient un petit homme gros, haut en couleurs, gesticulant et criant à tue-tête, quoique me paraissant tout essoufflé, et le cocher, qui, sur son siége, lui répondait d'un air calme et tant soit peu goguenard.

— Je te répète que c'est ma femme, disait le petit homme.

— Je ne dis pas le contraire; mais cela ne me regarde pas.

— J'exige que tu me dises où elle est allée.

— Est-ce que je le sais? Ah! ma foi, elle est loin si elle court toujours.

— Insolent! je vais te dénoncer à la préfecture de police... Ton numéro?

— Il vous crève les yeux sur ma caisse.

— Tu peux être sûr d'aller passer trois mois à Bicêtre.

— Vous êtes encore bon là avec votre Bicêtre! je m'en moque pas mal, comme de la

police. Est-ce qu'elle se mêle de ça? Et puis, d'ailleurs, quand j'aurai dit à la préfecture : Une jolie bourgeoise m'a loué pour toute la journée...

—Pour toute la journée, maraud!...

—Eh! oui, ni plus ni moins. Je l'ai conduite ici avec ma voiture; elle m'a dit de l'attendre, et je l'attenderai jusqu'à demain matin s'il le faut : moi j'ai confiance...

—Jusqu'à demain matin! ah! par exemple, c'est ce que nous allons voir!... Allons, descends de ton siége.

—Impossible, je ne puis quitter mes chevaux. Un cocher, voyez-vous, c'est comme un militaire, je connais ça, moi : on le met à un poste, il reçoit sa consigne, il ne peut être relevé que par celui qui la lui a donnée en le mettant en faction.

—Mais si cette dame ne revient pas, tu auras perdu ta course et ton temps?

—Ah çà! monsieur le bourgeois, n'insultez pas mes pratiques, quand elles ne vous font pas de malhonnêtetés... Moi, je la connais,

c'est une honnête femme qui paie bien, son mari est au moins un banquier.

Et le petit homme, serrant les poings, trépignant de rage et ne sachant à qui s'en prendre, murmurait entre ses dents :

—Le bourreau! l'infâme bourreau!

Puis, se calmant peu à peu, il reprit d'un ton plus doux :

—Écoute, tu m'as l'air d'un brave homme; laisse-moi monter dans ton fiacre et l'attendre.

—Ça vous est défendu.

—Je te paierai bien.

—Quand vous me donneriez la caisse de Poissy, vous n'y monteriez pas.

Et, ici, le cocher fidèle enfila une douzaine d'histoires à l'appui de son incorruptibilité. Il a refusé, de l'un, une pièce de vingt francs; trente de l'autre, quarante d'un troisième.

—Eh bien! reprit le petit homme avec vivacité, je t'en donnerai cinquante!

—Ah bah! vous ne courez pas de risque de me dire soixante.

—Je t'en donne quatre-vingts.

— Non, monsieur, je ne le puis pas.

Et ces mots avaient été prononcés par le cocher d'une voix faible et d'un ton indécis ; il était même descendu de son siége et avait porté une de ses mains à la portière de son fiacre, je crois même qu'il tendait l'autre.

Alors M. de La Gravelle — il était peut-être inutile que je le nommasse — lui donna cinq pièces d'or, en disant avec impatience :

— Tiens ! cent francs, morbleu ! j'espère que c'est une bonne journée.

— Oh ! il y aura bien encore quelque chose pour boire, n'est-ce pas mon bourgeois ?..... Montez.

Et le cocher ayant ouvert la portière et descendu le marche-pied, le petit homme monta lestement dans le fiacre et s'y blottit. Pauvre mari ! dis-je à part moi.

Je m'éloignai, enchanté d'avoir connu le tarif de la fidélité d'un cocher de fiacre ; et je me mis à parcourir l'allée des Veuves, sans perdre de vue un seul instant la petite porte du jardin.

Durant cette faction d'un nouveau genre, je sentis, au dedans de moi, un choc de sentimens que j'avais peine à démêler et de mouvemens contraires dont je ne pouvais me rendre compte; il me semblait que j'étais appelé à quelque grand événement. Je pouvais prévenir une sanglante catastrophe, un duel peut-être! un mari déshonoré, une jeune femme perdue expiant dans des larmes amères, pendant le reste de sa vie, la faiblesse d'un moment!..... Oui, mais la morale blessée, la trahison impunie!... Entre deux maux ne faut-il pas choisir le moindre?... Voilà pourquoi je n'osais pas quitter un instant l'allée des Veuves. La faim vint à me presser; je résistai. J'étais résigné : j'avais fourré dans ma tête de faire ce jour-là un beau trait.

Enfin, à quatre heures environ, je vis la petite porte tourner sur ses gonds; j'aperçus la tête à chapeau gris jeter, à droite et à gauche, des regards inquiets : je me précipitai aussitôt, et j'entrai.

Madame de La Gravelle pensa se trouver

mal de frayeur; de colère le blanc monta au visage du jeune homme.

—Monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas le mari de madame?

Ces paroles, auxquelles ils ne s'attendaient ni l'un ni l'autre, les étonnèrent encore davantage.

—Que voulez-vous dire? répondit le jeune homme. Eh! de quoi vous mêlez-vous? Vous êtes un insolent... Vous m'en rendrez raison.

—Je n'ai qu'un mot à ajouter, c'est...

—Pas un mot de plus, monsieur, dans deux heures je suis à vous.

—Mais écoutez-moi, lui dis-je d'un ton impératif, ou dans cinq minutes vous êtes perdu et madame déshonorée...

—Que signifie?...

—Le mari de madame est dans le fiacre qui l'a amenée ici, et l'y attend depuis ce matin... Voyez maintenant ce que vous avez à faire; quant à moi je vous souhaite le bonsoir.

Mes paroles produisirent un effet magique. La jeune femme s'en fut; le jeune homme

s'avança, me prit la main et me fit entrer dans la maison.

— Ah! monsieur, comment reconnaître...

Et les paroles expiraient sur ses lèvres.

— Je suis déshonorée, perdue... Où me cacher? ah! malheureuse que je suis!...

Et madame de La Gravelle, fondant en larmes, se laissa aller sur un canapé qui ne se trouvait pas là par hasard.

— Du courage, madame, et vous, monsieur, de la présence d'esprit, je réponds de tout.

— Parlez!

— Ah! dites, de grâ ce!

— D'abord, madame, faites-vous reconduire promptement chez vous.

— Mais comment?

— Et par où?

— Il faut commencer, continuai-je en m'adressant au jeune homme, par trouver une femme à peu près de la taille de madame, qui lui donnera son châle et son chapeau pour tromper le cocher.

— Ah! si cela se pouvait!

—Bonne idée!...

Et l'amant s'élance pour aller chercher une voisine qui veuille bien jouer le rôle de sa maîtresse. — Il ne devait avoir que l'embarras du choix dans l'allée des Veuves. —Resté seul avec madame de La Gravelle, je puis la considérer à mon aise. Qu'elle était belle! que l'inquiétude, la douleur, la honte même lui prêtaient de charmes! mais aussi quel dommage!

—Monsieur, me dit-elle, je n'oublierai de ma vie le service que vous venez de me rendre : vous m'avez sauvé l'honneur.

Et ses grands yeux, qu'elle fixait sur moi, semblaient me dire qu'elle le compromettrait volontiers une seconde fois pour me prouver qu'elle n'était pas ingrate.

—Madame, lui répondis-je, je n'ai fait que ce que tout galant homme se serait empressé de faire à ma place. Je vous avais vue descendre de votre fiacre et entrer ici; j'étais présent au colloque qui s'est engagé entre

monsieur votre mari et le cocher ; j'ai tout deviné et... j'ai attendu.

— Ah ! monsieur..... Mais quoique n'habitant pas Paris habituellement, j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir... Je demeure rue de la Rochefoucauld, n° 7.

— Et moi j'habite Versailles...

— Versailles !...

— Oui, madame, j'ai un petit logement au château, où je suis occupé, en ce moment, à restaurer quelques plafonds.

— Ah ! quel bonheur ! vous êtes artiste, monsieur? J'ai justement, dans mon château de Chevreuse, des portraits de famille à réparer.

— Je le sais, madame...

— Comment !... vous me connaissez donc?...

Elle allait continuer, lorsque le jeune homme revint tout essoufflé : il amenait une voiture.

Une femme assez bien en descend ; madame de La Gravelle y monte à sa place, plus morte que vive, après avoir abandonné à sa rempla-

çante son châle et son voile, — ce qui suffisait, les chapeaux étant à peu près semblables. — Je prends congé du jeune homme, en lui laissant mon adresse à Paris; et je donne le bras à la seconde femme, à qui, sans doute, la leçon avait été faite.

Nous descendons, sans mot dire, l'allée des Veuves, et nous arrivons au fiacre; le cocher dormait sur son siége. J'ouvre la portière à ma compagne, en appelant le cocher d'un ton d'autorité; celui-ci descend, tandis que M. de La Gravelle me lance des regards furieux.

— Vous voilà donc enfin, madame! dit-il d'une voix éclatante.

Je tourne la tête pour rire à mon aise; ma compagne relève doucement son voile, et demande au furibond ce qu'il y a pour son service, et ce qu'il fait dans sa voiture.

Jamais la tête de Méduse ne produisit un effet plus prompt: saisi de stupeur, la bouche béante, l'œil hagard, le mari s'échappe et part comme un trait, en balbutiant quelques

excuses, que nous n'entendîmes pas. Le cocher, n'y comprenant rien non plus, remonta sur son siége, et conduisit la dame à l'adresse qu'elle lui désigna. Et moi, j'allai provisoirement dîner avec un bon bifteck et l'espérance que, le jour suivant, j'aurais la suite de cette aventure fantastique.

En effet, le surlendemain, le jeune homme aux moustaches vint chez moi; il m'invita sans façon à déjeuner avec lui: j'acceptai de même. C'était un lieutenant des lanciers de la garde: entre artiste et militaire la confiance est bientôt établie, lorsqu'il s'agit de femmes, de maîtresses et d'histoires galantes. Une fois au champagne, il me fit connaître la conclusion de l'aventure de l'allée des Veuves.

Madame de La Gravelle était rentrée à son hôtel une heure avant son mari. Le désordre de sa toilette avait été promptement réparé; assise sur son canapé, elle attendait, non sans trembler encore, l'arrivée du pauvre époux.

La pendule marquait six heures quand il parut.

— Pardon, ma chère amie, pardon, dit-il, si j'arrive un peu tard.

— Il est vrai, je craignais déjà qu'il ne vous fût arrivé.....

— Rassure-toi, il ne m'est rien arrivé de fâcheux... Comme tu es pâle ! mon ange, est-ce que tu serais malade?

— Non... seulement je commençais à être inquiète.

— De moi? ah ! cher ange !... Allons nous mettre à table, car ce soir je te mène aux Italiens ; je veux t'y voir parée de ce cachemire que Wurmser t'a fait voir avant-hier, et que je viens d'acheter, pour me punir de t'avoir fait attendre.

Et madame de La Gravelle ayant accepté, en rougissant, le cadeau marital, donna la main à son heureux époux. Le soir, ils allèrent aux Bouffes : on jouait *Otello*.

Nous rîmes beaucoup de la simplicité de ce bon M. de La Gravelle, et nous nous quittâmes, en prenant l'engagement de nous voir très-souvent. Malheureusement, la semaine

suivante, cet officier passa capitaine dans un régiment de hussards qui tenait garnison dans le département du Nord; et nous ne nous revîmes jamais. C'était un charmant jeune homme, un militaire très-distingué, surtout par la coupe de son habit et le luisant de ses bottes.

Quelques jours après, j'étais dans les bois qui avoisinent le château de Chevreuse, occupé à terminer une étude de feuillage, lorsque je distinguai de loin, à travers les arbres, une grande femme se promenant lentement : il était encore de très-bonne heure. C'était madame de La Gravelle; elle était seule.

Aussitôt qu'elle m'eut aperçu, elle se dirigea de mon côté. Je courus au-devant d'elle.

— Il paraît, monsieur, que vous êtes de retour à Versailles... Y a-t-il long-temps?

— Oui, madame.

— C'est la première fois que j'ai le plaisir de vous rencontrer *ici*.

Et elle appuya sur ce dernier mot. Je lui

sus gré de l'intention, relativement au souvenir qui s'y rattachait.

— Cependant, madame, répliquai-je, je viens fort souvent dans les environs : la nature y est si belle, si variée, si pittoresque !

— Ah ! j'en suis bien aise...

Je m'attendais à tout autre réponse de la part d'une femme comme madame de La Gravelle ; mais il n'y a pas d'article dans la charte qui prescrive à celles qui épousent des châteaux d'avoir de l'esprit par-dessus le marché.

— A propos, ajouta-t-elle, M. de La Gravelle me persécute pour avoir mon portrait en pied ; je lui ai parlé de vous, et, dès que vous n'aurez rien de mieux à faire, venez nous voir..... Nous vous attendons.

— Madame....

Et je la saluai respectueusement.

— Demain, est-ce trop tôt ? Je vous enverrai ma voiture.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Nous comptons sur vous.

Et, après s'être quelque temps arrêtée à

considérer mon ouvrage, elle m'adressa quelques complimens sur ce qu'elle appelait *ma chaleur de ton* et *mon adresse à ménager les effets*; et, m'ayant salué de la manière la plus gracieuse, elle me quitta, sans doute pour retourner au château; la chaleur commençait à devenir insupportable.

— Mais, dis-je en moi-même, ce qu'elle dit là n'est pas si simple..... C'est moi qui n'y entends rien.

Ni elle ni moi n'avions prononcé un seul mot qui pût rappeler l'aventure de l'allée des Veuves; elle dut me savoir gré de ma discrétion et du tact que je montrai en cette occasion.

A peine m'étais-je remis au travail qu'un officier de cuirassiers, paraissant très-inquiet et très-affairé, vint à moi me demander si je n'avais pas aperçu, *par hasard*, dans les environs, une femme se promenant seule; et il me dépeignit madame de La Gravelle des pieds à la tête.

— C'est ma maîtresse, ajouta-t-il avec une

légèreté bien indiscrète ; je la cherche : elle m'avait promis de se trouver à cette heure au Rond-Point, et je ne l'y ai pas vue... Elle n'en fait jamais d'autres.

— Une femme vêtue de blanc, avec un grand chapeau de paille et une ombrelle verte ?

— Oui, elle doit être comme cela.

— En ce cas, vous la retrouverez en suivant ce sentier ; car j'ai vu, tout à l'heure, une femme ainsi vêtue qui se dirigeait de ce côté.

Le militaire s'étant mis à courir sur les traces de madame de La Gravelle, je commençai à croire qu'elle n'était qu'une franche coquette, pour ne pas dire plus.

— Comment ! me dis-je, l'officier de lanciers est déjà remplacé ? Cette femme-là a donc aussi des amans en survivance ? comme à l'ancienne cour.

Je me trompais ; ce n'était pas lui qui était en possession de la charge.

Je ne sais pourquoi j'eus l'idée de ne pas aller à son château faire son portrait ; cependant, en y réfléchissant davantage, je sentis

qu'il y aurait folie de ma part à négliger cette bonne occasion de me lancer, et que d'ailleurs son mari ne pouvait être qu'une bonne connaissance pour moi.

Le lendemain, un élégant coupé vint me chercher pour me conduire à Chevreuse. Madame de La Gravelle me présenta à son mari, qui m'accueillit comme un artiste dont on lui avait fait l'éloge d'avance. Après avoir fixé long-temps sur moi ses deux petits yeux, il m'assura que ma physionomie ne lui était pas inconnue, et qu'il avait la certitude de m'avoir déjà vu quelque part. Lui aussi, à ce qu'il me parut, était physionomiste à la manière du marquis de B***. Je l'assurai, à mon tour, que c'était la première fois que j'avais l'honneur de le voir. Il ne me crut pas, et il eut raison. Pendant ce temps, sa femme et moi avions échangé un regard d'intelligence, qui n'avait point échappé à un brigadier des gardes-du-corps qui était présent.

Décidément, madame de La Gravelle avait un faible pour quiconque était revêtu d'une ca-

saque militaire, sans se montrer trop exigeante relativement au format des épaulettes. M. de La Gravelle me fit l'effet de ne pas aimer beaucoup les militaires : moi, je commençais à les détester cordialement. Le jour même, je fis l'esquisse du portrait de sa femme.

Le mari, le brigadier des gardes-du-corps, et, je crois, tout l'état-major du maréchal de camp commandant la ville de Versailles, assistaient régulièrement à toutes les séances que me donnait cette dame; de sorte que me trouvant gêné, intimidé, et ne pouvant me laisser aller à mon imagination lorsqu'on me regarde travailler, j'exécutai ce portrait tout de travers : c'est un de mes plus mauvais.

Néanmoins M. de La Gravelle me parut enchanté de la composition de mon tableau, de la pose des bras, du coloris et des menus détails qui y abondaient. Il m'adressa mille complimens : sa femme ne me parut pas aussi satisfaite; elle ne m'en parla pas.

Quant au brigadier des gardes-du-corps, il me fit des yeux capables de me faire présu-

mer qu'il aurait voulu nous avaler tous, moi, mes pinceaux, ma palette et jusques y compris mon chevalet; ce qui fut cause que je ris beaucoup.

En peu de temps je parvins à faire la conquête de M. de La Gravelle, à un tel point qu'il ne pouvait plus se passer de moi. J'étais devenu commensal du château, où il me considérait bien plutôt en ami qu'en modeste artiste, au talent duquel on a recours en échange d'un peu d'or.

Cependant nous faillîmes nous brouiller, à l'occasion d'un second portrait en pied qu'il voulut que j'exécutasse. — C'était le sien. — Il désirait être représenté en sauvage et presque nu; seulement les reins ceints d'une peau de léopard et tenant une massue à la main.

J'eus toutes les peines du monde à le dissuader de se faire peindre ainsi, pour être exposé ensuite au salon, comme il m'en avait témoigné le désir; sa femme fut même obligée d'intervenir dans ce caprice d'un nouveau genre, en lui faisant observer qu'on ne met-

tait de pareils morceaux en évidence qu'au-dessus des guinguettes des barrières de Paris.

Je me plaisais beaucoup à Chevreuse, attendu que j'avais pris mon parti relativement à madame de La Gravelle; c'est-à-dire que je n'y songeais plus depuis long-temps. Cette propriété était véritablement un délicieux séjour avec ses jardins anglais, ses eaux, ses labyrinthes, sa salle à manger et sa salle de billard; il n'y manquait qu'une seule chose, c'était une bibliothèque. M. de La Gravelle n'avait jamais pensé à s'en monter une, sous le prétexte qu'il recevait tous les journaux de Paris et qu'il n'en lisait aucun.

Il ne m'avait point été difficile, dès mon arrivée, de m'apercevoir que madame de La Gravelle n'éprouverait jamais d'autres sentimens pour moi que celui de la reconnaissance pour le service éminent que je lui avais rendu à Paris. Au fait, pouvait-elle faire moins sans que je fusse en droit de la taxer d'ingratitude? Ce qui m'avait encore décidé à ne pas me nourrir le cœur d'espérances qui ne se seraient ja-

mais réalisées, c'est que j'avais acquis la certitude qu'elle avait au moins deux amans à la fois, et qu'elle s'était hâtée de remplacer l'officier de lanciers par le brigadier des gardes-du-corps; ce qui lui en faisait trois en pied et à cheval, sans préjudice des soupirans à la suite qui étaient en grand nombre. J'aurais donc été forcé, — si je m'étais mis sur les rangs, — avant d'être classé dans cette dernière catégorie, de prendre un numéro d'ordre pour être admis à mon tour; ce qui ne me souriait nullement, ayant toujours eu la concurrence en horreur, pour tout ce qui est sentiment. Peu à peu le nombre des adorateurs de madame de La Gravelle s'accrut dans une proportion tellement effrayante, par l'arrivée subite de deux nouveaux régimens à Versailles, que son mari en fut lui-même épouvanté; son château ressemblait véritablement à une place de guerre. Je ne sais s'il se douta de quelque chose, ou s'il voulut soustraire sa jeune épouse aux séductions dont il la vit entourée, ou enfin s'il crut prudent de mettre son chef et sa tranquillité

à l'abri des piéges qui lui étaient tendus de toute part; mais il prit brusquement le parti de voyager et d'emmener sa femme avec lui, espérant qu'à son retour MM. les officiers qui l'assiégeaint auraient sans doute changé de garnison.

Ils partirent; mais ce ne fut pas sans avoir fait promettre à quelques amis intimes de venir les visiter à leur retour : je fus compris dans le nombre des amis intimes.

Ils commencèrent par visiter les provinces les plus curieuses de la France; puis après, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie.

A Vienne, M. de La Gravelle acheta à sa femme un admirable piano droit de Ditzsthermann; à Londres, ce fut un cheval de course dont les allures lui avaient plu; à Naples ce fut tout autre chose.

Un jeune Africain, réputé par son adresse et son habileté dans le service, appelé Hussein, à la chevelure rase et moutonnière, à la peau d'un noir d'ébène, aux dents nacrées, fut l'objet des fantaisies de la jeune épouse; elle

pria son mari de l'attacher à sa maison. Celui-ci lui fit l'observation que ce surcroît de domestique serait incommode pour le voyage... La jeune femme bouda..... Elle réitéra sa demande avec une persistance remarquable... M. de La Gravelle céda enfin à ce nouveau caprice, et acheta le nègre à Naples, comme il avait acheté le piano à Vienne et le cheval à Londres.

Ils revinrent à Paris après deux années d'absence, et ne tardèrent pas à reprendre possession de leur charmante habitation de Chevreuse.

Un soir, que madame de La Gravelle était seule avec son mari, elle fut plus tendre que de coutume : son œil brillait d'amour, une douce langueur était répandue sur son enchanteresse physionomie; elle lui dit, en lui passant les deux bras autour du cou :

— Mon ami, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

— Parle, mon ange.

— N'avez-vous aucun pressentiment de ce que je vais vous dire?

Alors le cœur de M. de La Gravelle battit avec force, et, après s'être interrogé intérieurement, il répondit à sa femme, en la baisant au front :

— Non, je t'assure.

— Qu'as-tu répété souvent qui manquait à ta félicité? reprit elle.

— Un fils!.....

Alors la chaste épouse baissa les yeux, rougit beaucoup, et ramenant ses deux mains à sa poitrine :

— Il est là.....

Le mari se précipita dans les bras de sa femme, avec l'effusion d'une joie extravagante..... Son bonheur était au comble..... Il allait être père...

Dès ce moment, ses soins, sa tendresse, son amour, ses dépenses pour sa femme redoublèrent; il s'occupa de prendre des mesures pour que rien ne manquât au jour si vivement désiré. Il fit de grandes emplettes : vases d'or et

d'argent, porcelaines et cristaux; blondes, dentelles, bijoux, layette somptueuse; il fit plus qu'un prince..... Son ange allait le rendre père!... Il n'aurait pas voulu, dans ce moment, perdre cet espoir pour le trône de Belgique.

— Oh! se dit-il, que je vais être heureux!... Ce sera un garçon. Oh! oui, ce ne peut être qu'un garçon... Il sera tout le portrait de son père... Je le ferai peindre en pied.

J'allais encore être chargé d'exécuter un troisième portrait de famille.

Des symptômes réitérés annoncent enfin que madame de La Gravelle touche au terme si vivement désiré.

Aussitôt le bon mari mande toute sa maison, ses voisins, ses amis, ceux de sa femme: tous accourent, le château était encombré. Depuis huit jours l'accoucheur, flanqué de deux médecins, ne quittait pas le chevet de la malade. Nous conseillons à M. de La Gravelle de se dérober à ce spectacle de douleur et de rester avec nous dans le salon. D'a-

bord il ne le veut pas ; alors nous le prions de nouveau en le maintenant de force sur le divan. Quelques minutes s'écoulent ; nous prêtons une oreille attentive... Enfin des cris aigus se font entendre : ce sont ceux du nouveau-né... M. de La Gravelle n'y tient plus, son cœur bondit de joie, il se précipite dans la chambre de sa femme, nous l'y suivons tous.....

Elle venait d'accoucher d'un mulâtre.

— Ah ! s'écria M. de La Gravelle, en se frappant le front, ma femme aura eu un regard !...

Et, dès le lendemain, il acheta un *Dictionnaire d'histoire naturelle* pour commencer enfin sa bibliothèque.

Lui, moi et tant d'autres;

ÉPISODE A L'ORDRE DU JOUR.

Si jamais je parviens à être membre d'une académie de province, je fais vœu d'y proposer, pour prix d'éloquence, ce philantropique sujet : *Histoire des écrivains philosophes, peintres, musiciens et savans, morts de misère à l'hôpital, chez les peuples civilisés;* car l'âge d'or n'est pas encore venu pour les gens de lettres ; et si

la fortune sourit à quelques-uns, elle n'est pour d'autres qu'une amante inflexible.

On estimait peu, il y a un siècle, les nobles nourrissons des muses, comme on les appelait alors : gueux et poètes, étaient devenus synonymes. Sans doute le métier d'écrivain est plus en honneur aujourd'hui, mais ce n'est pas à la Bourse, car à côté d'un petit nombre de plumes heureuses qui sont parvenues à faire de l'or, on voit plus d'un auteur maudire l'état famélique que lui ont fait embrasser le hasard ou les conseils trompeurs de l'amour-propre. L'histoire que je vais raconter en est la preuve : écoutez-moi.

Eugène Brévignon était fils d'un honnête épicier en gros de Saint-Germain-en-Laye, veuf depuis long-temps et passant pour être fort à son aise. Le père Brévignon, qui avait ouï dire que son fils était doué de qualités supérieures, lui fit donner ce qu'on appelle de l'éducation, et le jeune homme en profita.

A vingt ans Eugène était aussi instruit qu'on peut l'être quand on a fait de bonnes

études; il avait autant d'esprit que vous et moi qui nous en croyons beaucoup. Le père Brévignon vint à mourir en laissant à son fils un magasin bien achalandé; mais le jeune homme, *qui avait de l'éducation*, regarda la profession de son père du haut de sa supériorité intellectuelle, et s'empressa de vendre ce qu'il nommait la *boutique paternelle*. Il quitta Saint-Germain et vint à Paris avec un porte-feuille gonflé d'une tragédie, de deux vaudevilles et du plan d'un grand ouvrage; il avait l'intention de prendre un genre de vie plus convenable à un homme qui a de l'esprit et 60,000 francs comptant dans sa poche.

Eugène voulait tout connaître, tout apprendre, tout éprouver, tout sentir pour achever son éducation; et on sait que dans la capitale les sensations neuves sont hors de prix.

Dès son arrivée il lui sembla qu'il respirait plus à l'aise : il entrait dans un monde nouveau, centre des beaux-arts, ville de ressource, rendez-vous de toutes les illustrations com-

temporaines. Quel est le jeune homme sur qui ces mots ne produisent pas un effet magique?... Qui ne se croit appelé à jouer un rôle sur ce grand théâtre?... L'avenir n'offrait aux yeux d'Eugène que de brillantes perspectives. Ce n'est qu'à Paris, se disait-il, que peut vivre un homme qui a de l'éducation et de l'esprit; et puis, mon opulence doit me donner une position. D'ailleurs la littérature, à laquelle je vais me livrer exclusivement, ne manquera pas d'entretenir ma petite fortune et de me procurer une existence indépendante.

Mais, pauvre jeune homme qu'il était! il ignorait combien les frontières de la république des lettres sont hérissées de douaniers. Il ne savait pas que l'hospitalité y est inconnue, et que l'envie, l'avarice et la médiocrité s'y coalisent pour repousser les invasions du talent. Eugène ignorait tout cela, ou plutôt il n'y avait jamais pensé.

D'abord il se meubla un très-joli petit appartement de garçon, dans la Chaussée-d'Antin. Il acheta une bibliothèque, un cheval et un

tilbury; enfin il monta sa cave, et se lia avec des rédacteurs de journaux et des vaudevillistes. Ensuite il pensa à se donner une maîtresse; et, comme c'est d'usage parmi les auteurs, —Eugène se considérait déjà comme tel—de la choisir parmi les actrices ou les danseuses d'un théâtre, ce fut à une de ces dernières que les vœux d'Eugène s'adressèrent; plus tard il en eut successivement une douzaine; je ne vous parlerai que des trois premières et de la dernière.

Il tomba bien pour débuter.

Il avait remarqué, dans un théâtre secondaire dont il était un des plus constans habitués, une demoiselle encore jeune et presque ignorante de l'amour; la perspective du luxe et du plaisir la lui livra.

Légère comme une gazelle, —c'était une danseuse;—belle comme une nymphe, bonne et fine comme une grisette de la rue Saint-Denis, il ne tarda pas à l'aimer plus qu'on n'aime ordinairement en pareil cas. Eugène s'attacha donc tendrement à elle; de son

côté, elle sut le comprendre ; et, confiante en la passion du jeune homme, elle y répondit franchement : quoique coquette, jamais elle ne laissa percer un désir de toilette de luxe ; lorsque les cadeaux de son amant l'allaient trouver, sa reconnaissance était vive et désintéressée. C'était chose étrange, et que ses camarades de théâtre ne pouvaient comprendre ; mais enfin c'était ainsi.

Cette première maîtresse, qui, je crois, s'appelait Adeline, fut constamment fidèle à Eugène ; ce fut lui qui, le premier, rompit le ban d'amour : une femme du monde lui fit oublier sa danseuse chérie.

Ingrat et mauvais appréciateur d'un prodige méconnu, il négligea celle qui lui avait sacrifié, pour ainsi dire, son revenu le plus net ; Adeline l'attendit souvent en vain... Un jour enfin il reçut d'elle un message ; la pauvre fille renvoyait à son amant les présens qu'il lui avait faits : petits meubles, cachemire-Ternaux, bijoux, riens charmans, tout lui fut rapporté, tout, excepté ses lettres.

Elle les avait gardées pour les relire et pleurer.

On aurait pu penser qu'Eugène n'avait plus d'ame, puisque son œil resta sec et que ses lèvres se prêtèrent à un sourire. Il n'avait pas compris; et, froid pour le passé, il porta chez sa seconde amante les cadeaux que lui avait renvoyés la première.

La femme du monde reçut son offrande comme une dette, comme une créance échue; son sourire n'en fut pas plus gracieux, sa tendresse n'en fut pas plus vive; ses dons passèrent en quelque sorte au magasin; et, trois mois après, un autre amant le supplanta.

La dame aux grands airs sut trouver pour lui un prétexte à séparation; elle aussi, mais sans regret ni reproche, lui fit parvenir un paquet qui renfermait..... rien que ses lettres

Le terme qu'Eugène avait passé avec la femme du monde avait un peu diminué sa fortune; il s'en consola en pensant au succès qu'obtiendrait sans doute sa tragédie, qui avait

été reçue *à correction* au second théâtre français, à ses deux vaudevilles, et à son grand ouvrage dont il avait achevé les sommaires. Quant à une nouvelle maîtresse, à la faveur de sa qualité de rédacteur en chef d'un journal de théâtre, il ne pouvait manquer de subjuguer toutes les actrices de la capitale!... Alors il se souvint de la pauvre Adeline, qu'il avait si inhumainement délaissée et qui s'était montrée si délicate à son égard.

Un motif d'amour-propre ou de mauvaise honte l'empêcha de revenir à ses premières amours; mais, s'imaginant que toutes les actrices devaient se ressembler, il jeta son dévolu sur une jeune débutante du théâtre de la Gaieté dont il avait remarqué la grâce et l'intelligence : elle remplissait avec une certaine distinction l'emploi des ingénues.

Un soir donc qu'il avait assisté à un mélodrame dans lequel mademoiselle Angelina, —c'était le nom de l'ingénue,—s'était fait applaudir à tour de bras tout le long de son rôle, il résolut de savoir à quoi s'en tenir

sur les sentimens qu'elle avait à la ville ; en conséquence il lui écrivit ce billet au crayon :

« Cejourd'hui à neuf heures et demie pendant l'entr'acte.

« Mademoiselle,

» On ne peut vous voir sans vous aimer, » on ne peut vous aimer sans vous le dire, » on ne peut vous le dire sans vouloir vous le » prouver...

» Donnez m'en donc le moyen.

» Excusez mon griffonnage, j'écris sur mon » chapeau dans le corridor.

» EUGÈNE.

» Rue de Provence, n° 24.

» A mademoiselle Angélina, artiste du théâtre de la Gaieté. »

Ce billet ainsi conçu, il le déposa entre les mains de la portière du théâtre avec une pièce de vingt sous : c'est l'usage; les portières de théâtre ne se chargent pas de semblables commissions à moins. Quant aux concierges des théâtres royaux, c'est quarante sous, ou alors ces messieurs gardent la lettre pour en envelopper les morceaux de fromage qu'ils vendent aux figurans.

Mademoiselle Angélina prit le billet, le décacheta et le lut à la clarté du réverbère qui était en dehors de la loge de la portière.

Elle trouva le style original.

Le soir même, après avoir mangé sa vinaigrette, elle répondit à Eugène, avec l'orthographe de M. Marle :

« Mossieure

» Ge vous trouve biain odassieut deauser
» maicrir et biain praisontueut de pancer

» que ge puice vous êm..... gen ême un aute
» un paraill tantative cerès foli.
» Gai lonneur de vous saluère

» Angelina
» Rue des Faucés du Tanple n° 4
» mason de la frutiaire

» A M. Eugène rue de Provence n° 24 »

Le lendemain matin une bonne très-vieille, très-laide et en savates, porteur d'un billet couleur bleu de ciel, arriva chez Eugène.

Il reçut la camériste dans son lit; il avait déjà l'habitude de ces choses-là.

On lui remit la lettre, qui sentait le musc à faire tourner une sauce blanche; et, lecture faite, le jeune homme se fit apporter un très-joli pupitre d'acajou, et écrivit ces mots :

« Mademoiselle,

» Je suis au désespoir d'avoir excité votre
» colère; pardonnez-moi, car je m'en veux

» beaucoup : j'ignorais que votre cœur ne fût » pas libre. Je vous donne ma parole que je » ne penserai plus à vous.

» J'ai l'honneur de vous saluer avec tous » les sentimens que vous savez si bien in- » spirer.

» Eugène de Brevignon,

» Rédacteur en chef de *l'Aristarque des* » *théât:es.* »

Le rédacteur en chef de *l'Aristarque!* s'écria l'actrice, celui qui soigne si bien Clara, qui chante faux, et Stéphanie, qui ne sait jamais ses rôles!..... Mais c'est un beau procédé de la part de M. Eugene... Je ne savais pas que c'était lui qui..... Un journaliste! un auteur, qui peut-être a un mélodrame de reçu... Victoire! Victoire!... Dieu! que vous êtes dégoûtante, ma chère! lavez-vous les mains, mettez des souliers et retournez d'où vous venez; vous remettrez cette lettre sans rien dire... Allez vite.

Et Eugène lut cette seconde lettre :

« Mossieure Eugène

» Ge seide a vos solisitassions praiçantes
» vote lengaje ait ci pairsuaziff que ge me
» lece alé à vote amoure dispauzée de mont
» saure ge mapartiainplu, esssuis touta vous
» poure là vie

» Ge vous atant

» Angelina.

» P. S. Ma maire ceras sortit a onzeures »

A midi, un élégant tilbury s'arrêtait devant l'entrée du restaurateur Gilet, à la Porte Maillot. Une jolie petite femme et un jeune homme en descendirent.

— Garçon, un cabinet! dit Eugène en entrant.

Et Angélina, prenant le bras de son cavalier, traversa la salle du restaurant en baissant la tête.

Cette nouvelle passion dura un semestre tout entier, pendant lequel Eugène acheva de dissiper le peu d'argent qui lui restait encore; son ingénue l'y avait aidé merveilleusement. Tous les jours c'étaient des parties de campagne ou de petits soupers d'amis et d'*amies*; une nouvelle parure, ou un ancien mémoire à payer : un banquier n'aurait pu y suffire. Enfin quand mademoiselle Angélina eut mangé jusqu'au tilbury et au cheval d'Eugène, et qu'elle ne lui eut plus laissé que son souvenir et des dettes, elle lui écrivit, un soir, une lettre ainsi conçue :

« Mossieure

« Ge croüait avoir afer a un omne deili-
« qua qui me lesseres jamet dent lenbarât
« mes ge voit que ge me suit trompai je
« pance que cestascé vous dir que nous ne
« pouveons plut rien navoire de communt en-
« semble canmême gai romput mon engaje-

« men avec mon théatre et ge part avec un
« mylort englois poure prendre les os.

» Ge vous salut

« Angelina.

» P. S. Il ais inutil que vous chairchiai a me » voire ou mêm a maicrir... SE CERÈS FOLI. »

Cette lettre n'étonna nullement Eugène, il s'y attendait; mais elle lui fit sentir plus amèrement encore la perte volontaire qu'il avait faite d'Adeline, si douce, si bonne, si aimante et surtout si économe. Après avoir juré de renoncer aux femmes de théâtre, sans en excepter même le corps des ballets de l'Opéra, il vendit ses meubles pour satisfaire ses créanciers les plus exigeans; il prit une chambre modeste, dans un hôtel garni, avec des cachets chez un restaurateur à trente-deux sous; et là il se mit tout de bon à travailler, non à son grand ouvrage, parce qu'il avait calculé qu'il lui faudrait au moins un an pour le faire, et

deux autres années pour le revoir; mais, à cette époque, les romans de mœurs et les résumés historiques était à la mode, — comme le sont encore aujourd'hui les saint-simoniens et les protocoles; — il commença un roman de mœurs et entreprit le résumé de l'histoire du Congo.

Eugène travailla comme un nègre.

Pendant six mois il fut riche d'esprit et pauvre d'écus; dînant d'un bon mot, s'habillant d'un article dans le nouveau *Mercure de France*, et s'évertuant, d'avance, du produit de sa tragédie; puis il reprenait la plume quand le capital primitif était épuisé. Enfin, pendant six mois, il vécut de cette vie d'artiste qui emprunte les jouissances du présent aux recettes de l'avenir. Mais ce n'est pas tout que de produire, il faut encore bien faire: Eugène faisait très-bien; mais ce n'est pas assez que de faire très-bien, il faut encore placer sûrement le fruit de ses veilles... c'est ce qu'Eugène cherchait.

Un jour qu'il avait été pressé plus que de

coutume par ces créanciers stupides qui n'accordent aucun délai sur la chance de succès d'une idée sublime, il sortit de très-bonne heure de son hôtel, laissant sur la cheminée sa bourse qui était plate d'argent, et prenant ses deux manuscrits qui étaient gros d'esprit.

Sa fortune sous le bras, il fut pour en régler les comptes avec un de ces courtiers de littérature intitulés libraires; race connue pour être protectrice de la littérature, car elle accorde aux auteurs la faveur de les enrichir, ou les laisse se ruiner à leurs frais.

L'usure pécuniaire passe pour une vilaine chose; mais l'usure spirituelle est une spéculation très-estimée. Après tout, n'échange-t-on pas du papier noirci, contre un autre papier daté, timbré? si à l'échéance il produit ce qu'il promet, on n'a rien à dire. Telles furent les réflexions qui s'offrirent à la pensée d'Eugène.

Un marché fut signé entre le libraire et l'auteur par lequel ce dernier vendait au premier la toute-propriété de son roman de

mœurs, moyennant 600 francs et une douzaine d'exemplaires après l'impression.

Le libraire fit à Eugène trois billets de 200 francs chacun à 15, 18 et 20 mois de date; il ne voulut pas s'arranger du résumé de l'histoire du Congo. Eugène escompta, le même jour, ses billets à 55 p. o/o de perte, mais sans garantie, à un second libraire voisin du premier et il fit, par le fait, un excellent marché.

Deux mois après, le roman parut; il eut un succès fou. Quinze jours ensuite l'éditeur fit banqueroute: Eugène plaignit beaucoup l'escompteur de ses billets.

Au commencement de l'hiver sa tragédie fut représentée à l'Odéon et fut outrageusement sifflée dès le premier acte; au troisième, le parterre exigea que le rideau fût baissé. De dépit, l'auteur quitta Paris et s'en alla passer quelques jours à Saint-Germain chez un de ses oncles maternels avec qui son père avait vécu en état de querelle permanente tout le temps de sa vie.

Là, l'amour vint encore le consoler de la

perte de sa fortune et de ses chagrins littéraires. Il aima et sut se faire aimer d'une jeune personne bien née; mais comme il était ruiné, on lui refusa sa main qu'il n'avait sollicitée que pour satisfaire à l'usage, car l'hymen est une chose trop vulgaire et trop classique pour un homme de lettres qui a de l'éducation et de l'esprit.

Cet échec ne le fit pas renoncer à sa maîtresse; il redoubla d'ardeur auprès d'elle, et sut si bien la captiver qu'elle consentit, non sans beaucoup de peine, à abandonner sa famille et à le suivre à Paris.

Alors les parens, furieux de la conduite de leur enfant, lui envoyèrent leur malédiction par la poste, et ne voulurent plus entendre parler d'elle. Une année s'écoula, au bout de laquelle les ressources d'Eugène et de Caroline étaient épuisées.

Eugène voyait ses travaux sans résultat : les théâtres repoussaient ses vaudevilles, les libraires repoussaient ses volumes; et, chaque jour, quelque privation nouvelle le rapprochait

de la misère. L'amour seul lui restait encore; mais cet amour même augmentait son tourment. Eugène souffrait pour celle dont il avait flétri la destinée, lui qui s'était promis de la rendre si heureuse! et cette idée lui était bien plus pénible que son propre malheur!... Enfin Caroline prit le parti d'écrire à ses parens pour implorer leur pardon et quelques secours... Elle n'en reçut qu'une réponse dure et accablante. Le chagrin, le regret, les remords portèrent le ravage dans cette ame peu faite pour la douleur: elle tomba malade.

Alors Eugène se laissa aller au plus violent désespoir. Sans crédit, sans amis, et dans une pénurie totale, il ne pouvait donner à son amie, à celle dont il avait résolu de faire sa femme, que les soins qu'inspirent la tendresse, hélas! secours impuissans côntre les maux physiques.

Un matin, qu'abattu par les veilles et l'inquiétude, il lisait au chevet de sa maîtresse, on frappe à sa porte.

Il ferme les rideaux du lit et va ouvrir...

C'était un libraire aussi connu par la jovialité de son caractère, et nombre des *in-octavos* classiques qu'il avait lancés dans le commerce, que par cette quantité de *mémoires contemporains* et apocryphes qu'il a répandus depuis dans le public : chez lui la littérature se faisait à la mécanique. Eugène lui avait plusieurs fois proposé ses manuscrits, mais toujours sans succès : il n'avait pas de nom.

—Savez-vous, mon cher, dit le libraire, que vous demeurez diablement haut?... Il est vrai que le génie... vous comprenez! malgré cela c'est désagréable!... Pour arriver chez vous, on a encore un quart de lieue à faire, et toujours en montant, lors même qu'on est descendu de cabriolet.

—Moi j'y suis habitué, répondit Eugène; et puis cela me promène.

—Diable! vous n'avez qu'une pièce; elle n'est pas vaste, je pourrais même ajouter qu'elle est bien petite.

—Elle est encore trop grande quand elle contient mes créanciers.

—Comment! vous avez des créanciers?

—J'en conviens, et mon logement a cela de bon, que, lorsqu'ils viennent m'y assaillir, la première chose qu'ils me demandent c'est une chaise et un verre d'eau; il m'est alors facile de les contenter.

—Diable! je voudrais bien me débarrasser des miens à ce prix.

—Mais moi, je ne rougis pas d'avoir des dettes, car c'est plutôt votre faute que la mienne.

—Ah! et comment cela?

—En n'achetant pas mes manuscrits.

—Eh! mon cher, vous autres vous croyez que cela se fait comme ça; certainement vous avez du talent... Qu'est-ce qui n'en a pas aujourd'hui! mais vous n'avez pas de réputation... Vous ne travaillez à aucun des grands journaux, pas même au *Journal de Paris*..... Alors vous comprenez..

—Et comment pourrais-je me faire une réputation si l'on n'imprime pas mes ouvrages?

— Ah! voilà! ils disent tous la même chose... Voyez ces messieurs du *Constitutionnel*, est-ce qu'ils ont jamais fait imprimer quelque chose? et cependant leurs noms sont connus en Europe. En voilà des gens de talent, des hommes d'esprit!..... Quand ils font leurs annonces!...

— Un bon livre n'a pas besoin de la *prônerie* des journaux.

— Mais au moins a-t-il besoin d'un libraire!

— Ah! oui, c'est indispensable.

— Parbleu, je sais bien que les commencemens sont toujours difficiles, surtout quand on n'a pas d'amis... de protecteurs... Eh bien! moi, je veux être le vôtre... Et la preuve, c'est que je vous apporte de la besogne.

— Vraiment!

— Comme je vous le dis; aurais-je pris sans cela la peine de monter cinq étages, moi!

— Sans doute quelques mémoires historiques..... Ou quelques compilations scientifiques... N'importe, je vais m'y mettre et je vous promets...

— Du tout, du tout; je ne donne plus dans les mémoires ni dans les résumés, ce sont des vers que je veux... On m'a dit que vous les faisiez joliment et que vous aviez même une tragédie de... c'est-à-dire qui avait été... au second théâtre français, vous comprenez? Vous avez eu grand tort, mon cher; la tragédie c'est du rococo, elle est enfoncée maintenant, on n'en veut plus : moi, je ne vous demande que des petits vers coupés par de plus longs en zig-zag, comme ceux de Victor Hugo : c'est la mode.

— Eh bien!... soit; mais enfin de quoi s'agit-il?

— De politique... et je m'en vais vous l'expliquer; écoutez-moi : le ministère actuel ne peut plus tenir... Je suis bien informé... J'étais encore hier au *Constitutionnel;* le cabinet va être renouvelé en entier; les nouveaux ministres sont déjà nommés; on ne les connaît pas, mais qu'est-ce que cela fait? Il s'agit de profiter de la circonstance, vous comprenez?... Et il me faudrait quelque chose qui fît de l'effet, dont

on vendît 10,000; alors j'ai songé à une complainte.

— A une complainte!...

— Oui, comme celles *du Droit d'aînesse*, de *la Revue de la garde nationale*, de *l'Abolition de la censure*... C'est une bonne idée, une idée patriotique; il y a là-dessus quatre mille francs à gagner en une semaine... Quant à vous, si demain matin la complainte est terminée, je vous compte cent francs, espèces.

— Cent francs!

— N'est-ce pas bien payé?

— Certainement je ne dis pas, pourtant....

— Alors c'est convenu, à demain matin; les écus seront là..... Mais je veux quelque chose de très-drôle, qui fasse pouffer de rire, sur l'air..... Vous savez, la la la tra tra la la laine... De toutes les complaintes enfin. Ça vous est facile à vous autres qui avez fait toutes vos études.

— Je ferai mon possible.

— Ne dépassez pas un quart de feuille; de vingt-quatre à trente-deux couplets, pas plus...

Ah! n'oubliez pas le dernier surtout... Vous savez, la morale.....

— Ne vous inquiétez pas.

—Alors, adieu : ne me reconduisez pas, c'est du temps perdu, et mettez-vous à la besogne; je vous attendrai demain jusqu'à dix heures.

Et lorsque le libraire eut descendu le premier étage, il cria encore à Eugène, à travers la rampe de l'escalier :

— Nous déjeunerons ensemble!...

Dès qu'il fut parti, Eugène réfléchit à la singularité de sa situation. Une complainte!... Moi?... Oui, mais cent francs comptant..... Avec cela je paie quelques dettes, je fais appeler un médecin, j'achète du vin de Bordeaux... Ah! il ne faut pas que j'oublie d'aller retirer du Mont-de-Piété...

En ce moment Caroline entr'ouvrit ses rideaux et l'appela...

Elle souffrait beaucoup; sa maladie avait fait, depuis deux jours, des progrès effrayans.

— Chère amie, lui dit-il, bientôt tu seras guérie, j'entrevois déjà des jours plus heureux;

le libraire qui sort d'ici nous a enfin désensorcelés; demain nous aurons de l'argent.

— Demain!....

Et ce fut le seul mot que prononça Caroline; sa tête retomba sur l'oreiller.

Eugène se mit à l'ouvrage et travailla tout le jour et toute la nuit auprès du lit de sa maîtresse expirante. Il écrivait une chanson politique, son esprit était monté au ton de la bouffonnerie; les idées folles, les expressions burlesques s'échappaient en foule de sa plume; le matin il avait fini.

Il relut sa complainte, elle était délicieuse; sur les trente-deux couplets, il n'y en avait, tout au plus, que trois ou quatre de faibles; le dernier surtout, celui de la morale, était impayable.

Enchanté de son travail, il avait même oublié un instant sa position et l'infortunée qui gisait près de lui, lorsque quelqu'un entra dans sa chambre, sans frapper et sans s'annoncer : c'était le commis du libraire.

Il était porteur d'une lettre qu'Eugène s'em-

pressa d'ouvrir : elle contenait ce qui suit :

« Mon cher monsieur, ces messieurs du *Constitutionnel* m'ont trompé, ou plutôt le vent a changé : le ministère est plus solide qu'on ne se l'imaginait; il a repris le dessus et il est capable, avec son entêtement, de tenir encore six mois : c'est très-fâcheux pour ma complainte. Je n'ai donc pas besoin de vous dire qu'elle nous servira plus tard ; mais je dois l'ajourner indéfiniment. C'est d'autant plus désagréable que, comme je vous l'avais dit hier, l'argent était prêt.

« Votre tout dévoué. »

***.

Ce billet fut un coup de foudre pour Eugène.

Saisi d'une morne stupeur, il était depuis quelques minutes immobile et privé de l'usage de ses facultés, lorsqu'un sourd gémissement vint le tirer de sa léthargie. Il court au lit de

sa maîtresse, ouvre les rideaux, se penche sur le visage de Caroline.....

Elle venait de rendre le dernier soupir.

Eugène vendit jusqu'à son dernier vêtement pour subvenir aux frais de l'enterrement. Ensuite il déchira sa complainte en mille morceaux et donna le manuscrit de son *Résumé du Congo* à sa portière pour allumer son poêle; après quoi il retourna à Saint-Germain-en-Laye.

Il est aujourd'hui garçon de magasin chez l'ancien commis de son père, qui a acheté le fonds qu'il ne tenait qu'à lui de conserver; et, depuis, il a toujours gardé une espèce de rancune aux libraires de Paris; elle s'étend même jusqu'à ceux du département de Seine-et-Oise, bien innocens de tout le mal, puisqu'ils n'ont jamais ni acheté, ni imprimé, ni vendu un livre de leur vie.

FIN.

TABLE.

—

FIN DE LA TABLE.

HIPPOLYTE SOUVERAIN,

ÉDITEUR.

PARIS. — 1833.

***

Everat, Imprimeur, rue du Cadran N. 16.

LE PETIT POUCET,

REVUE

De la Littérature, des Théâtres, des Beaux-Arts et des Modes.

Le Petit Poucet publie régulièrement tous les dimanches une livraison de 36 pages grand in-18. Chaque livraison, revêtue d'une couverture élégante et imprimée sur très-beau papier grand-jésus vélin satiné, contient environ 50,000 lettres.

Treize livraisons paraissent ainsi par trimestre, et forment un volume in-18 (très-grand format), chacun de près de 500 pages, orné de vignettes, et accompagné de couverture, titres et table des matières.

PRIX :

Pour un trimestre, 13 livraisons, 1 volume........ 5 fr.
Pour six mois, 26 livraisons, 2 volumes........... 9
Pour un an, 52 livraisons, ou 4 volumes........... 17
On ajoutera 1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger.

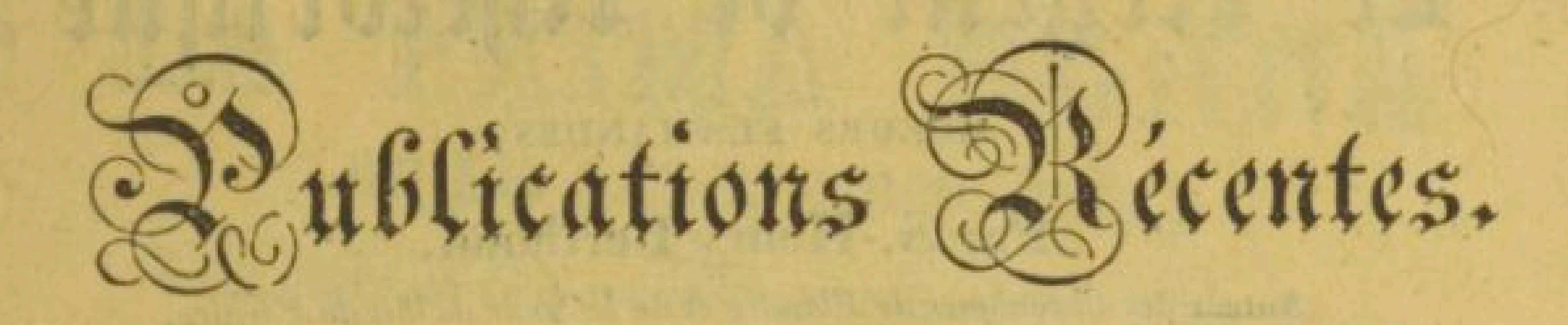
On s'abonne à Paris,

AU BUREAU DU PETIT POUCET,
21, rue des Grands-Augustins.

EN PROVINCE, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET LES DIRECTEURS DES POSTES.

— Les lettres doivent être adressées *franco*. —

1er Mai 1833.



Publications Récentes.

ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT.

******

Tome Premier.

DEVANT LA CHEMINÉE,

Par É. M. de Saint-Hilaire,

Auteur des *Mémoires d'un Page*.

***

Tome Deuxième.

UN COIN DU SALON,

Par Alphonse Brot,

2 vol. in-8°, ornés de vignettes et *eaux-fortes*. Prix : 15 francs.

LE LIT DE CAMP,

Scènes de la Vie Militaire.

Par l'Auteur de *la Prima Donna et le Garçon Boucher*.

2 volumes in-8°, ornés de vignettes dessinées par T. Johannot, et gravées par Porret et Andrew. Prix : 15 fr.

Ouvrages sous presse.

FLORVILIE,

Roman,

PAR ADOLPHE PONS.

2 vol. in-8°, avec vignettes.

Le Loup de Venise,

Épisode de Carnaval,

PAR EDMOND BURAT-GURGY.

1 vol. in-8°, avec vignettes.

Malfilâtre,

HISTOIRE DU DERNIER SIÈCLE.

PAR AMÉDÉE DE BAST,

Auteur de *l'Enfant de Chœur, la Petite Nièce de Ninon*, *la Courtisane de Paris*, *les Deux Vétérans*, etc.

Deux volumes in-8°, ornés de vignettes.

UN NOUVEAU ROMAN,

Par Stanislas Macaire,

Auteur de *la Lingère*, *du Chiffonnier*, etc.

5 volumes in-12.

LE MATADOR,

MOEURS ESPAGNOLES,

Par Charles Ballard.

2 vol, in-8°.

ÉMILE,

ROMAN,

Par Émile de Girardin.

Un beau volume in-8° imprimé avec luxe.

Les Deux Modistes,

Par l'Auteur de *la Prima Donna et le Garçon Boucher* et du *Lit de Camp*.

1 vol. in-8°, avec vignettes.

MOZART,

ROMAN MUSICAL,

Par l'Auteur de *la Prima Donna et le Garçon Boucher* et du *Lit de Camp*.

Deux volumes in-8°.

UNE

Passion de Grande Dame,

PAR LOTTIN DE LAVAL,

Auteur *des Truands et Enguerrand de Marigny.*

Deux volumes in-8°, vignettes.

AINSI SOIT-IL,

HISTOIRE PROFANE,

PAR ALPHONSE BROT,

L'un des Auteurs de *Entre Onze heures et Minuit.*

1 vol. in-8°.

RICHE ET PAUVRE,

Mœurs contemporaines,

PAR CH. HENRI D'AMBEL,

Auteur du *Trappiste d'Aiguebelle.*

1 vol. in-8°, satiné.

TOURITOUTELLA,

Scènes de la Vie Italienne,

Par C. Delafour.

Un volume in-8°, orné d'*eaux-fortes.*

